

UNIVERSITY OF ARIZONA



39001010410044



Digitized by the Internet Archive
in 2025

LE ROSEAU D'OR

ŒUVRES ET CHRONIQUES

8

LETTRÉS
D'ALAIN-FOURNIER
A SA FAMILLE

(1905-1914)

1930

QUATRIÈME SÉRIE

PARIS. LIBRAIRIE PLON

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1930.

PQ
2611
85
5
930
LE ROSEAU D'OR
ŒUVRES ET CHRONIQUES

8

LETTRES
D'ALAIN-FOURNIER
A SA FAMILLE
(1905-1914)

Avant-propos
D'ISABELLE RIVIÈRE



LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
Imprimeurs-Éditeurs – 8, rue Garancière, Paris, 6^e

cela? Qu'est-ce qui me gêne? Moi aussi, je crois tout. »

Et je voyais soudain devant moi le monde surnaturel émerger de la nuit, comme un grand jardin sombre apparaît brusquement sous les feux blancs de la lune, qui vient de dépasser le mur.



— C'est ainsi que j'ai commencé d'apprendre de lui la foi.

La foi : non pas cette déformation, cette contorsion ni cet asservissement de l'esprit humain, redoutés des incroyants ; non pas une sorte de parasite monstrueux qui ne peut vivre en nous qu'aux dépens de l'intelligence et de la raison ; non pas même un devoir, à quoi il se faut contraindre avec effort, avec sacrifice.

Simplement, les yeux ouverts ; au-dessus de toute connaissance humaine, la vision tranquille de la vérité, le monde vivant devant l'âme déroulé, et elle y voit — comme sur une carte de géographie le tracé du beau fleuve — sa place, sa route, et sa fin, qui est de se perdre, après avoir fécondé les terres qu'elle arrose, dans l'océan de la divine beauté.



Un soir — nous avions dix-huit et quinze ans — nous nous chauffions tous les deux, serrés contre la cheminée de la petite salle à manger, dans cette grande maison d'école triste et sèche dont il a fait la maison d'Augustin Meaulnes, et que nous n'avons connue qu'à des vacances.

La nuit presque tombée, éclairés par les grandes flammes des bûches, las d'avoir lu et parlé, nous pensions doucement l'un près de l'autre. Tout à coup, dans le couloir, un bruit de sabots à la fois hésitants et précipités, et quelqu'un se jeta contre la porte avec des coups apeurés. « Entrez ! » Elle s'avança dans la demi-clarté, sans lâcher le bouton de la porte. C'était une petite bergère ; nu-tête, les cheveux déteints par le soleil et la pluie, les joues cuites par le froid et le chaud, l'air aussi inculte que les landes de la Sologne où elle menait paître ses moutons, et qui semblait vêtue de la même terre qui séchait à ses gros sabots. Elle avait peut-être seize ans. Elle resta un instant immobile, toute raidie, la bouche ouverte comme quelqu'un qui étouffe, nous regardant avec des yeux agrandis de bête pourchassée. Puis elle

dit tout d'une traite : « Je viens me déclarer, monsieur, que je suis enceinte ! »

Nos cœurs s'arrêtèrent de battre.

Toute la honte, tout le désespoir, toute la peur de cette pauvre gamine me submergèrent. Sans doute, pour obéir à d'anciennes ordonnances municipales depuis longtemps périmées, l'avait-on contrainte, à la ferme, d'aller à la mairie « se déclarer ». Comme un chien poursuivi à coups de pierres et qui se jette à l'eau, elle était venue à la brune se jeter contre cette porte. Mon âme se débattait dans une sorte d'impuissance mortelle à remonter de cet abîme où elle venait de nous jeter : abîme de stupeur, et peut-être de répulsion. Je pensais : « Que faut-il faire ? Chercher mon père ? L'interroger ? Pas devant moi. Quelle horreur ! Comment est-ce possible !... »

Mais Henri leva sur la petite bergère des yeux où se lisait toute la pitié du monde, et d'une voix que je ne puis me rappeler sans larmes, avec une inexprimable bonté, il lui dit doucement : « C'est bien, mon enfant. Ça suffit. »

Elle resta clouée une seconde. Elle s'était attendue à des questions affreuses, des papiers à signer, un jugement peut-être.

Comme au jour de l'autre Jugement, lorsque Jésus, malgré cette montagne hor-

rible de nos péchés, nous dira la parole que nous n'espérions plus : *Venez à moi, les bénis de mon Père!* la petite bergère voyait l'enfer s'éloigner d'elle, et sa honte lavée dans l'amour.

Elle aspira l'air violemment, puis, sans dire un mot, s'enfuit.



— C'est ainsi que j'avais commencé d'apprendre de lui la charité.

La charité : non pas cette pièce que l'on glisse à un pauvre en évitant de le regarder, de peur de voir sa misère et d'en être gêné ; non pas cette pitié distante qui vous fait plaindre et aider le malheureux très vite, avec une sourde impatience que ce soit bientôt fini et que renaisse la sensation reconfortante de votre propre sécurité ; non pas même cette générosité de cœur qui vous fait comprendre le coupable, couvrir sa faute de votre indulgence, et le serrer dans vos bras avec le sentiment que vous êtes assez grand pour l'aimer malgré sa misère.

Mais l'amour seul ; cet élan tout-puissant qui vous arrache à vous-même, et d'un bond vous êtes dans le cœur de l'autre, vous voyez toutes choses comme il les a vues, vous ac-

cepez tout, vous assumez tout. Et prenant sa misère sur vos épaules comme une tendre brebis blessée, c'est d'elle que vous venez faire aux pieds du Seigneur l'offrande qui sera l'exact prix de sa miséricorde — comme Jésus, revêtant nos crimes, en a fait un manteau pour les couvrir et les offrir au Père. Amour qui rejoint, qui emporte et qui sauve ; le seul qui descende de Dieu, et qui remonte à Dieu.



De ceux qui l'ont aimé, ou pour qui sa mémoire est une sœur et une amie, beaucoup ont cherché vainement la réponse à une anxieuse question. Cette âme si détachée de la terre qu'elle semblait un oiseau à peine un instant posé, ce cœur si assoiffé de pureté qu'il ne s'est point trouvé en ce monde de source assez limpide pour qu'il s'y désaltérât, cet enfant qui, parfois égaré, n'a pourtant jamais cessé d'entendre et de chercher le Père en qui tout son être croyait, aurait-il fini par ne le point rejoindre ? Serait-il possible qu'il eût perdu, dans ces recherches cruelles et vaines, aux épines d'impureté qui l'ont déchiré, tout le sang de ce cœur que Dieu voulait, qu'il ne le lui ait rendu que vidé de toute vie, à jamais sans réponse à

l'appel si fort, à jamais mort et perdu? — Seigneur, à l'heure dernière, qu'avez-vous fait de lui? Dites-le-nous ; ne nous laissez point dans l'angoisse !

Et Dieu qui, à travers ce chemin de ronces, n'avait jamais lâché sa main — comme on tire derrière soi un enfant dans le taillis, et levant la tête qu'il tenait baissée contre le fouet des branches, il aperçoit tout à coup la merveilleuse clairière — Dieu qui l'a pris enfin miséricordieusement dans ses bras pour qu'il n'allât point s'embourber aux dernières fondrières du sous-bois, se penchant vers lui qu'il tient dans son sein, dit en souriant : « Réponds toi-même. »

Je tourne la page, et voici, en haut de la lettre déjà jaunie, la phrase prophétique, la parole mystérieuse que sa mort illumine.

« C'est seulement à l'heure de la sueur de sang que l'âme a pu se faire entendre et que le Christ a obtenu réponse ! »

Ainsi, Seigneur, ce cri d'amour que vous attendiez de lui, cet appel à votre appel répondant, que le monde avait jusque-là refoulé dans sa gorge, pour qu'il fût assez fort, pour qu'il trouât le ciel, il fallait que ce fût un cri d'agonie. Rejetant brusquement ce poids terrestre, cette main sur la bouche contre laquelle il s'était jusqu'alors trop faiblement débattu, donné cette fois sans ré-

serve et sans peur, de toutes ses forces, de toute sa vie, il vous a répondu.

Et le Christ a dit : « C'est bien, mon enfant. Cela suffit ! *Entre dans la joie de ton maître* (1). »



— C'est ainsi, mon Dieu, que vous avez permis qu'il nous laissât l'espérance, dernier enseignement, promesse en même temps qu'expliquée tenue, et qu'il a payée pour nous de son sang.

L'espérance : non pas une attente inquiète, un désir anxieux et traversé, non pas une lueur timide qui tremble de son audace.

Mais la certitude, donnée par Dieu, voulue par Dieu, ordonnée par Lui — et ce n'est pas la moindre ingéniosité de son amour que de nous avoir fait un devoir de ce que nous eussions à peine osé prendre comme un secours dans la détresse — la vision directe de l'infini bonheur promis. — Ainsi elle est la même chose que la foi. *La foi est la substance des choses que l'on espère* (2). L'espérance est leur lumière qui nous les rend visibles. Puisque je les vois, je *sais* qu'il suffit pour les obtenir

(1) SAINT MATTHIEU, XXV, 21.

(2) *Épître de saint Paul aux Hébreux*, XI, 1.

de les aimer, de les demander, et que les sépare seul de ma main tendue ce petit peu de jours et de peines. — Non pas même, et les voici rejointes ! Espérer c'est déjà posséder : *Là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur* (1). — Ainsi l'espérance est la même chose que l'amour. Aimer c'est désirer, c'est espérer, c'est voler vers ce qu'on aime. Avec Dieu c'est aussi, c'est enfin posséder, tenir, garder. — Mais avec Dieu seul, et à travers toute créature aimée, c'est vers lui que tu continues de tendre. Aucune ne saurait fixer son élan. Dans notre monde de vaines images, cet être que tu poursuivais, au moment même où tu l'atteins, il n'est plus, il s'est dissipé comme un brouillard. Ou, si tu peux un instant le garder captif, qu'il est petit ! qu'il est pauvre ! Comment ferais-tu tenir en lui cet amour immense qui ne cesse de couler de ton cœur ? Comment apaiserait-il en toi cette soif aussi vaste que l'infini ? Dieu seul est assez grand pour te recevoir tout entier, pour te combler tout entier. Ouvre ton cœur, et vide-le dans ses mains. Puis regarde, en toi descendue, la Vérité qui ne peut ni changer ni finir, la Vérité, ta foi, ton espérance et ton amour.

— Ainsi se forme et se ferme, pour ne plus

(1) SAINT LUC, XII, 34.

être rompu jamais, le cercle admirable qu'ouvrit un jour pour moi d'un mot 'cette âme croyante, et qui est la figure même — et la porte — de l'Éternité où elle est entrée.

ISABELLE RIVIÈRE.

LETTRES
D'ALAIN-FOURNIER
A SA FAMILLE
(1905-1914)

1905

*A Mlle Isabelle Fournier,
au lycée de jeunes filles de Moulins.*

La Chapelle d'Angillon, le 7 janvier 1905.

Ma chère petite Isabelle,

« Mets-y trois petits mots pour la contenter — trois petits riens comme elle... Dis-lui que c'est ta dernière soirée en famille », suggéra maman.

J'ajoute que nous venons d'une grande promenade de dimanche soir, sur la route, au delà de la Fringale. Nous avons aperçu à

gauche, en passant, la prairie grise à perte de vue, noyée. Nous sommes partis avec la pluie, sous des parapluies. Nous sommes revenus avec la pluie battante et le vent.

Nous avons reçu la visite de M. Compoin, qui cause lentement mais sûrement ; celle de Madame Racottet « dont la lèvre supérieure est plissée comme un volant de jupon » et de M. Racottet qui fut à Gravelotte devant les Prussiens et qui finit ses jours devant Madame Racottet, un verre de fine et *le Petit Journal*. (Quelquefois la partie après dîner.)

Hier soir, lanterne quelque peu magique.

Je me suis, au début, exercé à assommer une rangée de dix petits gamins alignés, en leur faisant tomber le tableau de chêne et l'écran sur la tête. On a continué par des exercices d'allumage lent et d'éteignage brusque alternés. La séance s'est terminée par des vues sur les gens retraits, et le bonheur de ceux qui n'ont pas, comme trop souvent, dépensé les sous de leur jeunesse « à des riens, du tabac, des babioles ». — (Voix dans l'obscurité) : « Souventes fois : oui. » — On continue par des vues colorisées sur le lait. Des gamins font du bruit : « Taisez-vous, gamins ! » — (Voix dans l'obscurité) : « Ah ! cte patience qu'il faut avoir avec ces gosses ! oh la la ! —

(confidentiellement) : Dans mon temps, le maître avait pas le dos tourné que j'étais en haut de la colonne, là ».

Et c'est tout, j'ai partagé mon temps entre mon travail à la maison, et mon travail chez la grand'mère, le vent a soufflé tout le temps, la pluie est tombée tout le temps, et ça souffle et ça tombe encore, autour et au-dessus des petits riens que nous sommes, pendant que je t'écris, sur le conseil de maman, ces trois ou quatre petits riens.

HENRI.

*A M. et Mme A. Fournier,
Instituteurs à La Chapelle d'Angillon (Cher).*

Sceaux, 20 mars 1905.

Mes chers parents,

Pour votre lettre et son contenu — d'abord — merci, merci dans toutes les langues que je potasse : *cinq* fois merci !...

...Le grand store de la grande fenêtre qui donne sur l'immense et décourageante banlieue — le grand store remue : de temps à autre, j'ai, au coin de ma lettre et sur l'œil, une raie claire et presque gaie de soleil.

— Je suis content parce que je me dis que c'est demain « Printemps », demain le 1^{er} Germinal, et qu'à la fin de Germinal je serai entre quatre personnes petites et grandes que j'aime et qui m'aiment.

— Et, quand même, j'ai un peu beaucoup mal au cœur parce que ce soleil-là n'éclaire autour de moi que la poussière soulevée par un garçon laid et sale — et les livres « administratifs » poussiéreux, toujours les mêmes.

Parce qu'il n'éclaire, notre grand soleil heureux, que la petite cour sèche et grisâtre où vos gamins crient — vos gamins qui ne sont pas les frères ou les enfants de ceux qui, *là-bas*, restaient jouer à quatre heures avec moi.

— parce que, sous ce soleil-là, vous n'avez qu'un médiocre jardin, presque à tout le monde, où maman avec son ombrelle et papa avec sa bêche ne peuvent pas rester aussi longtemps qu'ils le voudraient, aussi longtemps que dans nos anciennes allées de fraisiers, près du grand, tranquille et silencieux champ du père Martin, près du ruisseau, qui s'enfonçait vers le champ, plein d'ombre, de branches et de mystère.

— parce que nulle part ce soleil-là n'égaie des *choses* que j'aime et qui soient bien à moi — tellement à moi qu'elles soient presque

moi-même — comme les haies d'aubépine du jardin pleines d'orties, de menthes, de cerfeuil, d'herbes qui sentaient bon — comme la vigne vierge du hangar — comme la petite porte de bois dont le verrou criait et qu'on ouvrait pour voir trois œufs blottis dans la paille.

Tout cela, voyez-vous, ça n'est pas dans votre cœur à vous, sans doute, parce que vous ne l'avez guère vu, que vous étiez déjà vivants et combattants — mais nous, nous « venions au monde » là-dedans, et tout notre cœur, tout notre bonheur, tout ce que nous sentons de doux ou de pénible, nous avons appris à le sentir, à le connaître dans la cour où, mélancoliques, les jeudis nous n'entendions que les cris des coqs dans le bourg, — et dans la chambre où, par la lucarne, le soleil venait jouer sur mes deux saintes vierges et sur l'oreiller rouge, — et dans la classe où entraient avec les branches des pommiers, quand papa faisait « étude », les soirs, tout le soleil doux et tiède de cinq heures, toute la bonne odeur de la terre bêchée.

Tout cela, voyez-vous, pour moi c'est le monde entier — et il me semble que mon cœur en est fait tout entier.

De même que Spencer appelait notre

raison « un produit » du coin d'espace et de temps où l'humanité actuelle s'est trouvée à éclore.

Je voudrais vous écrire des livres et des livres sur tout ce qu'on a vu et senti dans ce petit coin de terre où le Monde a tenu pour nous — et sur ce coin de mon cœur où j'aime encore à le faire tenir.

Vous me pardonnerez de vous en avoir parlé si longuement — parce que vous savez que je suis sincère.

— parce que je vais tâcher d'oublier tout cela pour la joie de penser « à la fin de Germinal »

— parce que j'oublierai et les allées et les murs et le ciel quand je serai avec « le papa », « la maman », la « *gand'*mère » et la « petite-Petite » « que j'aime et qui m'aiment ».

Je me suis permis, aussi, de vous parler de tout cela aujourd'hui parce que n'avais que peu de choses à vous dire sur ce qu'« on a accoutumé » (joli tour dix-septième siècle) d'appeler les affaires *pratiques*.

J'attendais aujourd'hui une lettre de petite Isabelle, j'ai été déçu.

Je vous embrasse tous très fort, ceux qui sortent de classe — car ma lettre arrivera, je pense, à six heures — et ceux qui recommandent des bas.

Buenas tardes. (« Bonne soirée » — c'est assez joli, n'est-ce pas?)

HENRI FOURNIER.

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

London, lundi 3 juillet 1905, 3 heures.

My dears,

Sur une petite table, sous une grande ombrelle de jardin, dans le calme et la fraîcheur de toutes les villas qui m'entourent, je vais essayer de vous raconter aussi brièvement et complètement que possible mon voyage et mon arrivée.

De Paris, gare Saint Lazare à Dieppe, je me contente de relire les lettres de recommandation dont je suis bourré. Il fait nuit. Je commence à sentir l'Angleterre à ma façon : cela consiste à la voir, en la personne d'un fermier anglais et de sa femme et d'une « little darling », à travers ce que j'ai lu sur l'Angleterre et en particulier David Copperfield. C'était tout à fait bizarre et doux comme expression. Les deux ouvriers londoniens du bout du wagon, grotesques de misère et

s'exprimant par exclamations violentes et espacées, complètent l'illusion.

Dieppe — minuit et demi — ville de province encore illuminée par endroits. Des places tristes qui font penser à toutes les tristes villes de province qu'on a vues ou imaginées et qui doivent être lugubres à cette heure de nuit. Le train traverse tout cela et nous mène droit au bateau.

C'est un bateau anglais. L'impression réelle d'étranger commence. Deux boys crient quelque chose au sujet de la descente au deuxième pont — que je ne comprends pas tout de suite. Le pont des émigrants, même sur ce minime bateau, est émouvant. Ce sont des misères pittoresques, italiennes ou chinoises, des misères grotesques qui s'en fichent, qui ficellent leur sac, le mettent sur le banc et s'assoient dessus, des misères qui se tordent au nez de celui qui demande à tout le monde le nom et la nationalité, des misères tristes et tendres, maris et femmes enlacés et qui s'endorment.

Départ du bateau après deux cris effarants de la sirène, cris d'agonie et de solitude que vous connaissez. On se promène sur le pont à pas lourds à travers les groupes et les tas.

La mer, enfin, la pleine mer. Un bateau

illuminé qui disparaît. Toute la mer brune, noire, avec des vagues plus claires qui s'en vont se fondre dans la teinte uniformément blafarde du ciel aux rares étoiles. Un instant, le bateau illuminé et lointain évoque ces toiles de Whistler qui ne sont qu'une symphonie immense et assoupie de gris de nuit.

La traversée dure cinq heures. Je suis brisé de sommeil. Je dors une heure, aussitôt assis, la tête penchée, enveloppée dans mon manteau. — Hélas ! je vais être obligé d'abrégier. Mrs. N. vient de me demander de l'accompagner avec son amie. La prochaine fois je reprendrai mon journal ici.

Qu'il vous suffise de savoir que, arrivé à bon port, je suis tombé en l'absence du grand chef sur le Secrétaire en chef qui, immédiatement en dehors de mon travail réglé, a eu l'idée que nous fassions de l'anglais ensemble — m'a offert une chambre chez lui, mais seulement pour essayer parce qu'il la croit très petite, (on ne pourra pas autrement m'avoir de pension moins de 20 shillings. Je vais bien tâcher d'accepter) m'a fait déjeuner avec lui, sa femme et ses deux babies — aujourd'hui, un lunch bizarre, et qu'enfin je suis libre ce soir dans ce quartier délicieux et frais et vert de Londres, où des airs de

piano m'arrivent, si bien qu'il me semble que ma vie commence et que je vais m'en aller avec Miss N. en plein soleil à la public school.

Je me débrouille à ravir en anglais.

Baisers.

HENRI.

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Londres, 9 juillet 1905.

Mes chers parents,

Dimanche soir. Il a plu. Je sens par la fenêtre de ma chambre la fraîcheur qui monte des marronniers et des pelouses. Je me dépêche de vous écrire avant la nuit.

Fin du voyage. — De Dieppe à Newhaven entre minuit et six heures du matin. Sommeil lourd sur un siège du pont, interrompu d'heure en heure par une petite promenade d'une demi-heure à l'air frais du matin, devant tout le ciel et toute la mer qui blanchissent, blanchissent peu à peu. Au petit jour, un contre-torpilleur passe à l'horizon. Il me remonte au cœur un vieux désir marin d'autrefois ; cela passe et à six heures, loin, la côte crayeuse et blanche d'Albion (Albus : blanc).

Newhaven, mes premiers colloques en anglais, pour changer un peu d'argent, pour faire visiter mes bagages, etc...

Puis, de Newhaven à Londres, des prés, des prairies, à n'en plus finir, des arbres, tout cela d'un vert inoubliable, vert clair, vert !

Londres — immense — avec ses immenses ponts sur la large Tamise, ses toits au-dessus desquels le train passe, ses toits à l'infini, tous propres, clairs, et alignés. Londres avec toute sa verdure, ses parcs, ses jardins, ses arbres, ses rues propres et actives, ses boutiques cirées et riches — ses policemen imposants et, bientôt, le Londres suburbain avec ses villas dont chacune est une merveille : on a envie de s'arrêter pour examiner chacune à part, à l'aise, et elles sont innombrables.

Absolument de petits « châteaux du vieux Nançay » sans tourelles : avec de lourdes riches petites portes cirées. Des pierres exquisement nuancées, des vitraux aussi et des rideaux de dentelle derrière. De la verdure partout, des pianos et des flûtes partout, partout.

C'est là que j'habite pour l'instant. Au deuxième étage, dans une toute petite chambre d'une de ces villas.

Mes occupations. — Elle ne sont pas encore

définitivement fixées. Mr. N., qui est le Secrétaire et le grand chef de la maison après Mr. S., ne m'a pas donné exactement le service de la poste qui est plutôt embêtant. On me donne pendant une demi-heure le matin des lettres à classer ; le reste du temps on me prête des liasses de lettres où je lis de l'anglais commercial en prenant des notes.

De temps en temps, je sens poser à côté de moi, par quelqu'un qui a déjà filé, une ou des lettres anglaises à traduire en français ou réciproquement avec un mot épinglé, toujours le même, dont je vous joins un exemplaire.

Je pense que, de deux choses l'une, ou bien l'on va définitivement me faire remplacer le jeune garçon qui s'occupe de la poste et s'en va demain, ou bien on me mettra parmi les jeunes gens des deux sexes qui traduisent les lettres. Le premier cas est plus probable parce que sinon l'emploi resterait inoccupé.

Ainsi donc, les deux premiers jours, je traduisais sans dictionnaire, et à toute vitesse naturellement, de ces lettres commerciales d'une précision effrayante et d'une concision surtout ! Lettres immédiatement polycopiées et envoyées — où une erreur de sens peut être grosse de conséquences — dont surtout j'ignorais absolument, et j'ignore encore pas

mal, le langage commercial et technique, aussi bien en français qu'en anglais.

Je faisais cela avec une belle audace. Le cœur me battait un peu en retournant la lettre. J'en étais quitte pour me faire commenter rapidement par des jeunes filles de mon bureau quelques mots inconnus. J'ai maintenant un dictionnaire qui ne me sert pas à grand'chose pour le style commercial.

Toujours est-il qu'à la fin de cette semaine, c'est-à-dire *samedi à midi et demi*, alors que je n'avais rien fait le lundi, à peine traduit vingt lettres et touché dix classeurs le reste de la semaine — alors qu'on m'avait promis huit shillings par semaine, samedi à midi et demi quelqu'un est passé près de moi, comme près de tous les autres, et m'a remis, sans que je m'en aperçoive, dans le petit sac ci-joint, dix shillings. C'est gentil, hein?

Je me rappelle que papa racontait combien mon grand-père Fournier désirait voir son premier mandat. Je lui envoie ce petit sac qui a renfermé le premier argent que j'aie gagné. Il est assez curieux que ce soit dans une « factory ». Il est assez curieux que je le doive à ma connaissance de l'anglais.

Mon logement et mes hôtes. — Je puis dire d'ailleurs que j'ai gagné beaucoup plus que

cela cette semaine. Mr. N. en effet, après ma journée de lundi passée chez lui et en réponse aux questions que je lui posais, m'a averti que j'aurais peine à trouver dans un hôtel pauvre la nourriture et le logement pour *quinze shillings* par semaine. Il m'a fait remarquer d'autre part que deux dames qui logent dans deux chambres au premier de leur villa payent chacune pour la chambre seulement trente shillings. Il m'a fait remarquer enfin que nourriture et logement dans une « maison respectable » se payaient excessivement cher. Ceci observé — il m'offre pour deux semaines d'abord, à titre d'essai, car ils ne savent pas si c'est possible, il m'offre, à condition que de sept à huit heures tous les soirs je lui donne une leçon de français, il m'offre nourriture et logement pour *douze shillings* par semaine. On ne peut pas être plus gentil.

Cette semaine, c'est-à-dire hier soir, j'ai donné seulement dix shillings — c'était juste ce que j'avais gagné et je ne vous avais rien coûté.

Vous voyez donc que ma connaissance de l'anglais me fait gagner plus de dix shillings.

Tous les soirs dans un rocking-chair à côté de Mr. N., je lui donne sa leçon de fran-

çais. C'est un homme étonnamment taillé, jeune, blond et beau, qui fume la pipe, est excessivement doux avec tout le monde et fait l'enfant avec sa femme et ses babies — quoique excessivement volontaire et puissant.

Sa femme : nez retroussé.

Sa petite fille, Miss Clara N. : nez retroussé.

Le baby, Florence N. : nez retroussé.

Et toutes, *comme toutes les Anglaises*, des espèces de robes trop commodes, trop flottantes, trop claires, pas fixées, pas collantes — toutes sans corset, ce qui me les faisait paraître toutes mal ajustées, d'abord, sans que je sache pourquoi. Avec ça, des airs garçon, de la bicyclette à outrance et l'oubli complet qu'elles sont des jeunes filles et qu'il y a des jeunes gens. Tout ça, ce ne sont que des impressions toutes fraîches et qui changeront probablement.

Distractions. — Je suis pris de huit heures du matin à six heures du soir. Entre temps une heure pour le lunch. A six heures le tea, à sept heures la leçon, à huit heures il ne me reste qu'à me coucher ou à aller faire un tour jusqu'à dix heures et demie. C'est ce que je fais depuis deux soirs avec M. Curtis, un jeune Anglais spirituel, rasé, qui fume la pipe. Une promenade à Richmond avant-hier soir que

je vous raconterai — mais je n'ai plus de place. Il me restait à vous écrire un paragraphe sur la façon dont je compte employer mes samedis l'après-midi, les seules heures où je sois libre, avec le dimanche où tout est fermé, même les cafés, où tout est endormi et soi-disant en prières,

— un paragraphe sur la difficulté qu'il y a à comprendre les différentes prononciations de l'anglais,

— un paragraphe sur mes études possibles pendant mes heures de loisir : je vais acheter ici, avec notes en anglais, un *Discours de Cicéron* qu'il faut apprendre par cœur pour le thème latin — et j'ai mon Histoire. C'est tout ce qu'il me faut. Je compte m'acheter plusieurs livres de chevet anglais, en particulier un livre de politesse ;

— un paragraphe sur la nourriture,

— un paragraphe sur Francis Jammes,

— un paragraphe sur l'exquise chanson que je vous envoie.

Il me reste le temps de vous faire le paragraphe sur la nourriture.

Elle est invraisemblable. On a continuellement l'impression de dîner avec de grands enfants à qui on aurait laissé faire pendant une journée des dîners à leur choix et qui

auraient à peu près transformé les dîners en dînettes.

D'abord tout un système de petits couteaux, de petites assiettes, de petites fourchettes, de petites tasses.

Pas de pain! Seulement, dans une petite soucoupe à sa gauche, une liquette d'une espèce de brioche sans goût, avec un peu de beurre dessus, qu'on a le droit de *grignoter*. Avec les plats à pommes de terre on vous donne une pomme de terre et bien entendu (!!) vous ne mangez même pas de ce pain. Ah! voyez-vous, si dans une seule boutique à Londres on en vendait, du vrai pain!!!

Pas de vin! Du sirop dans de grands verres ou de la bière!

Le matin, à sept heures et demie, un œuf ou du poisson, avec une tasse de lait et thé mélangés, du « pain » beurré, de la « *marmalade* », c'est à dire de la confiture.

A midi et demie, un plat de résistance, ordinairement sans pain, et alors des gâteaux aux groseilles, des confitures, du poisson, une espèce de gelée — blanche — avec de la « marmalade ».

On mange le gâteau aux groseilles avec une petite cuiller dans la main droite et une petite fourchette dans la main gauche!

A six heures, « we have tea » — expression consacrée : des sardines, du gâteau et de la « marmalade », tout ça dans des tas de petits plats, et on ne boit que du thé au lait. Cela à six heures, de sorte qu'à huit heures, je crève de faim, littéralement.

Je suis perpétuellement dans l'état que je vous décrivais quand j'avais la fièvre. Mais cette fois je rêve de dévaliser un marchand de miches ! Avec tous ces petits instruments à sa droite ou à sa gauche, on mange la salade sans huile ni vinaigre, avec ses doigts ! une salade qui sent la cosse de petits pois et qu'on sale soi-même. Tout cela, si j'étais deux, serait prodigieusement amusant !

A bientôt une lettre.

HENRI.

Le dimanche, toute la journée, poste fermée, comme le reste. *Pas une distribution.*

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Dimanche, 16 juillet 1905.

My dears,

Après une matinée assez occupée, pas mal d'escaliers descendus et de lettres traduites,

après une fatigante leçon de français à Mr. N., je suis allé hier, l'après-midi, comme c'était mon devoir, à la *National Gallery* (peintures) et à la *National Portraits Gallery*. J'en suis revenu abruti de fatigue ; et le soir, après une visite que j'ai eu le malheur d'être obligé d'essayer au salon, je n'ai eu que le courage de m'affaler sur mon lit et de dormir jusqu'à huit heures avec la certitude exquise d'un jour complet de congé à dépenser.

(Très agréable cette façon de donner comme cela de vraies petites vacances à tout le monde chaque semaine, n'est-ce pas ? On m'a même expliqué que c'était très pratique pour les patrons et pour les ouvriers.)

Ce matin après mon bain, ma toilette, une demi-heure de lecture de *Monsieur Pickwick*, une promenade à Richmond en train avec Mr. N., au cours de laquelle je m'extasie une fois de plus de trouver de la campagne, de la campagne fraîche et verte si près de Londres, déjeuner, leçon de français fatigante, je m'oublie jusqu'au thé (six heures) à bûcher mon Dickens et me voilà maintenant à vous écrire tard, n'espérant pas vous écrire plus de quatre pages, mais comptant, si vous êtes gentils, vous envoyer quelques petits mots cette semaine.

Quoiqu'il soit près de dix heures, j'irai porter votre lettre à la boîte pour me faire une petite promenade.

C'est seulement depuis mon arrivée ici que je sens tout à coup des envies irrésistibles et physiques de sortir, *de prendre l'air*. Depuis mon arrivée ici j'ai aussi une envie, peut-être un besoin fou, d'aller à la campagne ; dans mes éloges de Londres, je ne parle que de la « country ». Les premiers temps surtout, il me semblait toujours que j'allais partir en vacances, pour la campagne anglaise. Je suis tout épaté de voir partir un à un pour dix ou quinze jours de « holidays » les gens de la factory. C'est que, pensez, il y a exactement dix-neuf ans que je passe août et septembre dans la maison de la grand'mère, entre le ciel et la terre (je veux dire sans fumée, ni brouillard, ni cheminées d'usine à l'horizon).

Hier au cours de ma promenade à Trafalgar Square, Shaftesbury Rd., etc., je suis entré dans une pâtisserie anglaise où j'ai acheté, avec un « milk cake », pour ne pas avoir l'air d'un « voyageur », un petit pain français qui rappelait vaguement le pain d'Epineuil ou de La Chapelle. Je me suis gorgé du tout dans la rue devant les passants

anglais, effarés, si soigneux de se renfermer quand ils déjeunent.

Je vous reparlerai des musées anglais quand j'en aurai vu plusieurs ; jusqu'ici légère déception.

Toujours même emballement pour les villas londoniennes.

Mais de plus en plus je trouve fantaisistes et vaines les distinctions séculaires : l'Anglais, le Français. Après les premiers jours où l'on se dit, à chaque personne qui entre, qui parle, qui passe : « Ah ! une Anglaise, un Anglais, je suis à côté d'un Anglais », on en arrive rapidement à les considérer abstraction faite de cette petite particularité de la façon de s'exprimer, et l'on s'aperçoit que ce sont les mêmes caractères, les mêmes différences entre chaque individu de la société, les mêmes travers, les mêmes petites manières entre dames, par exemple..., etc... Tant qu'on pense à se dire : ce sont des *ladies*, elles s'appellent *Missize*, les bébés sont des *babies*, on trouve tout différent. Après, ça n'est plus vrai. C'était facile à prévoir.

Comme travail, en dehors du train-train du post-book, on m'envoie maintenant, outre des lettres à traduire, tout simplement avec une lettre quelconque le mot suivant

épinglé : « Prière de répondre dans tel ou tel sens. » J'ai eu à plusieurs reprises déjà le contentement intérieur, si voluptueux, du jeune homme débutant à qui il est permis de se tromper et qui a l'occasion de faire remarquer respectueusement à ceux qui le conseillent ou veulent le « corriger » qu'ils se sont fichus dedans. J'abrège ; il est tard. J'oublie des foules de choses. Je gagne toujours dix shillings. Mon blanchissage est en plus. Le « blanchissage à Londres » n'est pas une fiction. J'ai des cols fins et luisants et blancs à ravir. Je tiens à vous faire remarquer que depuis que je suis arrivé ici, bien que je n'aie jamais été si seul, bien que j'aie à faire un travail embêtant qui me cloue dans un quartier excentrique, bien que je sois loin de tout ce qui m'intéresse et de tout ce que j'aime, je ne me suis pas encore senti triste une seule fois. Si cela vient, ça va être terrible. Mais jusqu'ici c'est presque inexplicable. C'est peut-être la sensation d'être toujours à peu près à la hauteur de tout : langue et travail. Je n'en sais rien. J'attends tout de même impatiemment vos lettres à huit heures le matin, à neuf heures et demie le soir.

Baisers à tous.

HENRI.

J'ai eu hier des compliments du chef d'équipe à qui j'ai dit pendant quinze jours environ dix mots, *toujours les mêmes*, des mots de service, sans qu'il s'aperçoive que j'étais Français ou pas Anglais. Ça ne prouve rien mais c'est amusant.

Puis-je écrire à Isabelle pour dimanche prochain chez sa correspondante?

Cette lettre doit être bien nulle et pas intéressante. J'en suis tout confus et j'ose à peine vous l'envoyer. Tant pis, n'est-ce pas.

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

25 juillet 1905.

My dear dears,

Procédons par ordre :

— D'abord vous êtes rudement chagards de voir après-demain la petite Isabelle, de l'embrasser, de passer deux mois avec elle, quelque part, toute petite dans un coin de la maison. Quelquefois, ici, je me promène une heure en imaginant que je suis avec elle et je m'amuse d'un tas de choses qu'autrement je n'aurais pas remarquées. Quand nous serons tous les deux professeurs nous re-

ferons, bien sûr, tous les deux le voyage.

En attendant ce jour lointain, je serai bien content d'avoir *Madame et Monsieur G.* Depuis que je sais qu'ils peuvent venir, c'est-à-dire tout l'après-midi de dimanche dernier, je note les noms de rues et les stations de tramways. Qu'ils tâchent de venir un samedi, ils m'auront toute l'après-midi de samedi et tout le dimanche. Les autres jours, je suis libre de six heures du soir à minuit. (On se couche en Angleterre entre dix et onze. On ne pourrait pas dormir avant à cause du thé. Chez Mr. N... on boit thé et lait mélangés. C'est une boisson excellente que je vous recommande, à vous qui possédez en magasin des kilos de Thé royal. Donc, très content si Mr. et Mrs. G. viennent. Ils devraient commencer à apprendre quelques mots d'anglais. Dites-leur comme j'ai trouvé aimable d'eux (tournure anglaise) de m'envoyer cette immense vue de la Loire, et avec quelle douceur de cœur je l'ai contemplée !

Mes distractions. — Samedi de deux heures et quart à onze heures du soir, la fête monstre de la factory. Exposition et concours de fleurs, comme on en fait en ce moment dans tout Londres, accompagnés de garden-party.

Une garden-party ? Rappelez-vous ce que je

faisais faire aux gamins dans la cour pour me distraire : courses aussi variées que possible, en sac, à quatre pattes, etc., etc... Imaginez cela avec des *dames* et des messieurs au lieu de gamins — et l'ordre et le règlement très simple des courses, organisés d'avance — vous aurez une idée d'une garden-party. Ajoutez-y le soir, de huit à neuf, chœurs et chansons, toujours par ces messieurs et dames, de neuf à onze, bal (mais pas après onze heures le samedi soir, parce que, dame ! il faut que tout le monde soit rentré avant minuit — après minuit c'est dimanche et on ne bronche plus !)

N. B. — Tout se fait sur une pelouse grande comme votre jardin. Les dames et lesjeunes filles courent vingt mètres avec un œuf dans une cuiller, ou une opération d'arithmétique à faire, ou une aiguille à enfiler. Mais c'est quand même une idée qui ne viendrait jamais en France de les faire se trémousser si disgracieusement. En somme, ce qu'il y avait de plus intéressant, c'est l'idée qu'on a depuis quelques années d'essayer de réunir les gentlemen et les workmen. Mais ça ne se mélange guère et les uns servent malgré tout à l'amusement des autres — toujours.

Moi, je n'ai pas pu faire trois pas de toute la soirée sans qu'on me mette sur les bras deux ou trois jeunes filles. Il a bien fallu que je me débrouille et je me suis débrouillé. Mais c'est si ordinaire ici d'avoir avec soi des jeunes filles qu'on n'y prend plus garde. On n'a pas ce joli embarras d'un Français à qui on confie une « cavalière ».

Je reviens sur ce que je vous ai dit : Il y avait avant-hier à cette fête des costumes *ravissants* : le grand chapeau Directoire bridé sous le cou avec d'immenses rubans moirés et des robes d'une légèreté... On s'y fait, voilà ; et, alors, c'est ravissant.

Le dimanche matin, on se lève tard. Pour ceux qui y vont, le « Service » est à onze heures seulement. Au réveil on est impressionné par le silence de l'immense cité. Jusqu'ici c'étaient des dimanches matin frais et couverts. On avait la sensation d'un énorme repos ; on aurait dit, à cause de tous les arbres et de la verdure qu'on aperçoit, que l'immense ville s'était levée de bonne heure, ce dimanche-là, pour venir dormir à la campagne. Un rien et ce serait morne, et ce serait triste. On ne déjeune guère avant deux heures. Je crève de plus en plus de faim, avec Mrs. N... qui a toujours une façon de vous dire : « *Do you*

wish another cake more? » en appuyant sur *do you wish* comme pour dire : « *You must not wish, you have enough!* » Elle et sa fille me déplaient singulièrement ou plutôt elles ne me déplaient pas ; quand je les vois, je pense à autre chose, voilà tout ; s'il fallait tuer tout ce qui est déplaisant, comme dit George Sand, on se suiciderait plus d'une fois dans sa vie ! — Seulement on peut les supprimer de son monde à soi, c'est ce que je fais en pensant à autre chose. — Je continue l'histoire de mon dimanche à Londres... L'après-midi, alors, c'est morne. Boutiques fermées. On a les musées, heureusement, encore pas tous ! On rentre prendre à six heures sa tasse de thé, son « pain » au beurre et sa « marmalade » en tartine, si on veut ; si on ne veut pas, on s'arrange pour la prendre dans une pâtisserie. Dans les deux cas, vous concevez qu'on se couche l'estomac creux et qu'on ait envie de s'acheter des gâteaux.

Je suis allé dimanche dernier au South Kensington Museum entouré d'un tas d'annexes. Je ne sais rien de plus énorme que ce musée. Il y a des perspectives de salles de cristaux, de sculptures anciennes, de bijoux, froides, froides et infinies. Dans les annexes, des milliards d'objets d'art sauvages, des

japonaiseries à n'en plus finir. Si exquis et nouveau, cet art japonais ! Je vous en parlerais bien, comme des peintures de *Constable*, *Turner*, etc., où je me suis spécialisé, mais j'ai raconté tout cela à Rivière dans ma lettre de quinzaine. C'est plus important pour lui que pour vous, et je ne me sens pas la force de vous répéter les phrases que je lui ai déjà dites.

Vous savez que les Anglais ont l'amour un peu enfantin du document original, du mur derrière lequel il se passe quelque chose. Aussi toutes leurs salles de musées, outre les peintures, contiennent des lettres des peintres, la dernière palette... et ainsi de suite. J'ai vu avec émotion les manuscrits des romans de Dickens. (On ne les croirait jamais, à voir la simplicité de son style, si raturés.) — La dernière page de roman qu'il ait écrite ayant sa connaissance... Sa lettre, sérieuse d'un bout à l'autre et comme on parlerait de la mort d'un saint homme, sur le décès de son corbeau, à Maclise le dessinateur. Et j'ai vu la lettre de Maclise à Mr. Forster, ou plutôt le papier qu'il joint à la lettre de Dickens en l'envoyant à Mr. Forster, et sur lequel il a dessiné : « Apotheosis of the Raven » : le cadavre *mort* et noir du corbeau d'où s'échappe

un corbeau d'Apothéose *tout blanc!* qui s'en va rejoindre dans les nuages une Trinité de corbeaux les pattes jointes. Tout cela est charmant. Mais personne, personne dans ces immenses salles, que de temps en temps un pas, une voix qui font écho. Le samedi ce doit être plein, ou plutôt en semaine.

J'ai vu aussi les Millet (gravures) du livre d'Isabelle, avec des tas d'autres. Passionnant d'intérêt.

Le soir je suis sorti un peu avant dix heures. Le dimanche on ne se couche pas après dix heures. Pas de théâtre, rien. On est supposé être à la messe toute la journée. Une surprise : à trois ou quatre coins de rue des chants, une bannière, une lanterne, une petite tribune. Je m'approche, croyant que ce sont des chanteurs de rue, étonné qu'on chante dans les rues le dimanche et je lis sur la bannière : Chiswick Baptist Church — après le service de six heures — et de six à dix heures, dans tout le bruit de la rue et des tramways et des passants, c'est tout simplement l'église et le Bon Dieu qui se baladent pour ceux qui n'ont pas pu, trop pauvres pour se bien habiller, ou pécheurs endurcis qu'il faut aller trouver, se rendre au temple. Alors il y a quatre ou cinq femmes, des enfants, trois ou

quatre hommes qui chantent des cantiques ; des passants, *ceux qui veulent* (c'est toujours, ici : *ceux qui veulent*) s'arrêtent et chantent avec eux. Les chants finis, un des hommes se détache, plutôt pauvre et ignorant, et pendant trois quarts d'heure fait un sermon en pleine rue, son chapeau sur la tête, dans le cercle des badauds ou plutôt des fidèles qui ne bouge pas — un sermon terrifiant que je comprends d'un bout à l'autre parce qu'il hurle, va lentement et emploie souvent le vieux facile langage de la Bible — un sermon où cette phrase, en leit-motiv, revient :

« How shall we escape ! » il hurle : « How shall we escape ! if we neglect the great Salvation ! How shall we escape. » — Et successivement il *nous* compare à des hommes endormis dans une maison en feu, dans une barque en péril, etc., etc... tout cela violent, hurlé... How shall we escape !! Et les passants qui ne veulent pas s'arrêter passent comme si de rien n'était. Je me réjouissais à l'idée de montrer cela à M. G. sans l'avertir. Je vous ferai quand je reviendrai une imitation du laïus du clergyman, cela vous amusera. J'ai eu toute la soirée dans la tête ; How shall we escape !

Dans la rue, on vous donne tout d'un coup, si vous la voulez, une brochure édifiante et terrible, toute pleine de sales bêtes et de figures de péchés.

Mieux que ça, dans le métropolitain, au plafond, entre des réclames d'allumettes et de poudre de riz, j'ai découvert avec stupeur qu'il y avait, dans chaque wagon, un cadre d'affiche réservé à deux versets de la Bible ou des Évangiles... « Le pécheur. Le Malin. La miséricorde infinie, etc... » On lit, *si on veut*.

Un dernier mot, car je suis las d'écrire. On ne peut pas se faire une idée de l'immensité de Londres. Moi, je n'ai pas pu encore y arriver. La grille extérieure de Hyde Park a des lieues. Et Londres est divisé en quartiers subdivisés en E., O., S. E., O. S. E., etc... Il ne faut pas espérer. comme à Paris, aller à pied de n'importe quelle place à n'importe quelle autre, on se perdrait vite.

Je crois bien que, plus que les pioupious qui écrivent trois lignes à leurs parents *pour* demander un extrait de naissance, je suis en droit de vous dire : « je ne trouve plus rien à vous dire pour le moment ».

Dites à Isabelle de m'écrire de longues lettres — c'est ma seule joie ici. Il faudra que

je vous parle des facteurs, des soldats. Il faut me demander des renseignements sur tout ce qui vous passe par la tête. Papa n'est pas aimable, à présent que ce sont les vacances, bientôt, de ne pas m'écrire.

Excusez-moi de vous écrire sur ces pages de carnet. Mais je le porte toujours dans ma poche, je continue la lettre quand je veux, c'est plus commode que mon immense papier. Baisers à tous.

HENRI.

*A M., Mme et Mlle Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Dimanche matin, 30 juillet 1905,
8 heures et demie.

Mes chers,

Il m'est passé hier soir, grâce à la lettre de papa, un peu de la joie de l'arrivée d'Isabelle, des premières conversations, de l'en-l'air du déballé... Grâce à papa, j'ai vécu, hier soir, un peu, votre vie de vendredi. Hier soir à neuf heures et demie, veille de cette journée morne, morne, désœuvrée, seule, seule, et cela m'avait donné du courage pour la subir. Je le remercie donc de son excellente lettre

et j'en attends de lui une par semaine maintenant jusqu'à la fin du trimestre.

Je continue à présent ma lettre à sept heures et demie du soir, au retour d'une promenade pour laquelle subitement Mr. N. est venu me chercher avec un jeune provincial de passage à Londres.

.
Il est tard. Je suis bien las. Je voudrais bien vous raconter tout cet après-midi dans la verdure, entre les rives de la Tamise garnies de villas à en rêver, dans les jardins d'Hampton-Court où il y a des parterres à se mettre à genoux, où dans les immenses allées sablées, entre les pelouses qu'on soigne et qu'on tond depuis trois cents ans, il vous arrive d'immenses bouffées de parfum d'héliotrope. Je préfère vous raconter cela plus tard en cherchant mes mots, en essayant de dire à loisir ce que j'ai ressenti, que d'avoir l'air, à la galope, pour tâcher de vous évoquer ces jardins inconnus, de faire de la littérature dans mes lettres.

Je suis content que vous vous inquiétiez de Rivière. Lui et G. sont admissibles. J'attends avec impatience une carte d'eux, peut-être une dépêche qui m'annonce le résultat de l'oral fini hier. Rivière m'a écrit

deux mots il y a quelques jours pour me dire à l'oreille qu'il avait bon espoir. Vous aviez été profondément injustes pour lui, aux vacances dernières. C'est, en même temps qu'une intelligence d'élite, une volonté de fer et un cœur comme on n'en trouve pas deux sur sa route. Gu., beaucoup plus « extérieur » que lui, lui est inférieur en tout, surtout en volonté, mais je suis persuadé que vous l'aimerez beaucoup quand vous le connaîtrez. Gu., de la force de qui j'étais à peu près, a manqué l'admissibilité de trois points.

Ou Isabelle a reçu mes deux cartes de la semaine dernière et n'est pas gentille de n'avoir pas fait ce que je lui demandais, — ou bien sa directrice est un chameau. Cela fait la deuxième fois qu'elle ne lui remet pas les cartes *qu'elle doit* lui remettre.

Je veux essayer, pour finir mon dimanche et ma lettre, de vous égayer un petit peu. Il faut vous dire qu'ici je vis surtout (à part la langue) dans le passé. Je revis tous mes souvenirs. Je relis le minime paquet de lettres que j'ai gardé. Je lisais l'autre jour dans une lettre de L. : « Tel jour nous avons fait caillou à Taro. Il n'en est pas encore revenu... etc... » Je ne me rappelle pas du tout

la tête du pion Taro, mais je me suis rappelé ce que c'était que *faire caillou* et j'ai ri tout seul. Cela consiste pour une étude de quarante élèves à se mettre *soudain* la tête sur son cahier, sur son pupitre, de façon à ce que le pion ne voie que quarante crânes, *quarante cailloux*. Il y a évidemment à la fin du compte des consignes, mais il y a surtout un pion embarrassé et embêté! — Je me suis rappelé aussi ce que nous appelions le coup de g... Je l'ai vu faire à Taro, une rosse surnommée Frère Isambart. Nous n'étions pas contents de lui : le soir en étude, à tour de rôle, des volontaires, des hommes audacieux, très réellement occupés à travailler et s'en donnant l'air, tout d'un coup, sans s'interrompre, disaient à voix haute, impassibles, dans le silence de l'étude, d'une voix qui vous secouait : « Isambart ! » Je n'ai jamais vu prendre personne et c'était un chahut magnifique. Brest était le lycée le plus travailleur et le plus indiscipliné de France. Connaissiez-vous tout cela?

A Lakanal nous vivions tout autrement. Entre l'écrit et l'oral, ces temps derniers, mis en goût par mon referendum de l'année dernière, on faisait passer des feuilles amusantes, intéressantes, spirituelles. Gu. en

avait fait passer une où l'on prédisait la profession de chacun : G. finissait, je crois, ténor dans je ne sais quel théâtre lyrique, Rivière critique musical au *Mercury*, et moi, conférencier pour dames !

Je vous embrasse tous, tous, en français au recto, en anglais au verso.

HENRI.

*A M., Mme et Mlle Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

1^{er} août 1905.

G. est reçu dixième à l'École Normale et n'a rien fait de l'année. Rivière échoue pour quatre places. Il est trente-sixième, boursier de licence et navré. G. a vingt et un ans, Rivière près de vingt. Rivière est navré, mais arrivera tout de même.

Isabelle est, *au contraire*, très gentille. Je ne sais pas si on répondra à son Théodore de Banville que seul le papa a apprécié, mais moi je l'embrasse très fort pour la remercier.

HENRI.

*A Mlle Isabelle Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Lundi, 7 août 1905, 8 heures du soir.

Ma chère petite Isabelle,

Je reviens de Tate Gallery et du centre de Londres où j'ai passé tout l'après-midi... Ce soir, fin de congé. Nous avons eu, en plus de samedi soir et dimanche, la journée entière de lundi ; c'est ce qu'on appelle le Bank-holiday — un jour de fête comme ça par saison... Je reviens donc de Tate Gallery où je suis allé déjà hier... loin, loin, dans Londres, du côté de la Tamise... J'ai entendu sonner six heures à l'antique et somptueuse Westminster Abbey, dont tu as une vue, et je suis rentré, c'est-à-dire que j'ai pris des tas de petits omnibus bariolés, avec, au sommet, un petit drapeau anglais aux couleurs croisées, qui flotte — des tas de petits omnibus avec un conducteur sur le marchepied pour crier des tas de choses qui me paraissent encore, elles aussi, toutes bariolées et entre-croisées : « Piccadily Circus ! Charing Cross ! Tottenham Court Road ! », des tas de petits omnibus à un, deux et trois pence, des bus comme on

dit couramment, qui m'ont ramené ici à la tombée de la nuit.

Il était entendu que ce soir je devais « avoir thé » tout seul... N. Family was out. Je viens de faire un petit dîner, je ne te dis que cela. Je me les suis calées ! — Ah ! Ah ! et avec quoi ? — Eh bien, avec des liquettes au beurre, autrement dit « bread and butter », de la compote de cerises avec de la gelée de je ne sais quoi, du miel, un morceau de gâteau au raisin — le tout arrosé de thé au lait. — C'est pour te dire qu'on se fait à tout. En arrivant, toutes ces petites choses étaient sur le coin d'une grande nappe blanche dans la pièce déjà obscure qui donne sur la pelouse et le jardin, — une serviette suffisamment brodée sur le tout. Dans la cuisine, à côté — trois marches à descendre — la bouillotte au thé était toute prête, sur le gaz. Il n'y avait qu'une allumette à craquer pour que tout se mette à chanter comme dans Dickens. Ça a chanté. Je suis revenu, ma bouillotte à la main, pour la vider dans la théière... Oh ! la drôle de petite nature morte que c'était ; le miel dans un vase de verre, sur une serviette jaune brodée ; le beurre aussi ; quatre tomates, auxquelles je n'ai pas touché, dans un plateau de verre également ; mes deux

petites soucoupes de couleur, une pour le pain, une pour le reste ; et la tasse-soucoupe à droite entre la théière chinoise et, sur un petit plateau de bois, le pain en forme de brioche — et je me les suis calées ! sans qu'il y ait à redouter le moindre trouble stomacal. A présent, comme je suis très las, installé au second étage, dans ma petite chambre verte et blanche, le gaz au-dessus de ma tête et la nuit bleue, par le petit rideau de dentelle, à droite, je me sens des dispositions au sybaritisme : j'ai mis un paletot sur mon siège et mon manteau au dossier. J'ai jeté négligemment sur ma table, pour me donner l'impression du luxe en même temps que celle du confort, mes gants et mon chapeau de feutre. Il traîne sur cette table des bouquins joliment reliés, un petit coupe-papier joli. Tout ça tout petit autour de moi, las et oubliant un « s » toutes les deux lignes, las et envie de dormir, las et pas triste, las et t'écrivant.



Ce signe qui divise la lettre en paragraphes est une innovation épistolaire de Jacques Rivière. J'attendais de lui une lettre ce matin. Ce matin, à la seule distribution qu'il y ait eu

de ces deux jours, j'ai reçu une lettre de lui (une lettre de quatorze pages). C'est un beau modèle d'énergie, d'audace même — de précision, de clarté. C'est en vérité *très beau*. Il n'y a pas d'autre mot.

Au lendemain de cet échec pour quatre rangs, il fixe sa vie et ses ambitions. On fait en ce moment à Paris des démarches pour qu'il y ait au moins cinq ou six boursiers de licence à Paris, dont il serait. Même s'il doit rester boursier de licence à Bordeaux, sa vie et son rêve sont fixés. Il s'impose une tâche énorme comme préliminaires et, sans fausse modestie, se fait fort de la réaliser ; le reste c'est le rêve, l'ambition, le génie peut-être, peut-être la gloire, — c'est le rêve, et, sans fausse honte, il me le fixe à moi après me l'avoir laissé entrevoir ; il l'a fixé à M. Mélinand dans une longue lettre, il y a deux jours, une lettre où il lui demande les conseils et les avis du départ, comme on les demande à l'un des rares, peut-être au seul homme *intelligent* qu'on ait rencontré sur sa route ; il cherche à définir les qualités et les faiblesses de son esprit en demandant à son professeur de deux ans de l'éclairer et de le guider dans sa recherche ; il ne craint pas de lui révéler ses ambitions, alors que M. Mélinand pratique, en

ce moment, tout ce qui se produit de génial, s'occupe de tout et touche à tout avec, comme dit Rivière, « son extraordinaire puissance de synthèse », et fréquente même pas mal de premiers parmi les premiers. Pour t'indiquer un peu, un petit peu ce qu'il veut faire, il va passer sa licence ès-lettres, son P. C. N. qui est la licence ès-sciences, commencer l'étude de l'Harmonie, l'étude immense de l'Harmonie, passer l'agrégation de Philo, — voilà pour les préliminaires ; et le rêve avec ça c'est de faire, ou peut-être de créer, la Philosophie de la Musique.

Je n'ai pas le droit de t'en dire plus long. Tout ça dit par moi, qui suis son ami et n'ai pas à garder la mesure qu'il garde, doit paraître présomptueux sans doute, emballé, inconsideré...

Je regrette de ne pas pouvoir vous envoyer sa lettre. Je ne l'envoie pas parce que je sais qu'il déplaît aux grandes personnes de voir parler les jeunes gens comme des hommes. Je ne l'envoie pas parce qu'une partie de la lettre est consacrée à moi, à mon avenir, et que cela ne regarde *encore* personne.



Mes amis appellent mon séjour ici : ton exil volontaire en Angleterre, ta courageuse initiative, laborieuse, point de départ,... etc.

Supplie donc maman qu'elle ne m'oblige pas à consacrer deux pages de lettres à montrer et démontrer qu'une langue, une langue parlée, c'est *incommensurable* et qu'on en apprend dans les écoles une *infinitésimale* partie, et qu'on en demande à ceux qui veulent l'enseigner une *vaste* connaissance.

Qu'elle n'oublie pas que c'est ici mon seul soutien que l'idée d'en apprendre un peu chaque jour ; et qu'elle est d'autant plus « à côté » quand elle parle d'accent que c'est justement de ce côté-là que j'avais le moins à faire.

Sur un ton moins tragique, j'aborde une autre question soulevée par maman — deux, trois fois je laisse passer, à la quatrième fois « j'enlève une voix » ! Est-ce que, oui ou non, mes pieds, recouverts de leurs voiles ordinaires : souliers et chaussettes, laissent une odeur nauséabonde dans les chambres où ils ont séjourné ? Suis-je, depuis dix-huit ans, sans m'en être douté, comme Jacques Ving-

tras, un objet de dégoût pour mes compatriotes? Je pose avec angoisse ces deux points d'interrogation.

Pour ce qui est de la lettre elle-même où maman pour la dernière fois jusqu'à ce jour a soulevé cette question, j'avoue ne pas l'avoir mise avec mes papiers de valeur — et je préférerais, au cas où ce serait « pour » publier dans un journal, une revue..., qu'elle choisît une autre partie de notre correspondance. On a son amour-propre, que veux-tu !



Question argent. Remercie bien « à chez nous » comme disait, et dit, si Dieu lui prête vie, Marie Aulils ; remercie bien du mandat. Embrasse-les pour moi très fort, toi qui sais ce que c'est que d'être à court de monnaie pour s'acheter des quatre heures et des crayons à dessin ! Fais-leur seulement remarquer que :

1^o 20 francs = 15 shillings et qq. pence ;

2^o Que m'ayant envoyé ce mandat à *Londres* au lieu de l'envoyer à *Londres-Chiswick*, j'ai été obligé d'aller au *Money-order Central Post Office, Londres N.*, ce qui m'a seulement coûté 12 sous = un six pence ;

3^o Mes dépenses *strictes* (pas un sou de moins) par semaine (nourriture, *blanchissage* et coucher) sont de 3 shillings. Si le mandat comptait pour un mois, calculons $3 \times 4 = 12$ shillings.

Reste 12 sous par semaine pour faire le jeune homme. C'est un leurre ! comme dit l'autre.

C'est une fiction, comme disait en grasseyant le proviseur de Bourges.

Fais-leur remarquer tout cela — sans grasseyer, c'est mal porté, — gentiment, parce qu'ils sont bien gentils de se saigner comme cela pour moi, pour nous ; je dis gentils avec tout le sens de bonté, de générosité, de douceur que nous lui donnons entre amis.

— J'écris mes premières factures à la machine.

— J'ai visité dimanche matin les serres, les jardins et une partie du parc immense des Rothschild à Londres. Même extase que pour Hampton Court Gardens, avec en plus le luxe des propriétés privées, salles de bains dans les jardins, etc... Nous devions cela à quelque régisseur. Ces serres et ces jardins sont réputés les plus beaux « qu'on ne puisse pas voir ». Je les ai vus et n'ai pas le courage *ce soir* de te raconter cela en détail ; j'ai vu

les jardins japonais, les serres sud-africaines, les petites orchidées à cinquante livres sterling l'une, les grappes de raisin comme dans la terre de Chanaan, les parterres à perte de vue et les parfums à perdre l'âme — des ruines à l'horizon couvertes de lierre, comme de vieilles églises ; ce sont en effet des débris de vieilles églises — de vieux murs garnis de fleurs partout, partout des ponts de bambou, des parfums, du sable, des lis, des géraniums, des allées sablées à l'infini, des pelouses, des chênes, des daims, des habitations dans les coins, garnies de roses, où l'on vient passer quinze jours chaque année — et, perdus dans les jardins, des pavillons qui sont des salles de bains obscures, où l'on descend dans les feuilles et les caoutchoucs et les coquilles, jusqu'au fond de marbre, par des marches de marbre. Et puis des berceaux, des arceaux, des fleurs qui retombent, des allées qui se perdent, d'autres qui s'en vont, derrière des murs comme des jardins de curés, dans les fraises, les cloches, les pêches et les framboises — et puis le parc, les daims, les allées, un jeu de croquet qui se rouille. Ça vous laisse tout de même au cœur un peu d'amertume, un peu d'ambition. Tant de richesse, de beauté, de poésie surtout, pour eux que je ne connais

pas et qui peut-être n'y connaissent rien. Tant de poésie pour quinze jours de leur vie, et pour des jardiniers le reste du temps...



Oh ! mais dis donc ! je te l'ai racontée, la promenade chez les Rothschild — ou tout ce qu'à cette heure de nuit, où je m'endors, il m'en reste.



Je vois que vous êtes dans une grande pénurie de musique. J'aurais dû vous en envoyer de Paris. J'aurais dû. *I would have. I should have.*

Chante la *Ronde* (1). Je suis content de voir que tu l'apprécies. Tâche pour ton plaisir intime et personnel de ne pas rater un silence ou un soupir. Tout est plein de petits effets de rien qui doivent faire leur effet sans entraver la ronde :

Nos cœurs et vos jupes s'envolent.

Ces petis arrêts, ce petit sautillement-tournoïement ne sont-ils pas à ravir ? Et les

(1) Poème d'Alain-Fournier. Musique de son ami G...

« on tournera jusque... avec la belle que voilà ».
— Chante la *Ronde*.



J'ai un prix de gymnastique, je veux absolument l'avoir. Je pense qu'il serait bon que vous demandiez mon trousseau, ce qui reste de mon trousseau, à Lakanal. Il y a toujours un solide coup d'œil et d'aiguille à donner. Alors, sans avoir l'air de rien, demandez aussi mon prix. J'en suis très fier. Ce sera un peu ridicule, mais tant pis. D'abord le ridicule, ça n'existe pas, on n'est ridicule que quand on crève de peur de l'être. J'ai des théories, ou plutôt des vues là-dessus comme sur beaucoup d'autres choses, que je ne puis pas te développer avant d'aller me coucher ce soir.

Alors, toi, tu as eu six prix. Mais c'est pas déjà si mal, dis donc. Tu es bien gentille de m'avoir dit les titres.

Servitude et Grandeur militaires est une œuvre hautaine, douloureuse, peut-être profonde, une très belle œuvre. Cette pluie sur la carriole au début avec le cavalier derrière est d'une rude poésie. Et la terrible histoire des cachets rouges.

Je tiens Dickens, avec Daudet et Goncourt, pour les grands romanciers du dix-neuvième. Il faut lire Dickens en anglais ou dans une traduction en mauvais français. De lui, il n'y a quand même rien au-dessus du début de *David*. Il n'y a peut-être rien au-dessus en fait de roman. Arriver à plier ainsi le monde à la dimension d'une cervelle de petit garçon, en faire, de façon aussi émouvante et délicate, le monde de ce petit garçon et rien autre chose, c'est d'un grand artiste, d'un grand poète, peut-être d'un grand philosophe.

On cote beaucoup *Guyau* et l'on distribue avec surabondance aux jeunes filles ses pages choisies. On en parle comme d'un mort jeune, d'avenir, d'une conscience, d'une âme pure et hautaine. Je n'en ai pas assez lu pour l'apprécier.

« Vauvenargues par je ne sais qui », ça ne vaudra jamais du Vauvenargues nature.



Ah bien, par exemple ! dire comme ça d'un petit air dégagé : « ...aussi *l'Accordée de village*, je ne me rappelle plus l'auteur... » Eh bien et Greuze, alors, et Diderot, les Salons,

le Mauvais Fils puni, le Départ du Mauvais Fils, la vertu domestique et tous les attendrissements à demi sincères du dix-huitième siècle. Voyons, voyons, mademoiselle, *l'Accordée de village*, ou *Un père qui vient de payer la dot de sa fille*. Pas trop déclamatoire et si gracieux. Évidemment il y a bien le père qui dit trop, avec son geste fixé pour des siècles : « Je vous la donne, je vous la confie », qui fait trop son petit discours.

Il y a bien la mère qui écoute causer son homme, qui boit les paroles de son homme et ses larmes d'attendrissement à elle, avec.

Mais il y a la jeune épousée avec son joli geste discret sur le bras du jeune homme, il y a la sœur avec un autre geste aussi délicatement trouvé, il y a les sœurs, les poulets, il y a tout le reste.

Signé : GREUZE !

Ce que je serais vexé si je m'étais trompé de tableau !

Je t'embrasse à seule fin que tu embrasses ma grand'mère qui embrassera papa qui le rendra à maman qui me le renverra prochainement, n'est-ce pas.

HENRI.

J'apprends avec effroi qu'il y a encore aujourd'hui mardi vacances pour nous. Ma bourse ! Ma pauvre bourse et les petits omnibus !!!

Ta gentille lettre m'avait fait grand plaisir. Il faut que toute la famille s'y mette — et aussi longuement que moi. « Ça n'y paraît pas, vous savez, mais y en a long, pi c'est serré ! » comme disait un petit gars que je connais et qui faisait l'éloge d'un de ses livres de prix.

*A Mlle Isabelle Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

14 août 1905.

Ma chère petite sœur,

Je t'envoie ceci parce que c'est beau. Je connaissais quelques pièces de Verhaeren, en particulier celle que je vous ai lue, à Pâques dernières, à papa et toi, cette pièce immense, farouche et divine, en alexandrins terriblement frappés, intitulée : *les Moines*. Je ne connaissais pas *les Forces tumultueuses*. Je ne savais pas qu'il pût être aussi délicieux, aussi doux, aussi puissamment doux, et, dès le reçu de cette pièce que mon

ami Gu. avait mise dans sa dernière lettre, il m'a semblé que personne de ceux que j'aime ne pouvait ignorer cela. Voilà pourquoi je te l'envoie.

Je ne serai pas fâché non plus qu'on voie un peu à la maison ce que c'est que ces poètes que les petites dames de province appelaient *les décadents* il y a une dizaine d'années.

Émile Verhaeren est en effet ce qu'on pourrait appeler un symboliste romantique. Il procède à la fois de Victor Hugo et d'Henri de Régnier.

Je t'envoie cela sans autres commentaires. Je te sais assez intelligente et assez grande, assez intelligente surtout, pour tout saisir, pour comprendre qu'il n'y a pas au monde « la Vérité », mais des gens qui la regardent et qui la cherchent, et qu'il y a mille façons de la voir — et que c'est pour cela que des poètes aussi différents que Jammes, Samain et Verhaeren peuvent être de grands poètes chacun de leur côté — l'un avec sa simplicité, l'autre avec ses visions lointaines, anciennes, l'autre avec ses visions de gloire et d'or, avec sa poigne de fer. — Et puis est-ce que, la Poésie atteinte, ils ne se rejoignent pas tous? Est-ce que Verhaeren ne

dit pas des choses d'une simplicité à en pleurer dans ce que j'envoie?

A noter aussi que ce sont des amis intimes — ou que ç'ont été des amis, car Samain est mort.

Remarque aussi la science achevée de ces vers libres.

Je ne sais pas si c'est parce qu'il y avait trop longtemps que je n'avais rien lu de pareil, mais il y a bien longtemps que je n'avais été ému pareillement.

Bonsoir de bonsoir, que c'est beau !

HENRI.

J'avais l'intention de t'envoyer aussi une pièce, dont une partie en vers libres également, que mes amis aiment beaucoup aussi, quoiqu'elle fasse un peu trop penser à Francis Jammes — du même auteur que la *Ronde* dont maman aime beaucoup les paroles.

Mais vraiment ça pâlit trop à côté de ça.

Je préfère te faire la surprise une autre semaine, si tu trouves que c'est réellement une surprise, c'est-à-dire si cela te fait plaisir.

2^o Si maman trouve que tu es assez grande

pour que je parle ainsi littérature avec toi.
I hope so, and I remain.

Your HENRI.

Pour vous mettre l'eau à la bouche, on pense d'un bout à l'autre de cette pièce à la maison de Madame Benoist. C'est du moins l'effet que ça m'a produit.

*A Mlle Isabelle Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

28 août 1905.

Ma chère petite sœur,

Ta petite lettre était exquise — bien loin d'être ahurie. Tu m'as évoqué tout cela, tout doucement, un peu longuement, mais avec un chic ! Tu as surtout un talent tout spécial pour citer les phrases de maman, c'est si bien cela qu'on croit l'entendre.

Et qu'on voudrait y être... Mais je ne sais pas si on pourra y être avant les derniers jours de septembre. Et je dois avertir dès maintenant, au risque de faire de la peine à certains, je dois avertir de mes projets, qui me paraissent les seuls raisonnables, pour les

quinze jours de vacances possibles, fin septembre.

En un mot je veux vivre en quinze jours ces vacances de deux mois que je n'ai pas vécu, après lesquelles je renifle depuis deux grands mois comme un tigre en cage. Je veux avaler des kilomètres cubes d'air de campagne après avoir tant avalé d'air saumâtre et nauséabond d'usine ; et je veux faire marcher mes muscles, mes biceps et mes mollets après avoir été courbé deux mois et demi sur des pupitres, après avoir été cloîtré deux mois et demi dans une petite chambre au deuxième étage, où mon grand corps de « deuxième prix de gymnastique » avait peine à se remuer entre le lit et la table à écrire ; je veux avoir plus faim encore qu'ici où j'ai pour calmer ma boulimie une sardine et deux cuillerées de compote, je veux avoir faim et je veux absorber là-bas des planches entières de jardin et des seaux de lait de vache. Et je veux que ça dure, que ça dure — deux mois. Je ne veux pas qu'il y ait une heure de perdue, comme on les perd trop souvent à rester dans la salle à manger, à bâiller sans savoir quoi faire. Je voudrais que chaque heure de ces quinze jours de vacances — si je puis me les permettre — fût réglée à l'avance.

C'est vous dire que vous m'aurez, évidemment, rien que pour vous, trois ou quatre jours. Que le reste du temps vous m'aurez les matins et les soirs, mais que vous ne m'aurez de jour que si vous voulez trotter avec moi.

Je ne crois pas que maman ait l'occasion de se moquer de moi avec ces projets si je ne les réalise pas.

Comme depuis deux mois je ne pense qu'à ça, j'ai trop de projets, je les ai trop longtemps retournés dans ma tête avec délices pour ne pas les réaliser. Et puis il faut bien comprendre que ce sont plus, beaucoup plus des projets de santé, des besoins impérieux, irrésistibles, que des projets d'amusements.

J'ai donc projeté — d'abord, avec vous, pour les premiers jours, tout ce que vous voudrez : visites, heures au jardin, promenades au bois, à la Fringale, tout ce que maman appelle des immenses promenades. Promenades avec papa et Isabelle les matins, quand maman sera occupée, promenades avec Isabelle quand papa travaillera.

Pour la suite, une ou deux excursions au plus comme celle de Pâques avec Mme et M. G. et papa, avec haltes pour manger des omelettes, de la salade et du fro-

mage blanc. Bien entendu, aussi, quelques-unes, si possible, à pied, où tout le monde sera.

Excursion même avec le fils G. si ça peut *vous* faire plaisir. Je voudrais qu'il fasse aussi chaud qu'il a fait chaud ici certains après-midi pour qu'on ait à enfiler des bols de lait dans des fermes inconnues.

Et enfin, parce que c'est le pays où l'on a faim, parce que c'est le pays de l'espace, de l'air vif par excellence, le pays des chasses et des courses en sapins, parce que dès le 15 juillet Marie-Rose m'a invité chaleureusement avec vous tous, parce qu'il faut excuser leur silence excusable chez des gens ignorants, affairés, attristés des insuccès de leur fils (mettez-vous à leur place), parce que c'est le pays où l'on mange, où l'on dévore, et parce que, enfin, j'ai une envie folle d'aller faire là, cinq ou six jours, la vraie cure d'air : à Nançay — cinq ou six jours Nançay — seul, si cela déplaît à maman et à toi de venir ; ou encore, bien mieux, avec vous deux, qui vous plaisez beaucoup là-bas, lorsque tout le monde est convenable et d'accord.

Voilà mes projets. J'en ai encore bien d'autres. J'ai voulu vous les dire dès maintenant, alors même que je ne suis pas sûr de

pouvoir les réaliser, pour que, si je crois raisonnable de me permettre ces vacances, il n'y ait pas de déception. Et je suis sûr qu'à la réflexion, tout le monde trouvera que j'ai raison.

Cela doit avoir l'air très égoïste, mais n'est-ce pas un peu permis à quelqu'un qui a vécu deux mois et demi avec lui-même et rien qu'avec lui-même.

Cela consistera surtout à manger et à marcher !

Manger. — Cela devient ridicule, ici. On vous tient des raisonnements comme ceux-ci : « Vous n'aurez qu'un œuf et des fruits à midi ; mais vous aurez un plat de viande chaud à six heures. » — En d'autres termes : « Vous n'aurez rien à manger ce matin, parce que vous mangerez bien ce soir. » — On reste, quelquefois, quand il y a vacances, depuis cinq heures, heure du thé, jusqu'à neuf heures le lendemain matin, avec seulement sa tasse de thé et un peu de compote dans l'estomac. Et quand le lendemain matin on arrive avec des dents d'un mètre on vous présente un petit peu de pain, un petit peu de beurre et une *tasse* de café au lait. Quant au repas du jour, après les heures de travail du matin, à l'usine, travail qui, comme tous, creuse et

fatigue, j'ai aussi faim après qu'avant. J'accepterais, en sortant de table ici, à dîner chez Florent.

L'explication, la voici, je crois. La règle en Angleterre est d'avoir par jour quatre petits repas :

Le breakfast, le matin à huit heures.

Le dinner, à midi.

Le tea, à six heures.

Le supper, à neuf heures et demie.

A chacun de ces repas, on fait moins attention qu'aux deux repas sérieux de France ; puisque quand l'un est négligé on se rattrape sur l'autre qui vient peu après.

Oui, mais, dans les maisons affairées, ou bien quand les femmes sont paresseuses ou avares, on supprime le supper et on commence déjà à mourir de faim.

Et ici, pour achever, depuis mon arrivée on fait ce qu'on appelle le breakfast à la française — pas un repas, seulement une tasse de café. Alors c'est la mort sans phrase. J'ai beau m'acheter ce que je peux, manger vos pains, je suis toujours un peu comme silencieusement enragé. Et je ne peux pas m'empêcher, vous le voyez, de consacrer chaque fois à cette question une page de lettre.

Marcher. — J'en ai rudement besoin aussi.

Depuis quelque temps je ne sors plus guère les samedis et les dimanches. J'ai maintenant une vision suffisante de Londres et il n'y a plus grand'chose que je puisse voir seulement pour le prix des omnibus ; en été d'ailleurs tout est fermé. Je préfère rester vous écrire, écrire à Rivière, à Gu. et travailler comme je l'ai fait tout hier et samedi soir. J'en avais le crâne vide hier soir dimanche en me couchant : travaillé histoire, lu anglais, traduit Virgile, écrit des pages à mes amis sur les musées et autres sujets aussi impersonnels. J'en avais la tête vide.

Alors tu comprends que maintenant je m'en vais faire de l'anglais, rien que de l'anglais, de l'anglais à force pendant quinze jours pour tâcher de pouvoir m'esquiver aux alentours du seize. Plus rien à voir ! Et voilà les feuilles qui commencent à avoir l'air de vouloir tomber. Mes vacances ! Mes vacances !

Et puis il me faut faire provision d'énergie pour le travail de l'année qui vient, qui est là tout près. Rivière m'a écrit, pour la première fois, ces jours derniers, les chances que j'avais d'*arriver* à l'École à la fin de *cette année*. Lui qui y a passé, et qui y a renoncé, sait mieux que personne — lui qui l'a manqué de quatre places — le travail qu'il faut et les chances

qu'on a. Il m'avait toujours dit jusqu'ici : « dans deux ans ». Avec mon anglais, maintenant, il me dit : « l'année prochaine », avec preuves et conseils à l'appui. C'est très encourageant.

Il a reçu des réponses très épatantes de ses professeurs. Il est plein de courage mais il ne se fait pas plus que moi d'illusions.

Chez nous, je crains bien qu'il n'y ait d'illusions que celles qu'on se fait sur les miennes.



Un de mes camarades de Lakanal est passé jeudi à Londres pour aller prendre pension un mois dans le sud. J'ai obtenu d'aller passer la matinée avec lui et pour la première fois j'ai vu nettement les progrès réalisés en anglais. Lui qu'on disait au lycée de ma force en anglais était absolument incapable de comprendre, d'être compris et même de parler. J'ai dû le guider partout. Il était épaté et regrettait énormément de n'avoir pas trouvé une occasion comme la mienne — lorsque je lui racontais comment il avait fallu me débrouiller au milieu des lettres et des ouvriers.

Mais — encore une des questions qui vont

probablement faire pencher la balance pour le départ — j'ai encore dépensé gros ce matin-là de trains et de déjeuner. Tout coûte cher quand on est loin, quand on est si loin.

(Mon deuxième prix de gymn. que maman appelle « un volume » doit être une médaille.)

Il me reste encore à vous remercier de votre colis, à regretter que vous soyez si pauvres en musique et à te conseiller à toi à qui la lettre est adressée, mais que toutes ces considérations d'économie domestique ne doivent guère amuser, de lire les *Mercure* que tu trouveras dans ma malle. C'est la revue la plus intéressante qui soit publiée en France en ce moment, encore qu'elle soit peut-être pour toi un peu sérieuse, un peu forte à tous les points de vue. Le fait que ce ne sont que des numéros dépareillés tient à ce que c'est une société de quatre amis qui les achètent (1,25 par quinzaine) et se les partagent ensuite suivant leurs goûts.

(Rien ne me fait autant de plaisir que de vous voir copier mes poètes sur vos carnets.)

J'embrasse tous, toi surtout. Écris-moi.

HENRI.

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

London, 2 et 4 septembre 1905.

Mes chers parents,

Je suis encore sous la bonne impression de votre lettre. Cela m'a fait hier soir une radieuse montée au lit.

J'ai peur que vous ne soyez partis avec Florent et les cousines pour Nançay et que vous ne m'y laissiez aller tout seul. Je suis enchanté que vous approuviez mes projets de vacances, mais d'abord je ne sais pas encore si j'aurai des vacances, et puis, si l'envie m'en prend, il pourrait se faire que je les passe sur le bureau de la petite classe à lire et à travailler. Des vacances, c'est fait pour faire ce qu'on veut, il n'y a pas de programmes qui tiennent. J'ai voulu seulement vous avertir d'un programme possible.

Ce samedi soir, je ne vous écrirai pas longtemps. En plus d'une tête vidée comme samedi dernier par mon unique travail littéraire hebdomadaire, une tête assiégée de douleurs névralgiques attrapées ces jours derniers me rend tout à fait inapte à tout travail, si épistolaire soit-il.

J'ai seulement à dire que, bien que maman avec son menu m'ait tout de même fait endurer un supplice que j'ai honte d'avouer, mes hôtes ont semblé s'apercevoir que je mourais de faim et me bourrent maintenant de tartines au beurre.

La maison, toute la maison, semble à la longue m'avoir pris en amitié.

Il y a des soirées, moi lisant, eux jouant de la flûte et du piano, que je n'oublierai pas. Il y a des façons de s'intéresser à vous, à ce que vous avez fait, à ce que vous voulez faire, aux endroits où vous avez vécu, qu'on apprécie d'autant plus que le langage du jour est plus langage d'affaires. Et Mr. N. a des délicatesses inoubliables jusque dans les affaires.

Quant à l'Angleterre, à la Grande, à la Vieille — ou plutôt à cette Angleterre que j'ai vue, moi, probablement différemment de tous ceux qui l'ont vue avant moi — je m'aperçois, je me suis aperçu, que je l'aimais, malgré mes travaux ternes et ma petite vie solitaire — ou peut-être à cause de cette solitude. J'aime la langue aussi, j'y fais, maintenant que je la connais mieux, des découvertes qui me ravissent. Je prends à tout cela un plaisir discret, ignoré, intérieur,

comme la vie que j'ai vécue dans cette langue et dans ce pays.

Et maintenant que bientôt je vais les quitter, je me demande, comme André Gide désolé visitant les déserts algériens désolés : « Vais-je souhaiter revenir ? » — Est-ce que je ne regretterai pas plus tard cette petite vie que je m'étais faite et qui n'était qu'à moi, d'où je regardais passer sans tristesse le passé, où je travaillais doucement pour l'avenir, où les grandes joies étaient des promenades dans des jardins, des fleurs et des musées ?

Est-ce que cet hiver il ne me faudra pas penser à l'usine, à ceux qui travaillent dur et encore et toujours pour gagner le soir leur place sur la pelouse ? — Est-ce qu'il ne me faudra pas penser à cela pour me donner courage ? — Est-ce que je n'aurai pas envie de leur thé qui donne chaud au crâne ?

Et je suis content de sentir que je vais l'aimer — (plus encore lorsque je serai en France et qu'elle sera davantage « quelque chose à moi ») — cette vieille Angleterre — puisque maintenant que je vais tâcher de devenir professeur d'anglais — probablement — elle va entrer chaque jour plus profondément dans ma vie.

Pour l'instant cette vie de trois mois s'achève. Le travail étant devenu triple et quadruple de ce qu'il était, je n'ai plus maintenant qu'à traduire des lettres — et à me réjouir qu'on m'ait donné, pour moi tout seul, un petit garçon qui fait mes commissions et qui sent mauvais.

Mr. N. m'a dit hier qu'on ne m'avait jamais considéré comme un employé, et c'est tout de même vrai. J'ai eu surtout l'embêtement d'être toujours sous le coup de ce traitement.

Hier, promenade le matin avec Mr. N. et l'Espagnol. Le soir travail solitaire dans la chambre du deuxième étage. N'y a pas, faut les gagner ces vacances !

— Racontez-moi ce que Robert a dit et ce que son p'pa a fait.

— Autant je paye de bon cœur dix sous pour une lettre trop lourde, autant cela me met hors de moi d'avoir à payer, tous les trois ou quatre jours, six sous, huit sous pour des cartes postales de trois lignes. Est-ce que le fils G. par exemple ne pourrait pas me faire ses amitiés bimensuelles du côté de la vue, puisque du côté de l'adresse on prend la peine d'imprimer que tous les pays étrangers ne l'accepteront pas ?

— J'ai payé six sous aussi pour apprendre de M. G. qu'il ne tenait pas sa promesse. J'en ai été doublement contrarié. Je tremble qu'il pense souvent à moi, pendant son séjour à Paris.

— Isabelle is a naughty girl, et quand je pense au silence des uns, à la laconicité des autres, bien parti comme je l'étais, je m'arrête et je ne vous fais qu'une lettre de longueur raisonnable.

Je vous embrasse tous.

HENRI.

Sans oublier de vous remercier du mandat pour lequel j'ai fait quinze kilomètres et payé onze pence.

Est-ce que maman-Barthe sait toujours faire des galettes aux pommes de terre? (Oh! what a shame! Isn't it a shame? Dreadful boy! you dreadful boy! aren't you?)

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Lakanal, 16 octobre 1905.

Mes chers parents,

Vos lettres me font grand plaisir. J'ai assisté de loin à la cueillette du raisin, je suis

la fermentation du vin doux, je m'échappe quelquefois des études ou des classes pour aller passer, avec vous trois, un petit moment à la petite maison.

Pas longtemps. Je travaille. Par instants, je suis presque content de moi. J'ai, des jours entiers, l'énergie farouche et silencieuse d'un Anglais.

Les défaillances sont assez rares.

Je m'exerce cette année à ne pas penser, à ne pas sentir, à *n'être que* : « un candidat à l'École Normale ». On y arrive en s'entraînant.

Mon ami Rivière m'a écrit, cette première semaine de rentrée. Il la savait par expérience rude et noire, pleine d'embûches pour ceux qui, intelligents, se trouvent médiocres — pour ceux qui souffrent de se trouver soudain seuls et en prison.

Si j'ai surmonté tout cela, si j'ai gardé courage, confiance, espoir, c'est un peu grâce à lui.

Je voudrais que vous lui réserviez tout au fond de votre cœur une place — comme les Romains réservaient un autel au Dieu Inconnu. Seulement moi, je le connais, et je puis vous dire que celui qui viendra, quelque jour, prendre cette place, est le garçon le plus doux et le plus énergique, le plus sincère,

simple, et le plus distingué que j'aie jamais rencontré.

— J'ai remis jusqu'ici deux devoirs :

Une version latine qui a été classée troisième. Nous sommes environ trente-huit. C'était un bon début. Ça n'était qu'un devoir, mais, il y a deux ans, j'avais trouvé pour ma première version les mêmes aides (grammaire, etc...) que cette fois, je l'avais *comprise* parfaitement, *rendue* de façon à avoir quinze au bachot et j'avais été classé bon dernier.

Cela m'avait désespéré.

Ce petit succès-ci m'encourage. En version, je suis sur la voie.

Je ne parle pas d'Isabelle parce que naturellement je ne sais rien d'elle, mais il ne faut jamais manquer de me dire ce qu'elle fait et ce qu'elle écrit. Dites-lui qu'elle ne manque pas de m'écrire à sa première sortie, elle qui a plus de temps que moi.

Vous pensez bien que quand on prépare un examen on ne regarde les places et les notes que comme des indications, des chances de succès, des encouragements... Des indications surtout — et c'est pourquoi je vous communiquerai les *bonnes* notes comme les mauvaises (avec mes appréciations à moi)

absolument comme s'il s'agissait d'un autre,
simplement pour vous dire si j'augmente ou
diminue mes chances à l'examen.

Et puis, ces temps-ci, je suis si peu intéressé.

Je vous embrasse bien fort.

HENRI.

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Lakanal, 30 novembre 1905.

Mes chers parents,

Je suis navré. La bourse de Rivière (1 200 francs) lui a été accordée à Bordeaux. Il m'a écrit samedi une lettre désolée. Il n'a pas l'espoir de revenir d'une façon définitive à Paris avant trois ou quatre ans. Et Paris c'est le centre du monde. — Je suis allé hier, dimanche, au Salon d'Automne, de deux à cinq heures, j'en suis sorti à l'heure où la nuit d'automne tombe lentement, un peu dans la brume. J'ai pris le bateau du Cours-la-Reine au Châtelet ; la Seine se piquait de lanternes ; comme l'horizon : tout l'immense fond gris derrière la Tour Eiffel ; sur les rives, le feuillage des Tuileries, tout frissonnant...

J'avais la haine des notaires de province qui aiment Paris à la façon des touristes anglais ! — trois ou quatre ans de jeunesse à Paris, et on l'aime comme la campagne, parce qu'il y a des horizons comme aux champs, on l'aime comme la vie, comme il faut aimer la vie, en dépit des coins tristes et sales — et puis on l'aime comme un salon, parce qu'au milieu des notaires de provinces et des touristes anglais, on trouve les gens les plus instruits et les plus fins du monde.

Pardonnez-moi. J'avais besoin de déverser cela à quelqu'un — pas à Rivière pour augmenter sa peine. Pourquoi pas à vous qui avez l'espoir d'y venir?



Je commence aussi à aimer le lycée, je veux dire les murs, les grilles, le parc, l'allée qui va de la gare au lycée, où, les dimanches soir, vers six heures, par les fenêtres sans volets des villas, on aperçoit des familles autour des lampes.

Je suis arrivé à finir mon travail de la semaine dernière, je ne sais comment. Je terminais une dissertation pour me ruer sur une autre. La semaine finissait par une conférence

que j'ai ratée, conférence d'une demi-heure seulement et sans grande importance, « sur les Spectacles » (La lettre de Rousseau à d'Alembert, Préfaces de Corneille, Racine, etc... jusqu'à Dumas fils). Fatigué comme je l'étais, j'ai eu le tort de vouloir donner, au parc, à mes camarades, une répétition de cette conférence, très réussie d'ailleurs. Quand il m'a fallu la faire pour de bon, j'ai eu des absences, des distractions insurmontables. Rien de grave, mais j'aurais pu réussir tellement mieux !



Je suis sorti hier de onze heures à cinq heures.

Je crois que je ne sortirai pas pendant les congés de la Toussaint. Si l'état de ma bourse me le permettait, j'irais peut-être faire, une après-midi, une promenade à Versailles ; c'est assez près de Bourg-la-Reine, et unique : la chute des feuilles au Petit Trianon en automne.



Je désirerais beaucoup, beaucoup correspondre avec Isabelle de temps en temps.

Il n'y a donc pas un moyen (1). La voilà arrivée à un âge où nous ne pouvons que gagner tous les deux à nous écrire, où on ne peut pas s'ignorer comme cela pendant trois ou quatre mois. Ses lettres — celles que vous me communiquez — sont bien gentilles.

Je désire beaucoup, par moments, les vacances de Noël. Je crois que nous les aurons assez longues. A quelque chose malheur est bon, et j'aurai grand plaisir, par ces grands froids de janvier, à rester veiller avec ma grand'mère auprès du feu — ou à l'emmener passer des soirées chez vous. Ça n'est plus tout de même ces premiers feux de copeaux dans la grande cheminée, aux fins de sep-

(1) Il était interdit aux pensionnaires du lycée de jeunes filles de Moulins de correspondre avec leurs frères. Le moyen trouvé par les frères fut d'écrire en ville, chez le correspondant, ou, plus tard, avec des enveloppes contresignées des parents, les seules qui ne fussent pas ouvertes par la sous-directrice. Les pensionnaires, elles, écrivaient les jours de sortie ou confiaient leurs lettres à des externes, moyen excessivement dangereux. Et, les lettres des frères, qu'il fallait soustraire à des fouilles périodiques, étant un sujet de terreurs continues, elles avaient fini par imaginer de s'en servir comme de bobines pour pelotonner tous les fils, laines et cotons de leur sac à ouvrage. C'est ainsi qu'elles purent être conservées.

tembre, avec papa-Barthe fumant, tisonnant, grillant des châtaignes. Il semble que cette grande cheminée n'a jamais vu que ces premiers feux d'automne et de fins de vacances...

J'ai bu pour la première fois, depuis l'Angleterre, du thé, ce soir, au salon des jeux avec les Anglais. Cela m'a refait une tête neuve et j'oublie, à vous écrire, que j'ai du travail sur la planche.

Je vous embrasse à la ronde.

HENRI.

Deux dimanches de suite j'ai tenté de me raser avec le rasoir qui m'a coûté un franc de repassage. Je ne suis arrivé, après une heure d'efforts vains et dangereux, chaque fois, qu'à me faire de délicates entailles au menton et à me couper deux poils sur trois. Si papa a des conseils à me donner...

Dites à Isabelle que j'ai lu *The First Men in the Moon*, par H. G. Wells. Qu'elle me parle de ce qu'elle lit et apprend dans toutes les langues.

*A Mlle Isabelle Fournier,
chez son correspondant à Moulins.*

Jeudi, 30 novembre 1905

Ma chère petite Isabelle,

Je ne t'écris, cette fois-ci, que pour que tu m'écrives.

Il y a deux mois que tu me fais attendre ta lettre, ou plutôt ta réponse, ou plutôt tes réponses.

Cette après-midi, c'est une après-midi de jeudi ; tout est dans le brouillard, le parc et la campagne. Ce sont toujours les heures les plus moroses et les plus embrumées de la semaine. Elles me font penser généralement à des après-midi d'enfants, dans des salons, où l'on joue du piano, où les petites filles ont des manchons et des toques de loutre, où l'on feuillette des gravures, où l'on joue au loto, dans des salons de Paris tout près, ou de province, très loin, dans des châteaux de village.

Ou encore — un feu de cheminée, quelque part ; et, devant, un garde-feu, des pelles et pincettes nickelées, un parquet ciré où les enfants qui font « quatre heures », en se

chauffant, laissent tomber des mîes de pain. On les gronde ; quelque part ? dans un salon ?

— J'ai une composition d'histoire sur les bras et assez de courage. J'ai combattu pour t'écrire. Je me suis décidé pour que cela te fasse plaisir dimanche.

Ce n'est donc pas par mélancolie que je te raconte ce qui précède. C'est pour me faire plaisir en me racontant à moi-même, devant un petit témoin, mes ordinaires rêveries inavouées des autres jeudis.

Ne nous laissons pas entraîner, d'ailleurs, à cette mélancolie, devant ce petit témoin.

Travailles-tu ?

Je recevais ces jours-ci une lettre de Rivière un peu découragé, contre son ordinaire, où il se reprochait d'avoir peut-être trop sacrifié la quantité des connaissances à leur qualité, d'avoir cédé souvent à des tas de petites lâchetés inavouées devant des tâches ennuyeuses. Ceci s'applique encore bien plus et sévèrement à moi. C'est comme cela qu'on perd son avenir et, vraisemblablement, son bonheur.

Ne perds pas le tien. Choisis soigneusement (pour Sèvres ou ailleurs) les parties qui te conviennent le mieux. Mais n'attends pas, pour travailler celles qui te conviennent le

moins. Fais de l'Histoire ; apprends des dates ; retiens des noms et plonge-toi bien vite dans des Atlas, pour n'avoir plus à faire, ensuite, cette tâche embêtante. On ne la fait jamais assez tôt.

Ça n'empêche pas d'ailleurs de « penser » et de « comprendre », si l'on sait s'y prendre.

Moi, je ne dois pas savoir m'y prendre.

Je m'abrutis d'heure en heure.

Mes succès d'études sont passables et seulement passables. Je fais des versions bien tournées et des thèmes barbares ; je ne puis pas m'empêcher de m'intéresser davantage aux poètes préraphaélites anglais qu'à Spenser Edmund ; et à Jammes qu'à Montaigne. Je lutte et j'arrive à un demi-résultat lamentable, à un état intermédiaire de médiocrité et de torpeur. Je veux dire que je n'« écris » plus, que je ne « pense » plus et que je n'en suis presque pas meilleur élève pour cela.

J'attends vaguement les progrès, et presque sans espoir.

Mes grands plaisirs esthétiques du moment sont les chahuts aux pions que personne n'ose chahuter.

C'est triste.

Tout de même, un des moins sots de cette année vient d'envoyer un entrefilet au journal *la Libre Parole* où il dénonce l'esprit soi-disant révolutionnaire, internationaliste, du lycée Lakanal, plein de juifs et d'étrangers, où les rares patriotes qui jouent *la Marseillaise* au salon des jeux sont hués presque unanimement et persécutés par le Proviseur.

En réalité — et quoique le fait rapporté soit vrai — le lycée est une jésuitière et le Proviseur cent fois pire qu'un jésuite.

Le tout était de se décider à écrire contre lui, de trouver un journal d'un parti quelconque qui voulût bien insérer les articles, de lui nuire de quelque façon que ce soit, de discréditer comme on peut cet individu qui ne fait sa fortune et la réputation de son lycée qu'à coups de mensonges et de basses réclames — cet individu dont tous les mots sont grossiers — qui vous tient et qui vous le dit en ricanant, qui vous crache à la figure en vous parlant de vie de famille...

(Je te le disais bien que j'étais tombé bas, très bas).

Mes lectures : *Les Moines, les Flamandes, et les Bords de la route, Premiers Poèmes* de Verhaeren en un volume. — *Les Flamandes,*

d'abord, grossier, matériel, épique tout de même de matérialité, de chair et de souïleries débordantes.

Dites, jadis, ripaillait-on...

et, à la fin d'un sonnet sur les maîtres flamands :

Et faisaient des chefs-d'œuvre entre deux souïleries.

et sombre, toujours, sombre dans ces kermesses forcenées, ces kermesses flamandes où l'on s'amusait jusqu'à s'entre-tuer.

Il s'élève aux *Moines* dont tu connais la pièce : *des mendiants — les mendiants troués de misères avides.*

Et, dans *les Bords de la route*, il commence à chercher ce vers libre, qu'il réalise si magistralement dans *Sur mer*, la première pièce du recueil intitulé *les Forces tumultueuses*, que j'ai lu et qui est de valeur bien inégale — avec des merveilles, d'ailleurs, de foi ardente en la vie, ou de désolation puissamment évocatoire :

*Un Christ étend au ciel ses bras en croix.
Miserere par les grands soirs et les grands bois!*

— J'ai lu pas mal de choses, parmi lesquelles un chef-d'œuvre, peut-être :

La Chanson d'Ève de Ch. Van Lerberghe.

— Tu sais, l'auteur de

*A quoi dans ce matin d'avril,
Si douce et d'ombre enveloppée,
La chère enfant au cœur subtil
Est-elle ainsi tout occupée?*

(*Entrevues.*)

C'est une suite de poèmes impalpables et délicieux ; l'histoire de l'âme de la première jeune fille, peut-être. C'est d'un art délicat, hautain et pur, pur à en pleurer. C'est pur comme les plus pures œuvres grecques, on n'y parle que de roses et de silence, et pourtant j'adore cela.

Si tu avais lu l'article de Mockel sur Ch. Van Lerberghe au lieu de lire les romans du *Mercure de France*, tu serais renseignée sur *la Chanson d'Ève*, tu en aurais lu des extraits. Et puis cet article est un chef-d'œuvre, aussi.

Moi, comme je te le dis, je ne fais rien. A peine si je fais de temps en temps quelques phrases d'un roman qui serait peut-être intitulé *les Gens de la ferme*. — Si tu me réponds longuement, immédiatement, en me parlant de toi, exclusivement, comme je parle

de moi, je te confierai peut-être quelques phrases de ce roman.

Je t'embrasse, ma chère petite deary Bébelle.

HENRI.

A Mlle Isabelle Fournier, à Moulins.

Mardi 26 décembre 1905,
11 heures du matin. Lycée.

Ma chère petite sœur,

Je rentre à l'instant au lycée.

C'est te dire que viennent de finir à l'instant mes vacances avec mon ami Rivière — ces vacances qu'il me faisait peine de ne pas passer avec vous, de ne pas commencer avec toi, mais qui, tout de même, ont été, je crois, très délicieuses.

Je vais les revoir, avec toi, pour la première fois ; je ne les ai pas encore revécues en y repensant ; je me suis contenté, jusqu'à tout à l'heure, de les vivre, et c'est seulement maintenant que m'en voilà revenu, tout frais débarqué, que je les regarde un peu.

Je vais me contenter d'énumérer, sans entrer dans le détail. Mais je n'omettrai rien, ni ne changerai rien. Je te le jure. Une petite

filles comme Isabelle aurait pu nous accompagner tout le temps :

Samedi. — Attente à cinq heures et demie à la gare samedi soir. — Rivière, avec une valise et un manteau à pèlerine qui lui donne l'air d'un apôtre nihiliste russe.

Conversation sur ce que je fais, mes notes et mon travail, sur ce qu'il fait, son travail et sa vie.

Arrivée à sa chambre d'hôtel. Nous avons déjà parlé d'un peu tout.

Dîner très court et thé. Nous allons à l'Opéra à pied. Sur la route nous réglons des tas de questions un peu débattues dans nos lettres et secondaires, appréciations d'auteurs comme Wells, Kipling, Charles Guérin, etc...

Ma première soirée à l'Opéra. Ça ne fait pas date. Les dépendances de l'Opéra? Immenses, ou plutôt énormes. La salle? La voix s'y perd. *Sigurd*, l'opéra lui-même? Honnête opéra, bien traditionnel, grands morceaux bien conventionnels, pas de ficelles, pas d'originalité facile. Rivière s'intéresse beaucoup à cette musique qui « scientifiquement » doit être intéressante. Moi je ne m'ennuie pas. Je m'amuse à découvrir de jolies phrases. Pour les enfants, il y a ballets et entrechats

et châteaux qui s'écroulent dans les flammes... deux francs.

Retour, minuit. Sonnette, porte, nuit noire ; allumettes, « Fournier », pour la concierge, vais-je trouver l'escalier ? en voilà un qui descend, il m'en faut un qui monte ! Ah ! clef, porte, cuisine, charcuterie, soif, lit, froid, couvertures, sommeil, anges.

Dimanche. — Dimanche, neuf heures. Je suis en retard. Je rate Rivière qui a été retenir des places au concert Lamoureux. Je suis en retard. Beau dimanche matin froid et beau. Un petit vieux sur les quais étale des *Mercur de France*, je lui en achète deux pour quinze sous.

Je trouve Rivière. Un tour au Louvre, avant midi, nous passons devant *la Victoire de Samothrace* et nous feuilletons les cartons des Préraphaélites anglais dont j'ai vu les originaux à *Tate Gallery*, en Angleterre.

Déjeuner B. Histoires de M. B. du temps où, pendant la Commune, il allait tous les soirs au théâtre « parce qu'il faisait chaud ». Histoires d'Amérique, pays où l'on s'assure contre le vol ; et où l'on ne peut sortir de chez soi, en oubliant de fermer une porte ou un vasistas, sans que ça sonne à la Compagnie, où personne ne peut entrer chez vous en

fracturant quoi que ce soit sans que ça sonne et que deux agents arrivent.

La bonne, vieille et ridée et bête, *l'esclave* parlant du nez : « Oh ! messié, je m'ennuie que ces messieurs soin pas là. J'aimerais mieux qu'ils soin là, messien Léon, et puis de me faire attraper. » — M. B., conciliant et consolateur : « Faites-vous un amant ! »

Après-midi à Lamoureux. Tout un programme wagnérien. Je t'en reparlerai. Le chanteur était le fameux Van Dyck. J'ai entendu en particulier les fameux *Chants de la forge* de Siegfried ; ces chants naïfs et brutaux de géant brutal tout naïvement joyeux de sa force et qui crie et qui chante n'importe comment :

Hoho! Hoho! Hohei!

Hohei! Hoho!

Fer, prends au feu

Rougeur de feu,

Gronde et crache l'étincelle,

Enrage d'être dompté!

Hoho! Hohei! etc...

Deux francs.

Je conduis Rivière du côté des Champs-Élysées ; la nuit est tombée. Il va dîner chez des amis de ses parents. C'est le soir de Noël.

Tout le fond de Paris du côté des Champs-Élysées et du palais de l'Automobile est rouge. Des phares envoient des rayons tout autour du ciel. Nous avons une longue conversation délicieuse sur la philosophie, Schopenhauer, Leibniz, Hegel, et Pascal. Puis Renan. Puis Barrès, sur lequel Rivière publiera prochainement une longue étude dans une revue. Nous marchons vite, vite, sans rien voir que nos pensées. Nous touchons, du doigt, des choses.

Je rentre chez M. B. Je suis seul avec un petit dîner froid. J'ai voulu à toute force que M. B., sans se soucier de moi, aille fêter ailleurs, chez des amis, vieillots et gais comme lui, ce soir de Noël, sans se soucier de moi qui ne suis pas très rigolo. En retour, il a voulu à toutes forces que Rivière vienne passer, à la maison, la soirée avec moi. Rivière arrive vers neuf heures, reste jusqu'à onze heures. Je suis fatigué ; nous fouillons la bibliothèque de M. Léon ; nous disons des sottises. Rivière dit : « Je viens de manquer de me faire écraser ; au moins, ici, on peut se faire écraser ! A Bordeaux, j'ai beau faire tous mes efforts, y mettre du mien !... »

Lundi. — Hier matin, lundi, dix heures, messe à la chapelle de la Sorbonne, avec les

chanteurs de Saint-Gervais. Musique du seizième siècle, espagnol et italien, Palestrina, trompettes d'argent dans la coupole. Cela me dépasse un peu comme du César Franck, comme de la musique trop simplement savante et pure.

(0 fr. 00 parce que nous sommes étudiants.)

Déjeuner midi, chez M. B., avec Mlle G., ses deux petites sœurs et son frère. On parle de Jean qui est bouffi et a engraisé de douze livres en un mois et demi. On parle de moi. Ce garçon-là ne mange pas ; ce garçon-là, quand vous lui mettez sur sa table du thé et du sucre, il faudra lui mettre aussi la théière, parce que, lui, il prendrait aussi bien le pot-au-feu ; ce garçon-là raconte qu'il s'est demandé, hier, longtemps, si le poêle marchait mieux ouvert que fermé et qu'il a d'ailleurs fait une dizaine d'expériences peu concluantes. On rit...

Après-midi (avec Rivière) qui est une longue indéfinie conversation sur lui, sur moi, sur tout. Je le conduis soi-disant chez des amis de sa famille, au bois de Boulogne, qui ne sont pas là. Nous revenons, la conversation continue. C'est une grande phrase, une grande phrase lumineuse qui explique tout et d'où l'on voit tout. Nous dînons dans un restau-

rant à 1 fr. 75 près de la place du Théâtre-Français. La phrase se continue, puis s'arrête : nous mettons le point final en pliant nos serviettes.

Et nous allons à la ligne, c'est-à-dire au Français. Nous sommes las. On joue un acte en vers pour petites filles de douze ans au plus. Et trois actes de Hervieu où l'on cherche vainement la nouveauté ou tout au moins l'intérêt. C'est intitulé *le Réveil*. On n'y dort pas, parce que tous ces messieurs du *Français* hurlent convenablement les phrases détestables, banalement poétiques, perverses idiotement, comme un roman du *Petit Journal* (comme des phrases de *Roger-la-Honte*) de M. Paul Hervieu.

Retour, escalier, bougie, sommeil, apothéose.

Lever : froid, sept heures, manteau, gants, billet de sortie pour rentrer, la gare. Rivière. Des cagneux. Le train. Habits des jours. Lettre. Finie. Baisers.

HENRI.

Ta lettre à toi, d'ailleurs, m'a fait très grand plaisir, le matin de Noël. Ç'a été un réveil exquis lorsque Madame Haps m'a dit : « J'ai croin pien qu'y a une lettre pour vous,

monsieur. » Il y a d'ailleurs, soit dit sans reproches, un certain temps qu'elle se faisait attendre, cette petite lettre.

Je suis content que tu aies lu *Aurora Leigh*. Nous l'expliquons en Cagne. Il y a des passages splendides.

Préfères-tu que je t'apporte du Maeterlinck?

1906

A Mlle Isabelle Fournier, à Moulins.

Lakanal, 7 février 1906.

Ma chère petite Isabelle,

Je suis très heureux et consolé de savoir que tu travailles, parce que, moi, je ne travaille plus. Depuis la rentrée de janvier, je ne travaille plus. Bien entendu, je fais régulièrement les dissertations obligatoires et je m'acquitte honorablement des compositions, mais ça n'est plus le travail ardent, unique et comme désespéré de quelqu'un qui a mis son seul espoir dans le succès à l'examen. Cet examen ne me dit rien. Bien loin d'être un idéal, ça n'est même pas pour moi un but provisoire ou un premier pas à faire ! Il me faudrait, si j'étais reçu seulement aux bourses de licence, signer un engagement de dix ans, et je ne veux pas rester dans l'Université. Il me faudrait, si j'étais reçu, me livrer à un

travail fou sur des règles, des mots, des phrases... pour arriver à l'agrégation, et dès maintenant je ne puis me décider à user mon cerveau à cela.

J'y suis résigné. Malgré cela, je suis heureux. Malgré tout, je suis heureux. J'ai le bonheur de la certitude, le bonheur d'avoir trouvé quelque chose, quelque chose que j'appelle la vie et de m'y soumettre humblement, délicieusement, en essayant de la dire en vers ou en prose.

Ma vie à moi n'est pas de travailler l'agrégation jusqu'à épuisement cérébral. Je cherche ma vie.

Mon seul remords va à mes parents. Depuis longtemps j'ai cessé de voir avec leurs yeux. Et je ne réaliserai pas ce qui était leur idéal et pour quoi ils ont donné beaucoup d'argent. J'ai pourtant essayé de leur donner cette joie sans me détourner de ma vie, c'est-à-dire de préparer l'École normale en oubliant les vers et le Berry ; je trouve que c'est surhumainement impossible.

Nous ne voyons plus avec les mêmes yeux et, s'il se trouvait qu'ils lisent ceci, ils ne comprendraient pas cette impossibilité.

Je regrette profondément de les décevoir. C'est pourquoi je suis très heureux et consolé

de voir que tu travailles et que tu aimes ton travail. Comme ce sera drôle et beau que tu arrives à Sèvres avant que je sois arrivé nulle part.

Je souhaite ardemment que mes parents viennent instituteurs dans la banlieue. Comme cela arrangerait tout !

— Cette confession obligatoire finie, commençons à parler de ce qui m'intéresse plus spécialement :

D'abord, il ne doit pas t'être si difficile de me bâcler une longue lettre. Je ne te demande pas des dissertations, mais de raconter n'importe comment — et je sais bien que ce sera toujours spirituellement et gentiment — tes petites histoires.

Je renonce à te donner des conseils — quand tu ne me le demanderas pas. Je me rends compte... combien tous ces discours abstraits que je te faisais devaient être lourds, mal digérés et peu personnels ! Soyons nous-mêmes, soyons simples et ayons une grande délicatesse : voilà un conseil qui annule tous les précédents... S'il me fallait choisir une femme, je ne lui demanderais pas d'être autre chose, ni d'autres qualités. Je crois qu'en être arrivé à se dire cela, sincèrement, profondé-

ment, c'est pour un jeune homme avoir un peu conquis le bonheur. Je ne demanderai pas à la femme « d'idéal », comme dit Laforgue, mais je lui demanderai de me symboliser très simplement la vie dont elle vient, d'être une fleur très pure née du milieu vivant où elle a vécu, et de m'apporter dans ses mains et de me promettre dans ses yeux seulement la vie — divine, parce que c'est une vie — que nous pourrons vivre tous deux. Cela, c'est un peu Jammes qui me l'a appris. Mais je crois pouvoir l'exprimer d'autre façon.

Je me tiens le cœur à quatre pour ne pas te parler d'autre chose — d'une promesse délicieuse et grave de vie qui est passée — c'était la vie la plus doucement sérieuse que j'aie rêvée. Et en même temps, chaque jour, l'art d'hier et d'autrefois, l'art qui pourtant alors, *ne se confondait pas avec la vie*, l'art froid et trop beau me la rappelle : Botticelli, ses yeux. Ibsen, son regard. Dante-Gabriele Rossetti, son profil. Watts, son profil... Et je cherche, parmi mes souvenirs, avec ces parcelles d'âme, à retrouver complètement son visage et — suis-je donc déchu, ne suis-je plus assez grand pour ce souvenir? — je ne peux pas, je ne peux pas. Douce mélancolie.

Faut-il te dire que je ne suis plus guère content de la plupart de mes vers?

J'aime ceux qui sont parvenus à évoquer ce qui est passé ou ce qui passe, unique dans sa complexité, mystérieux parce que plus grand et plus vieux que la raison et que la pensée.

Notre raison, a dit Spencer, est un produit de la transformation de notre nébuleuse primitive, c'est-à-dire de ce petit coin de terre perdu dans l'espace infini — et probablement elle ne vaut que pour ce petit coin de terre et pour ce petit coin de temps. Au delà de cette terre et de ce temps, la raison sombre, et le « principe de contradiction » qui la soutenait est nul; et c'est l'inconnaissable, partout au delà.

Et moi, je dis que l'inconnaissable c'est la vie qui nous roule dans ses flots divins. Je dis que la raison n'est qu'un de ses misérables jouets. Je dis que toute construction — philosophique ou autre — qui veut s'élever orgueilleusement et dominer la vie, est vaine et s'abattra sous la poussée du flot immense et terrible et clair.

Je dis que la sagesse c'est de renoncer à sa pensée, aux châteaux de cartes de sa pensée, et de s'abandonner à la vie. La vie est *contra-*

dictoire, ondoyante, — et pourtant enivrante, — et pourtant là où elle nous mène est le vrai.

Je dis (sur une page de mon carnet)

« ne rien, même, et surtout, au fond, mépriser — mais s'y fondre, s'y confondre et s'y mêler — conformer sa pensée à tout ce qui passe, y perdre sa pensée ».

Et je dis — si l'on m'objecte que dans tout cela il y a peut-être des sophismes, que je confonds peut-être par exemple vie et vérité, que j'emprunte à d'autres mes idées — je réponds : « Bien sûr. Mais je n'en veux pas, moi, de ces formules abstraites, de ces châteaux de cartes au-dessus du fleuve vie, ils sont tous vains, quels qu'ils soient, et fragiles. Je ne crois qu'au fleuve vie, je ne veux être que les flots de ce fleuve. Je ne veux pas de formules ; rien que des mots qui suivent pas à pas dans ses moindres détours, retours et rencontres, la marche complexe de la vie. »

Vendredi, onze heures et demie. Je te consacre cette petite demi-heure. Hier soir, dans ma chambre, jusqu'à neuf heures et demie, à l'électricité, je t'ai copié du Verhaeren et du Laforgue. Dehors, il ventait et neigeait.

Je regrette un peu de t'avoir fait hier ces théories abstraites. Elles ne disent guère ce que je veux dire, et j'ai peur qu'elles ne t'ennuient.

Je ne m'y serais pas laissé aller si j'avais eu quelque chose de précis — vers et prose — à t'envoyer de moi. Mais je n'ai rien ou presque rien : rien de complet. Je ne puis guère travailler ici. Je suis trop entouré et gêné. Je ne puis que penser et faire des projets.

J'ai quelques fragments de ce qui peut à peine s'appeler un roman. Je le médite depuis longtemps. Il évolue avec moi. L'autre jour, j'ai mis — de lui — cette formule sur une feuille :

Roman sans personnages :

où les personnages ne sont — comme le reste — que le flux et le reflux de la vie et ses rencontres.

Cela pourrait s'appeler *les Gens du Domaine* ou *la Fille du Domaine*, ou n'importe quoi qui indique une vie quelconque à laquelle la vie de ma « pensée » est étroitement mêlée. Je mets pensée entre guillemets parce que je lui donne un sens plus large que d'ordinaire, j'entends, outre son sens ordinaire (raisonnements), rêves, souvenirs.... D'ailleurs j'ai horreur du mot rêve. Oh ! les gens qui

intitulent leurs livres : *les Ailes du rêve!* et comme c'est renoncer à l'avance à intéresser tous ceux qui aiment, qui souffrent, qui vivent leur vie sans tapage. Comme c'est dire : je fais de l'art, du beau, du rêve. Vous qui vivez, ça n'est pas pour vous, occupez-vous d'autre chose !

Tu veux que je t'en cite quelques phrases? Mais Rivière m'a gardé l'exemplaire du passage que je préférais. Et je ne sais pas cette prose par cœur. Je vais te citer quelques phrases que j'aime moins. Pour compenser, quand je l'aurai retrouvé, je t'enverrai complet mon passage préféré — avec les vers que tu demandes et que j'ai à retoucher un peu, et les nouveaux qui sont en ce moment inachevés.

« Ce jour de février — pluie et grand vent sur l'almanach — j'ai entendu ses sabots derrière la porte, puis le roulement de la porte qui s'ouvre toute grande pendant qu'elle ferme son immense parapluie bleu. Elle entre avec toute la brume pluvieuse de l'horizon, avec un peu de la gaieté du bourg qui l'a plaisantée au passage sur l'immense parapluie bleu... etc. »

« Le secouement, vers huit heures, des édredons aux fenêtres qui donnent sur le

jardin potager. Nous regardons deux plumes qui tombent dans la boue du jardin pourri... etc... »

« ...Depuis une heure, libre parce que c'est jeudi, elle pourchassait les poules sur la paille mouillée de la cour... etc., etc... » (une toute petite paysanne.)

« Quand je me rappelle très bien, je sens le beau temps qu'il faisait et que l'aubépine était encore fleurie... etc... Elles aiment le soleil dans leurs minces bijoux et la poussière parce qu'Elle me défend doucement de la soulever et de me salir. Elle a « sa camarade de communion » et une gourmète qui glisse le long de son bras gauche quand elle me tend la main... etc... etc... »

Rien de tout cela n'est immuablement ordonné et même écrit. Je regrette de n'avoir pas sous la main le texte le plus typique.

Rivière m'écrit toujours de très longues lettres, un peu plus espacées seulement, toujours aussi uniquement préoccupé de sa pensée. Toujours les mêmes longues controverses délicieuses. Il est dès maintenant décidé à quitter avant deux ans l'Université. Il me donne cela comme un détail. C'est le plus bel exemple d'intensité de vie intérieure

que je rencontrerai, sans doute, jamais.
— Il faut que j'abrège, voyons !

J'ai acheté au début de cette année les *Poésies complètes* de Laforgue, que je connaissais. Je ne t'en aurais pas copié si tu ne me l'avais pas demandé. Il est si amer, il veut être si désenchanté qu'une jeune fille ne peut guère l'aimer. J'aurais mieux fait de t'en faire des extraits, comme pour Rivière l'autre jour, et de te montrer comme lui seul avait su trouver de pareils vers, aussi évocatoires, aussi exactement collés à la réalité. (Rappelle-toi comme modèle du genre, la petite pièce : *Dimanche*). Au lieu de cela, je t'ai copié tout entière une de ses dernières immenses pièces de vers libres, que je tiens pour des chefs-d'œuvre. Tant pis si tu n'aimes pas ce sourire amer et forcé qui cache sa douleur, cette façon très particulière de se moquer de sa douleur qui consiste à employer pour en parler des mots très familiers ou techniques (*Renchérissons. Récapitulons*), tant pis si tu n'aimes pas cette incohérence d'images, ce défilé d'associations d'idées, qu'il aima, lui, parce qu'il voulut être sincère, instinctif, pas artiste. Tant pis si de petits mystères d'expressions qu'il affectionna t'échappent —

comme ce *ensemble* qui est bien simple quand on connaît son œuvre. J'espère pourtant qu'il t'en restera quelques vers douloureux et le souvenir apitoyé — malgré les sourires — de cette âme cahotée sur l'impériale de cette diligence, de cette âme désenchantée de tout, qui a vu le vide de tout et surtout des cœurs de jeunes filles, et qui pourtant est encore *manique de bonheur*, et pleine d'une pitié qui est encore de l'amour, et d'un regret, d'un grand regret !

Je t'ai copié du Régnier, parce que, bien que par moments je n'aime pas cette beauté si compacte et élaguée que presque abstraite, si hautainement apprêtée que presque insincère, ce fut autrefois un grand poète nouveau et profond, et c'est maintenant (en même temps qu'un habile et délicat faiseur de romans) un artiste hautain et délicat de vers (libres — en particulier).

Verhaeren, l'immense.

J'aurais voulu te copier du Jammes, mais il faudrait te copier toutes les *Élégies*, puis tout *le Deuil des Primevères*. Grand poète sans art !

Je n'ai pas le temps de te développer mes appréciations sur les ouvrages suivants que j'ai lus ou vus depuis janvier :

Thomas Hardy (anglais). *Tess d'Urberville*. Beau. Inoubliable.

Le Coup d'aile, François de Curel. Belle pièce imparfaite et sans succès.

Ibsen. *Solness le Constructeur*. Beau. — Grand symbole.

— *Une tour...? Que voulez-vous dire?*

— *Je songe à quelque chose qui s'élève... qui s'élève librement dans les airs!...*

Je lirai prochainement le dernier petit roman de Jammes qui me reste à lire :

Pomme d'Anis ou l'histoire d'une jeune fille infirme.

Maman t'a-t-elle dit que j'avais fait acheter Paul Claudel à la Cagne? J'avais l'intention de t'en donner des fragments. Je n'ai vraiment plus le temps. Une autre fois. C'est une œuvre énorme, surprenante, déroutante, nouvelle quoique d'inspiration très évidemment shakespearienne et eschylienne. Des allures de traduction, de grands discours, des flots d'images précises à la Shakespeare pour exprimer les rapides luttes des âmes modernes. Des vies évoquées, de grands désirs qui passent. Injouable, bien entendu. D'ailleurs, comme je ne puis ce soir te donner plus longtemps mon impression, voici ce que Rivière m'envoyait l'autre jour, comme exercice de

divination. Lui n'a lu encore que la première page chez un libraire, et, confondant ce qu'il désire et ce à quoi il s'attend, il s'est amusé à m'écrire ces quelques lignes qu'on pourrait presque mettre intégralement au fronton de l'œuvre de Claudel :

« *En attendant Claudel.* Je m'imagine ses personnages. Ils prononcent des paroles premières, venues intactes de la primitive humanité, des paroles qui gardent la forme des roches sauvages et le goût de ce qu'elles signifient. Ses personnages, ils sont tout entiers successivement dans chaque phrase qu'ils disent ; leur âme est une force droite et qui ne se connaît pas ; rien en eux n'est distinct de rien. Ils souffrent comme on crie ; ils espèrent comme on étend la main ». Elles sont très belles, n'est-ce pas, ces lignes ?

Maintenant pardon pour t'avoir écrit aussi longuement. J'ai dû t'ennuyer par instant. Il m'a fallu, en gros, de façon générale, abstraite et vague, te dire tout ce qu'il fallait te dire. Si tu m'écris régulièrement, d'abord je répondrai en détail à tes lettres, et puis je te raconterai de façon plus précise et concrète ce que je fais, je dis, je vois et viens de faire et de lire.

J'aime aussi que tu me parles des auteurs anciens et classiques. Tu sais que je puis avoir pour eux la même admiration que pour ceux que je cherche à te faire connaître. Il y a autant à dire sur eux que sur les plus récents et autant de nouveauté. Parle-m'en donc avec plus de détails, et tes opinions et réflexions personnelles. Parle-moi de ton travail. Parle-moi aussi de tes amies. Dis-moi ce que tu préfères que je t'écrive. Toi, parle-moi de ton travail. Rien ne me fera plus plaisir que de savoir que tu travailles et que tu réussis. Je suis de très près tes places d'anglais et les autres.

Me pardonnes-tu d'avoir été aux vacances dernières, et souvent d'ailleurs, un peu rude? C'est une des raisons de ma haine pour le lycée, cette brutalité à laquelle il a fallu que je m'habitue pour ne pas trop y souffrir. Moi, si facilement blessé, je suis parfois désespéré de me voir ainsi, souvent, brutalement, sans me soucier de leur peine, faire mal à ceux que je voudrais le plus doucement respecter. C'est comme un besoin de sentir ma force, — et puis aussi de tout dire — de faire mal, d'un seul coup, pour que ce soit fini, — et puis aussi, quelquefois, un besoin de se faire souffrir en faisant mal à ceux qu'on

aime le plus — ou bien rien que par curiosité instinctive — pour voir — et aussi parce qu'il me semble que, puisque tu sais bien que je t'aime beaucoup, rien qui vienne de moi directement ou indirectement ne peut te blesser ; j'oublie que c'est brutal, parce que je ne suis pas méchant et que c'est un peu drôle — te faire gronder par exemple.

Je t'embrasse très fort.

HENRI.

Il y a dans cette lettre des licences de syntaxe (deux ou trois et dans les extraits du roman) qui sont des licences et non des ignorances.

*A Mlle Isabelle Fournier,
à Moulins.*

Samedi soir, 5 heures et demie,
17 mars 1906.

Ma chère petite Bebelles,

Tu n'es pas gentille de promettre toujours et de ne jamais écrire. On attend, des jours, au réfectoire de midi, au réfectoire du soir... et rien ne vient. Pourquoi n'écris-tu pas, vilaine petite fille?

Je veux que tu aies le plaisir de recevoir une lettre lundi et je m'y mets dès ce soir. Mais j'ai fait ce matin une composition d'histoire. Je suis dans un état de complète liquéfaction cérébrale. On travaille là-dessus des semaines, on essaie de se bourrer le crâne, et, tout d'un coup, un beau samedi matin, on essaie de faire sortir de ce crâne, en un temps donné, ce que le P. Meur vous demande. On sort de ces séances-là dégoûté, et avec une cervelle comme si on l'avait piétinée.

C'est en cet état que je t'écris. Ou plutôt je transcris tout ce qui me vient, à mesure.

J'ai beaucoup aimé ta lettre.

Il ne faut pas t'inquiéter de la gêne que tu ressens lorsque tu veux essayer de dire ce que tu penses. J'aime au contraire te voir convaincue, malgré toi, du ridicule de certaines phrases pompeuses et poétiques. Cela prouve d'abord un tact très développé, un sens très fin de ce qui sonne faux. Cela marque aussi une étape de l'intelligence à laquelle ne sont pas arrivées beaucoup de petites filles de ton âge et même des « petites filles de Sèvres » : sentir le ridicule et la vanité de tout. Sentir que tout est des phrases, rien que des phrases. Trouver ridicules ceux qui

les disent et soi-même quand on les dit.

Je crois qu'il ne faut pas s'arrêter là, mais chercher ce que voilent les mots, les théories et les phrases tricolores. Flanquer par terre tout cela, vivre à même la vie, voir avec sincérité dans son cœur. Exprimer la vie comme s'il n'y avait pas entre vous et elle les mots, l'exprimer comme aux premiers jours du monde : Van Lerberghe ; l'exprimer comme aux premiers étonnements extasiés de l'enfance ; l'exprimer plus simplement peut-être, tout simplement comme on vous a appris à la voir : Jammes.

Peut-être, dans tous ces cas, s'est-on résigné à croire à la vie le plus simplement du monde, parce qu'on savait bien que le mieux serait de ne pas y croire, tout n'étant qu'apparences ou mots.

Laforge qui avait beaucoup fait de philosophie s'était arrêté à ce premier stade de désillusion et de scepticisme universel — un petit peu ce que tu ressens — ou plutôt la mort l'y a arrêté ; il est mort si jeune ! Nous y sommes tous passés, par ce long moment de douleur, d'angoisse plus pénible peut-être que toutes celles de plus tard ; je crois, en l'étudiant, que peut-être, lui aussi se serait converti à la vie. Mais la mort le guettait.

En y réfléchissant, je pense que ses vers et ses *Moralités légendaires* ça n'était rien autre chose que la mise en œuvre et en art de ce que tu ressens en ce moment : Il avait une grande émotion. De tout son cœur, il désirait l'exprimer. Mais que lui venait-il d'abord, les phrases pompeuses de tout le monde. Il les esquissait en y mettant de son génie, puis il s'arrêtait net en disant : « Tu parles, Charles ! » ou quelque plaisanterie de ce genre.

Bientôt, il a souffert plus encore de cette plaisanterie qu'il faisait que de tout le reste, et elle est devenue tout un genre d'ironie très spéciale.

Il était bourré de philosophie, de littérature, de sciences : il se servait de toutes les citations possibles, les termes abstraits et les termes techniques, pour exprimer la vie, le monde et la douleur — puis, douloureusement, il se réjouissait de voir combien l'effet produit était grotesque.

Il aimait à replacer l'homme en cravate et faux col dans le grand Tout d'un système philosophique. Grotesque ! Grotesque ! — Il aimait une jeune fille, il avait aimé des jeunes filles, comme Jammes, mais lorsqu'il lui fallait dire son amour il ne pouvait s'empêcher de se rappeler toutes les phrases

sottes qu'elles disent et qu'Elle aurait pu dire, il ne pouvait s'empêcher de rabaisser son amour et de le replacer dans les théories philosophiques et même physiologistes qu'il avait lues.

Il veut être très sincère. Il ne veut pas « se faire d'illusions ».

Peut-être aussi y a-t-il là-dedans, comme on l'a dit, une grande pudeur et une grande discrétion. L'ironie venait chez lui dissimuler l'émotion ; — mais telle était sa sincérité qu'il a réalisé souvent ce tour de génie d'exprimer toute sa tendresse de cœur et sa douleur dans cette ironie même.

Tout cela, tu comprends, peut agacer beaucoup de gens tricolores et pompiers, même beaucoup de gens sincères, dérouter et dégoûter ceux qui ne sont pas avertis, et les jeunes filles.

Moi, il me semble que je le connais comme un frère et j'aurai toujours, sinon toujours de l'admiration, au moins une sympathie profonde pour lui.

Je trouve avec beaucoup de gens délicats que sa plaisanterie est trop souvent grosse (on sait bien que c'est volontairement). Il est toujours trop plein de sous-entendus, d'allusions méchantes, de jeux de mots, de

rappel de vieilles citations. Tout cela je le lui passe. Mais ça arrête toute espèce de poésie. C'est ce que, dès *les Fleurs de Bonne volonté*, il voulait.

Je l'admire sans restriction, comme un maître, là où il est tout sincèrement et involontairement poète. Dans beaucoup de ses Derniers Vers, et dans les autres épars dans tout son œuvre coupé de sourires, et dans les *Moralités légendaires* avant qu'il ait dit « ...etc., ...etc. » ou que de toute autre façon il se soit moqué de lui-même.

Je crois qu'il y avait là, et en particulier dans *Passe un pensionnat*, le meilleur de son cœur.

Je te demande pardon de m'être laissé entraîner à parler si longtemps de Laforgue, à propos de ta lettre. C'est peut-être parce que tu m'avais dit avoir appris par cœur le *Solo de Lune*. Je voulais que tu ne te fasses pas d'idées fausses sur lui. Et puis, je sens beaucoup de mon admiration qui s'en va, c'est pourquoi je me décide à en parler. Auparavant c'était l'adoration muette, avec l'intime persuasion que je ne pouvais la communiquer à personne.

Donc, pour en revenir à ta lettre, je comprends très bien ta gêne. Cela passera.

J'aime tes descriptions. Je trouve que tu t'attaches un peu trop à la couleur. On dirait toujours que tu décris une aquarelle et que les nuances y sont très subtiles quoique très brillantes. Cela passera aussi. Cela vient peut-être, d'ailleurs, de mon incompétence à manier les bouteilles de pâte d'aquarelle, je me perds dans toutes ces nuances. Je reprends pied sitôt que tu me dis : blancheur de la fumée de l'usine, à l'horizon, par exemple. Ça me dit quelque chose, peut-être parce qu'il y a une émotion, un souvenir, par derrière?

— Mais moi qui me proclame le tombeur de toutes les théories, je m'aperçois que je ne fais qu'en fabriquer et t'en servir. C'est honteux et je dois joliment t'ennuyer. Cela m'arrive toujours lorsque je veux me résumer, après de très longs intervalles, à quelqu'un ; ou que je veux expliquer rapidement des foules de choses à des gens que j'aime beaucoup, mais qui sont un peu en retard sur moi. Alors je fais des théories, des théories, générales, générales, pour qu'on comprenne mieux. C'est ma seule excuse, mais je dois bien me tromper.

— Et puis venons-en aux choses plus immédiates.

Mes parents t'ont-ils dit que j'avais l'intention l'année prochaine de préparer l'École coloniale?

Il serait trop long de t'expliquer les avantages que j'y vois. Le programme est très brute mais on peut s'y livrer en une année et y arriver. Et puis l'École ne dure que deux ans et on est libre et on débute à six mille francs. On a une position, on est libre. Une position splendide.

Le terrible, ce sera de quitter la France, l'Europe. Je vois ça, je sens ça comme un effondrement. Par moments, je me demande si je pourrai m'y résigner. Je n'aurais jamais cru, il y a quelques années, avant mon voyage en Angleterre, quand je préparais le *Borda*, que cela dût me faire tant souffrir.

Par moments, je songe à des choses absurdes — t'emmener, professeur, là-bas.

Mais je te parlerai de tout cela à Pâques, longuement. Avec mes parents, tout est à peu près expliqué, il y a même eu une allusion très nette à la question « littérature ».

Mais voici ce qui te touche de plus près. Il faudrait qu'en octobre prochain je commence à suivre les cours de la section préparatoire de l'École coloniale. C'est un externat.

Puis l'école, qui dure deux ans, est un externat aussi.

Il serait donc fortement question que nous allions tous les deux à Paris avec ma grand-mère, toi préparant Sèvres, moi préparant l'École coloniale. Ce serait l'idéal, n'est-ce pas?

Maman veut bien.

Mon père ne dit rien. Pratiquement, on m'a donné des chiffres, cela a l'air très possible. Je ne sais comment le décider. Si tu trouves...

— J'aurais bien voulu te parler de Paul Claudel. Je n'ai plus le temps. Je te mets ces pages de Rivière que tu me rapporteras à Pâques. Je vais essayer aussi de te copier un beau passage typique.

— Voilà l'ennui de ces lettres que tu me forces à espacer : je pense que j'aurais aimé à te raconter telle semaine telle promenade, puis, une autre fois, mes impressions à la représentation de cette belle pièce de François de Curel : *le Coup d'aile* ; le coup d'aile de la gloire et de l'orgueil, etc, etc. Tant pis, ce sera pour Pâques, quinze jours, ollé ! ollé ! Je me réjouis comme un potache.

— A deux reprises — deux coups d'aile —

dans deux circonstances sans intérêt, j'ai eu conscience que ce que j'avais fait jusqu'ici n'était pas encore moi. J'y ai renoncé sans douleur. Je veux que ma personnalité éclate ; j'ai quelque chose, là, de très frais et de nouveau. Je n'irai pas avec mes petits vers à moitié moi et à moitié, inconsciemment, les autres, je n'irai pas demander aux poétail-lons de l'heure actuelle de me faire entrer dans leur groupe et de vivre avec eux en faisant des vers comme eux.

Je renoncerai un certain temps autant que possible à écrire. Je m'acquerrai une position de six mille francs et puis là je serai moi, c'est à dire peut-être un paysan de Marçais (1) qui sait causer.

Ce que tu me disais de ce que je t'ai envoyé l'autre jour est très juste : ce ne sont que des notes.

Voici, malgré ce que je viens de dire, des phrases de roman. Mais elles remontent à mon été en Angleterre. Ce ne sont encore que des notes ; je te choisis les phrases les plus faites :

« Un vent poussiéreux d'août aveugle les

(1) Petit village du Cher où ses parents furent instituteurs entre sa deuxième et sa cinquième année.

passants, secoue les jardinets des villas et souffle dans les couloirs. C'est une après-midi déserte comme les avenues des villes de province aux heures de soleil, comme le cœur des femmes mariées qui cherchent longtemps, seules, pour se désennuyer, de vieilles lettres dans des tiroirs.

« Derrière deux boudeaux garnis d'affiches, il y en a une, mariée et seule, sur le perron d'une villa.

« Elle appelle aussi doucement qu'elle peut une toute petite fille qui s'essaie à monter les marches. Elle l'encourage tout doucement : « Allons, viens... viens... » Elle ne sourit pas... etc, etc,... (...Elle la prend dans ses bras et monte, en passant par le salon, chercher elle ne sait quoi, en haut, etc, etc...) ...Plus tard, la mère a trouvé dans une boîte blanche deux souliers de mariée, deux souliers de satin blanc qu'elle n'a mis qu'une fois, un matin, et qui resteront là, toute sa vie, à jaunir dans un tiroir, deux souliers minuscules avec de hauts talons comme on n'en porte plus.

« Le bébé blond est là, sa tête tout près de celle de la maman agenouillée. Il regarde sans sourire parce que sa maman ne sourit pas. Et, dans les cheveux du bébé blond, il y

aura toujours un peu de la nuance fanée de ces choses de jeunesse qu'on remue sous le toit brûlant, dans les chambres du haut. »

Bien entendu, je ne t'ai copié le tout que pour ces deux dernières phrases. Bien entendu, je ne t'assure pas que cela paraîtra jamais.

Ce que j'aime seulement, c'est cette façon de présenter un personnage : un bébé aux cheveux couleur de vieilles lettres, et c'est tout.

Il faut que j'achève Je t'apporterai Paul Claudel à Pâques. Dis-moi si tu désires autre chose.

Raconte-moi ta « petite histoire », je ne la connais pas. J'aime beaucoup tes petites histoires. Tu es très spirituelle.

La scène de Claudel que je t'ai copiée arrive soudain entre trois ou quatre personnages symboliques mais vivants, qui sont sur une hauteur dominant la ville. La scène paraît courte au milieu de l'immense premier acte. Dès le deuxième acte, ce mariage n'existe plus.

Je trouve admirable cette façon de présenter le mariage et la femme, si simplement, — la femme, comme la part de vie qui vous échoit, tout simplement et tout bellement,

— et dire cela comme il le dit avec la forme même de la pensée. Dire la pensée à mesure qu'elle se présente.

Je t'embrasse très fort. Je te demande pardon si je t'ai ennuyée.

J'attends une lettre lundi prochain, n'est ce pas ?

Ton frère.

HENRI.

A Mlle Isabelle Fournier, à Moulins.

2 mai 1906.

Ma chère petite sœur,

Je t'ai laissée toute perdue sur le quai de la gare et depuis quinze jours je suis sans nouvelles.

Il faut m'écrire. Tu as le temps malgré cet examen, pas bien terrible après tout. Écris-moi, moins longuement, plus souvent, si tu veux.

Moi, je suis dans une passe terriblement ennuyeuse. Je souffre de cet examen qui vient et pour lequel je ne suis pas prêt. Je devrais passer ma journée à réviser l'histoire et le reste ; et je ne sais rien — ou trop peu pour me mettre à cette révision sans terreur.

Et puis l'été vient ; je m'étais promis au moins, au moins, de retourner à la Société nationale de peinture, le jeudi de l'Ascension, je m'étais promis... je m'étais promis... et j'ai tout un monde de soleil et de vieux espoirs dans le cœur — qui m'étouffe et m'empêche de me donner tout entier, sans douleur, au travail — jusqu'à mi-juin ou mi-juillet.

Je regrette de te donner ce triste spectacle. Je m'étais cru plus fort. Mais je te dis bien grossièrement ce que je ressens — et, surtout, ce que je puis dire et qui m'excuserait (étant plus fort que tout), c'est comme je me sens bras, jambes et cœur cassés sitôt que je me mets à cet examen, en pensant malgré moi que « je ne devrais pas être là, tout m'appelle ailleurs, je manque Tout ».

Je sais que c'est enfantin, très commun et de très mauvais exemple. Je ne raconte donc cela qu'à toi et en te priant de me considérer comme « celui qu'il ne faut pas imiter ».

L'année prochaine, je pense être plus digne. Tu seras là, d'abord ; tu m'aideras, — et je me rappellerai longtemps quel doux petit professeur tu faisais aux vacances, alors que j'avais si peu envie de penser à l'espagnol. Je me le suis rappelé surtout hier, que j'avais

demandé à n'importe qui de «... me faire réciter des mots »...

— M. Franck (dit le vieil art français ou le vieillard *id.*), professeur d'histoire de l'Art, a inauguré, ce trimestre, des conférences d'élèves avec projections, dans l'obscurité, sur l'Art au dix-huitième et au dix-neuvième siècle.

Le petit poète B... a fait la sienne sur Proudhon, et il a terminé par (à propos de la *Psyché*) :

...l'orgueil...

De s'être un soir penché sur le sommeil d'un Dieu.

H. DE RÉGNIER

Les autres, et en particulier celle de C., ce matin, ont été au-dessous de tout.

Tout ceci pour te dire que, moi, j'ai attrapé pour mercredi prochain :

Boucher — Fragonard — Greuze.

J'insisterai, mademoiselle, sur *l'Accordée de village*.

— Jusqu'ici Rivière a recueilli quatre abonnements à *Vers et Prose*.

J. (qui est revenu, *sans exagération*, gros

comme le fils du boucher de Vallon, et avec de belles indignations contre la rapacité, la grossièreté et la brutalité des campagnes, comme s'il ne fallait pas tout accepter et tout comprendre !) J. n'a pas eu l'air d'y tenir ; et, comme je venais de recueillir un cinquième abonnement au lycée, je n'ai pas insisté.

— Maintenant Rivière aurait bien voulu en avoir huit (papier Japon) ;

et puis, d'autre part, il n'est pas bien sûr qu'on lui compte le nôtre dans les cinq, car on m'a déjà fait cette faveur de m'envoyer la revue bien que j'aie payé seulement huit francs (c'est bien *dix francs* depuis février dernier).

Donc tâche tout de même d'influer sur tes amies. N'insiste pas si ça t'ennuie. Le plus fort est fait, les cinq abonnements y sont, je vais recevoir les quatre numéros.

— Donc, j'ai reçu le numéro du 25 avril. Il est moins bon que les autres malgré les titres. Il y a un article sur Jammes, nul, mais qui le fait connaître. Il y a *Connaissance du temps* de Paul Claudel, qui écrit là presque purement en philosophe. De beaux vers de Verhaeren et Régnier... mais pas mal de médiocrités (et pire que cela !) de jeunes,

vers la fin. Je n'ai vu qu'une belle, très belle fin de poème médiocre. C'est bien quelque chose et je sais que les quatre premiers numéros sont meilleurs.

Il y a (ce que j'ignorais), hors texte, la liste des abonnés du monde entier (encore que huit cent quatre-vingts.) Beaucoup de notoriétés.

La revue ne se vend que par abonnements.

— Deux nouveaux livres de Jammes : un livre de poésie à deux francs : *l'Église habillée de feuilles* — un petit livre de prose à deux francs : *Pensée des jardins*.

— Nous aurons demain le *Mercure* du 1^{er} mai, notre manne bimensuelle, bien que souvent très inintéressant.

Et le *Mercure musical*, où j'espère trouver du Rivière, *cette fois*; mais il faut que ma lettre parte avant.

Je t'embrasse, ma chérie.

HENRI.

A Mlle Isabelle Fournier, à Moulins.

30 mai 1906.

Ma dear little deary,

Pardonne-moi de te donner cette petite déception. Je n'ai pas un instant pour t'écrire, et ça n'est que deux mots.

Je profite du départ de P., ce matin, pour te faire porter ce mot à Paris.

Je travaille comme un sourd depuis longtemps, mais je n'arriverai à rien.

J'ai tout étouffé en moi pour un temps, et je m'enferme. Je suis pourtant sorti jeudi dernier, jour de l'Ascension, à la Société nationale des Beaux-Arts. Beau comme un ange qui serait vêtu de noir, avec des cheveux longs, sous un chapeau noir. Mais je n'espérais rien, rien, et par conséquent rien n'est venu, rien ne pouvait venir.

Je regrette un peu que tu aies renoncé à l'Angleterre.

Pour moi, en ce moment, je ne vois pas plus loin que le 14 juin, date du premier jour d'écrit de l'examen. Je ne sais donc pas du tout ce que seront mes vacances.

— Tu ne sais pas que l'ancienne exemption d'un an de service est continuée cette année. Rivière est parti soldat à Tarbes. Il demandera un congé pour venir être reçu à sa licence.

Le grand, lourd, orageux été est autour de moi — et je veux l'ignorer — et pourtant ma tête est bouillante de projets...

Travaille. Tu seras bien reçue, va.

Écris-moi si possible. Baiser.

HENRI.

Ce soir. — P... à qui il manque une pièce est revenu et ne partira que demain. Il a oublié ta lettre. Je puis donc te rajouter quelques petites choses.

Je viens de faire deux heures et demie d'histoire sans lever la tête. P., juste devant moi, les mains entre ses genoux, l'œil tourné, cause avec son voisin, *devant un atlas* (ceci est une habitude cagnale). Il est en uniforme. Cela lui va hideusement.

Dans l'éclaircie, à droite de P. ou plutôt au bout de l'éclaircie, il y a le pion-brute dont je t'ai parlé. Nous le chahutons encore de temps à autre, mais il s'est bien amendé. C'est à peine s'il existe encore en étude. L'autre jour, dans une altercation violente, je l'ai traité de Soliveau !

Rivière a déjà publié deux articles de critique musicale. C'est, suivant son expression, simplement pour dire qu'il est là et pour retenir sa place, car ce n'est que *très délicatement* écrit et sur le ton des ordinaires critiques musicaux.

J'ai lu le nouvel opuscule de Claudel (1903), *Connaissance du temps*, dans *Vers et Prose*. C'est de la philosophie pure mais très particulière, écrite avec un réalisme d'expression extraordinaire.

J'ai lu aussi un nouvel extrait de ses notes sur la Chine. C'est renversant. On découvre un pays dont l'âme ne s'est nullement développée comme la nôtre, et c'est cette âme, devinée dans « les jardins de pierre » ou les temples ou les boutiques « ouvertes comme des hangars », qui est effarante. — Et, tout de même, à lire ces notes, on pense plutôt au génie qu'il lui a fallu déployer pour découvrir en regardant soudain *notre temps*, l'âme de ce temps dont tout le monde a parlé : et pour la découvrir avec autant de fraîcheur d'intuition que celle de ces pays chinois dont nous ne savons à peu près rien.

— Dans ma chambre, neuf heures. Je viens de me fâcher : « C'est très bien que ces petits garçons fassent leur première communion, ai-je dit, mais il ne faudrait pas que ça nous empêche de travailler ». Cette froide réplique était adressée au pion que j'avais sonné, lorsque, prêt à m'asseoir pour t'écrire, je n'avais plus trouvé de siège dans ma chambre, et qui m'avait répondu : « Elles (les chaises) sont à la chapelle ! »

Ce matin le P. Meur a rendu compte des compositions finales. Il a d'abord expliqué longuement qu'il nous rendait compte des copies dès aujourd'hui parce que certains

d'entre nous allaient partir, mais qu'elles n'étaient pas encore classées, qu'il allait en rendre compte dans un ordre *quelconque* et que les notes même n'étaient pas encore décidées, qu'il allait simplement expliquer leur valeur générale... Ah ! je commence... Voyons... la copie de ...P.

Moi : « Alors, c'est le premier ? » Tumulte, rage, rires, cris, et à mesure qu'il rend compte des copies dans un ordre *quelconque* nous disons à mi-voix les numéros des places : « 1^{er} ! 2^e ! 3^e ! Ah ! il est 4^e ? 5^e ! Il a fait des progrès... »

Je repense aussi à l'impassible gros Chazelas demandant au P. Meur qui expliquait « qu'il ne fallait pas confondre » Roland archevêque au dix-huitième siècle avec Roland de la Convention : « Mais, monsieur, et la jument de Roland ? on parle toujours de la jument de Roland ? » Alors le P. Meur nous faisant signe de ne pas trop nous moquer de lui. Et alors lui, Chazelas, s'obstinant, froidement !

Je pense aussi à cette classe de l'année dernière où l'on rendait les copies de bizuths ; les dernières étaient mauvaises... Para... Chazelas... Mauvais devoirs... Et pour nous, les anciens, c'était une petite réjouissance

d'entendre le P. Meur dire : « Chazelas, le savoir dans l'ensemble est maigre, etc... Para — il aurait fallu augmenter le développement d'une façon plus grande... etc., etc... » Et alors Ch. se retournant vers nous, pontifiant :

Après la copie de Chazelas, hélas!

Mais après la copie de Para

Nous, tous en chœur :

Holà!

Pardonne-moi cette fin uniquement comique. Je préfère pour l'instant ne pas parler d'autre chose. Pense aussi un peu que le boute-en-train que je suis dans ces occasions-là se plaît à dire : Ah ! il va falloir aller plaisanter celui-ci, rire chez celui-là, s'amuser de telle autre chose, quelle corvée ! — Et en effet ce sont des corvées autant et plus qu'autre chose. Ça s'appelle s'amuser, voilà tout.

Je t'embrasse.

HENRI.

Ce matin, cinq heures et demie. — Un petit dernier mot avant de me mettre au travail. Ce que je t'ai dit hier soir était bien stupide et peut-être déjà raconté. Mais songe que nous nous levons à cinq heures. Il faut nous

beaucoup pardonner à dix heures du soir !

Ce matin, les quatre battants de la fenêtre sont ouverts à ma droite et en arrière. Après la fenêtre, il y a un mur, et une allée pavée très bas ; sur le mur, il y a du lierre ; après le mur, il y a toute une allée de grands arbres ? et c'est la propriété de la marquise de Trévise (autrefois de la duchesse du Maine) qui commence. — Du moins on dit cela, que c'est la propriété de la marquise de Trévise ; tout ce que j'en sais de certain, ce matin, de si bonne heure, c'est qu'il vient de là une grande fraîcheur et avec elle et les pi-i des oiseaux, des bribes de souvenirs : beaux matins d'août en pêche et en marche sur les bords du canal ou du Cher, les pieds dans le sable fin, les ajoncs, à travers les grandes plaines du Cher... Fraîcheur et solitude... Ou matin de fête, un peu trouble de s'être levé plus tôt, cette fraîcheur fiévreuse du matin d'un beau jour qui sera très chaud, quand on porte les livres de prix dans la brouette, enveloppés de leurs papiers, chez l'institutrice.

— J'ai fait cette conférence au Père Franck, en Histoire de l'Art. Il était très content, mais, absorbé par son Vieil Art français, il y a beau temps qu'il a oublié mon

nom. Je m'en suis brillamment tiré, à peu près sans notes, devant les tableaux, dans la pleine obscurité. L'ordinaire plaisanterie des assistants consistait, pendant ces conférences, à se montrer très agressif contre le conférencier, et d'autant plus que le Père Franck impose silence. Je me rappelle qu'à un moment j'avais dit : « Toutes les appréciations portées sur ce tableau sont condensées dans deux appréciations de Diderot que je vais vous citer : La première... (je la dis et Chazelas n'écoutait guère). La deuxième, voyons, je ne sais pas si je vais me la rappeler... — Chazelas, très froid et très ferme : « Et la seconde? Quelle est la seconde? Il en a annoncé une seconde! — Le Père Franck (ennuyé) : Passez, mon bonhomme, ça ne fait rien. — Chazelas : Il en a annoncé une seconde! où est la seconde? Qu'il la donne... » Très amusé, je la retrouve, la seconde, et je continue, sans me troubler, au milieu de « Ah! » discrets, car le Père Franck n'entend rien à la plaisanterie.

Je m'arrête, ma chérie. J'attends une longue réponse de toi et je t'embrasse.

HENRI.

*A Mlle Isabelle Fournier,
à Moulins.*

4 juin 1906.

Ma chère petite sœur,

Je veux t'encourager un peu. Ton examen est le 9, n'est-ce pas? Tu aurais bien pu m'écrire un peu tes angoisses? — Enfin, maman m'a dit que « tu pouvais très bien n'être pas reçue, que l'anglais pouvait te jouer un mauvais tour, que l'histoire perdrait toute la classe si vous aviez un sujet d'histoire en composition française... » etc.

Je ne veux pas te dire que tu es sûre d'être reçue, ce n'est pas une façon de ragaillardir les candidats.

D'abord, sois persuadée que, si tu rates cet examen, tout ne sera pas perdu. Au cas où je serais, moi, collé, et où je devrais préparer quelque chose à Paris dès cette année, tu viendrais me rejoindre avec ma grand'mère seulement l'année prochaine. Au cas où je serais reçu à la bourse de licence, je partirais en province; au cas où je décrocherais par mégarde l'École, je rejoindrais mon corps d'armée — dans tous ces cas, il n'y aurait pas

énormément, énormément d'inconvénient à ce que tu sois obligée de rester à Moulins.

Mais — et ici dis-toi bien que je sais ce qui se passe à ton examen comme si j'avais fait partie de la commission, et que sachant maintenant l'esprit de notre concours à nous, je sais à fortiori l'esprit de toutes ces balançoires :

— D'abord, c'est *un examen*, un bachot pour filles, ça se passe dans la ville même, et tu peux être sûre que les examinateurs ont des « tuyaux » sur les candidates comme en avaient autrefois les examinateurs de l'École ! Je suis persuadé, moi, que Mlle M. ne laissera pas tomber ses premières comme ça.

Ensuite, quelques conseils que je te donne comme le fruit de mon expérience propre et de celle de tous mes amis qui ont passé des examens en lettres :

1^o. Si, en composition française, on donne un sujet d'histoire, c'est pour qu'on sorte dessus de la belle littérature soignée, même si on ne sait pas un mot du sujet. Le sujet sera donc ou bien une question d'histoire très connue ou très générale et facile, ou bien un bon sujet bateau de littérature, tout bonnement.

2°. Avant tout ne pas négliger la forme et la clarté pour « en mettre beaucoup ». L'examineur est quelqu'un qui veut lire d'un bout à l'autre six petites pages qui coulent, sans être dérangé. D'honnêtes idées claires, agréablement exprimées et bien liées, voilà la règle de toutes les règles universitaires.

3°. On se monte la tête, dans toutes les boîtes, sur la difficulté des examens, et on joue à ce petit jeu assommant de la pose au travail. On travaille pour que les autres le sachent ! On se bourre la tête et on ne retient rien, on n'apprend même pas à faire deux pages « qui se tiennent » — et on ne vous demande jamais que ça.

Si je rebûche une autre année l'École, comme je le ferai peut-être, librement, à Paris, en même temps que la licence, je veux leur sortir le minimum de connaissances avec le maximum de savoir-faire — et ça réussit partout, même en histoire pure, même en physique et chimie, même à l'École navale... Ah ! maintenant que je vois d'un peu haut ce que c'est que tout ça, je voudrais recommencer pour enlever tout ça, dont on s'exagère si puérilement la difficulté !

— Enfin, dernier conseil, plus particulier.

Tu ne passes l'anglais qu'à l'oral, n'est-ce pas ; eh bien, tu en sais assez pour lire, traduire, parler un peu, et avoir la moyenne. Exerce-toi à lire, à parler avec une Anglaise si vous en avez ; puis lis quelques pages d'anglais en notant les mots difficiles et en apprenant par cœur les phrases où ils se trouvent, tu les retrouveras sûrement. Et puis, vas-y avec une belle crânerie.

J'aimais mieux quand tu disais au brevet :
« Je serai sûrement reçue ! »

Moi — Rivière m'a écrit pour me conjurer d'être persuadé que je serais admissible et de bûcher mon oral.

Mais je ne pense pas être admissible, car les deux copies faites malgré la maladie sont au-dessous de tout ; et je me trouve des gaffes partout, même en anglais où j'ai pourtant accumulé des tuyaux rares.

Et puis, je n'ai pas pu me mettre à mon oral sérieusement ; je souffre encore, terriblement, par instants, d'un vide cérébral qui menace de tourner à la crise. En ce moment, et depuis deux jours, je couche à l'infirmerie et ne me lève plus qu'à six heures et demie.

J'attendais un mot de toi. Écris-le-moi.
Que j'ai hâte, que j'ai hâte que ce soit

fini ! Vais-je arriver à ce moment où il n'y aura enfin plus rien avec moi que des histoires de paysans, de paysans qui prennent le frais au pas des portes à la tombée de la nuit. Repos ! Repos ! Ne plus apprendre ! penser ! je vous supplie !

Je couche à l'infirmerie, dans un grand dortoir vide, tous les rideaux tirés, tristesse... Le clair-obscur du soir de juillet entre tout de même, et j'entends une porte d'épicerie qui se ferme et s'ouvre et sonne ; puis des chansons, une comique, une sentimentale, qu'on applaudit également, comme à la noce de Maria Bureau qui s'achève, bien loin, dans une auberge.

Mr. N. revient à Paris et va venir (au lycée, sans doute) causer avec moi des conditions d'un nouveau séjour à Londres. Ça, c'est l'épouvantail, et, raisonnablement, il faut pourtant s'y résigner.

Ici, les mauvais élèves — dont je suis — organisent des paris sur le prix d'excellence. Je puis gagner onze francs ou six sous ; le petit B. rapporte deux francs ; il a fait six beaux vers, en apprenant son histoire grecque.

A propos, ça ne t'a pas choquée, dis, que j'aie l'air de te « taper ». Je n'ai jamais eu sur

ce sujet le moindre scrupule ou la moindre délicatesse, surtout avec toi, parce que, n'est-ce pas, nous ne mettons pas notre âme dans ces choses?

Réponds-moi. Je ne voudrais pas, ma petite Bebelles, que tu te fasses « des idées » pour un examen. Sois très digne, très fière, très forte et très bonne; je préfère cela à ton diplôme de bachelière.

Je t'embrasse, ma petite sœur.

HENRI.

*A Mme Barthe et à Mlle Isabelle Fournier,
60, rue Mazarine, Paris.*

La Chapelle d'Angillon, le 14 décembre 1906.

Mes chers enfants,

Je suis arrivé, par la neige — la neige en rafales. A l'heure qu'il est, seul dans la salle à manger, le dos au feu, j'écoute la classe qu'on fait à côté.

Tout le monde est ici très valide, n'était le genou de maman qui continue à indiquer les « changements de temps » — et très gai, n'était le regret de ne pas vous avoir.

Je couche dans la chambre rouge : maman

s'est résignée à ce « sacrifice ». — De sorte que tous les soirs le lit de plume me donnera la sensation, un peu angoissante, que je me couche sur un édredon.

Ce mois de villégiature me prive d'une cérémonie à Paris pour ne pas m'en faire manquer une autre à La Chapelle : je veux parler de la fête des conscrits : achat d'un drapeau, clarinette, défilé dans les rues, bal de société.

Je suis chargé de remercier de son cadeau conique et authentique (1) maman-Barthe sur qui l'on m'a posé beaucoup de questions.

J'ai brillamment répondu aux questions d'ordre général touchant la santé, les habitudes, l'humeur. Mais je suis resté, comme je le redoutais, affreusement sec sur le prix des denrées.

Il m'a fallu faire un plan détaillé de la maison, ou plus exactement de l'appartement. J'ai voulu parler à maman de la décoration choisie artistiquement et longuement élaborée de nos chambres : Elle m'a interrompu pour dire évasivement : « Ah ! oui, on vous donnera des calendriers illustrés au Premier de l'An. »

De même, quand je lui ai appris que le mot « maie » était passé, là-bas, dans notre

(1) C'était un fromage de chèvre.

langue, maman a dit : « Ah ! d'habitude, ça sent bien mauvais... »

La nouvelle bonne a été bergère deux ans, là-haut, à la Sèche. Elle a quitté le manteau blanc, mais elle a gardé la toison ébouriffée, la surdité native et la lenteur de son troupeau. Quelquefois elle lève la tête : elle ne bêle pas, elle appelle « Hê ptigas ! » — Et un petit gars arrive.

Lorsque je suis arrivé, un corsage rouge, averti par mes télégrammes, était à la fenêtre pour me voir passer. Des bourrasques de neige me fouettaient les jambes et relevaient mon pardessus. Le poids de ma valise, à droite, me faisait tirer à gauche, et trébucher en avant. Le parapluie de papa, d'une de ses baleines, me coulait dans le cou, et, d'une autre, me mettait mon chapeau sur le nez...

Maman tient beaucoup à ce que « j'aille voir » le docteur D. Ma dent de sagesse rend cette visite urgente, et « ce ne serait pas du tout la même chose » s'il venait me voir.

« Sa fille n'a pas encore pu avoir son brevet, mais elle est très intelligente quand même. »

Quand je suis parti de Paris, le temps était frais et humide. A Étampes, de la neige

pourrie tombait. Aux Bordes c'était, avec un vent terrible, dans tout le ciel et sur toute la campagne, un tricot serré de neige. Je me disais : « Quelle après-midi silencieuse et délicieuse dans une grande maison froide que je sais, dans un petit bourg tranquille que je sais ! » Un homme est monté, quelque part ; il disait, seul avec moi, que, sur un chemin, la neige l'avait aveuglé et avait arrêté sa voiture. Il s'en allait, avec moi, vers cette après-midi dans la haute maison couverte de neige du petit bourg. C'était l'accordeur de piano.

Ce matin, sans bien penser que c'était l'hiver, je suis descendu au jardin que j'avais laissé verdoyant et jaunissant. Je l'ai retrouvé, avec la campagne du fond, tout noir et tout nu. Le petit ruisseau débordait dans l'allée du bas. Le pré était, au loin, coupé de flaques d'eau. On voyait beaucoup plus loin dans la campagne, sombre et toute dégarnie. A mon approche, deux corbeaux se sont enlevés et envolés, pour retomber un peu plus loin.

Et vous, mes chers enfants, n'allez-vous pas vous ennuyer ?

J'aurais bien envoyé à Isabelle des extraits du livre sur Racine qui est ici dans la biblio-

thèque aux prix, mais son devoir est sans doute remis.

Si elle veut lire, ces vacances, qu'elle aille rue des Écoles. Un peu plus loin que le corsetier, il y a la boutique de *la Plume* avec des objets d'art. L'autre boutique s'intitule *Philobiblion* et est garnie de bouquins. En déposant trois francs qu'elle reprendra et en payant deux ou trois sous, elle pourra emporter *Tess d'Urberville*, by Thomas Hardy.

Je vous conseille beaucoup d'aller une fois ou deux à Versailles ou au bois de Boulogne. Mais je vous reparlerai de cela ; comme des expositions qui pourront s'ouvrir vers Noël.

A-t-on retrouvé la tablette qu'Isabelle a dévorée ? A-t-on acheté une quatrième boîte d'allumettes pour en avoir, autant que possible, une sous la main ? A-t-on vu la clef de l'entrée que j'ai « pendelée » très haut ?

A-t-on acheté un abat-jour ?

Autant de questions qui n'ont pas d'autre but que de me prouver à moi-même ma propre existence — et que je serai ravi de vous poser à nouveau dans un mois, ma chère maman-Barthe et ma chère petite Isabelle.

HENRI.

*A Mlle Isabelle Fournier,
60, rue Mazarine, Paris.*

La Chapelle, le 19 décembre 1906.

Ma chère Isabelle,

Je ne t'écirai pas longuement, pour laisser de la place à papa et maman — et parce que je voudrais commencer aujourd'hui à faire tout doucement un peu d'histoire et de latin.

A présent, la terre est gelée, le ciel est d'un bleu blanc très pur. Je le vois à travers les branches de papillons de la fenêtre, car il est deux heures et je suis le dos au feu.

Je fais tous les jours une promenade après quatre heures, par quelque temps que ce soit. Le premier jour, dans la neige, hier dans le brouillard glacé. Dimanche soir je suis allé, avec papa, chez M. C., instituteur méthodique et soigneux, au Gué de la Pierre. Nous l'avons trouvé, sous son préau, sciant méthodiquement son bois. Il s'est arrêté pour nous recevoir. D'ailleurs « il commençait à s'échauffer et se serait arrêté sans ça ». Il a défait jusqu'au bout et avec soin une boîte de homard destinée aux collègues qui « passent chez lui », et a débouché sans accident deux bouteilles

de vin. Il a sorti, pour nous les faire voir, son poêle mobile à garniture de nickel, son petit gars de trois mois, et des vues pour lanterne qu'il a mis ses vacances à préparer. Le soir, il nous a reconduits, comme il a l'habitude de le faire, jusqu'à la grand'route. Puis, comme il est dit à la fin des bonnes rédactions, « après avoir préparé ses leçons, fait ses devoirs, il est allé se coucher content de sa journée. »

Au retour, derrière nous, sur les côtes, nous voyions apparaître des feux éblouissants d'automobiles. A trois cents mètres devant eux, nous voyions nos ombres, portées sur la route, et les herbes gelées de la route, éclairées et métalliques comme du gazon d'opéra. Cela passait si vite, en ronflant, que nous n'en avions vu que les lumières.

J'ai relu, ces jours derniers, quelques-unes des proses de Mallarmé et ses traductions de Poe. Que cet homme a été grand et discret à la fois ! J'avais pris, comme tous, pour de la « brièveté de souffle » ce qui n'a été chez lui que conscience scrupuleuse, exagérée, d'artiste. Il a peu écrit, et il s'est servi de la syntaxe classique dans toute sa rigueur, pour dépouiller son art de tout ce

qui ne lui était pas immédiatement nécessaire ou inhérent. Ce faisant, il a éloigné la foule de son œuvre. Mais pour ce qui est de ses idées et des sources de son style, je ne l'ai guère complètement admiré que cette semaine : il y a là, pour la première fois dans la langue, une puissance presque surhumaine de précision, un effort vers les sources du langage qui atteint en même temps les sources de la pensée — en un mot le principe même de cette évolution admirable de la littérature et de la philosophie, à laquelle se rattachent tous ceux qui ont écrit quelque chose de durable depuis trente ans.

En recopiant le passage de Marceaux sur Racine, je songeais à ce formidable Paul Claudel. Lui aussi, comme Racine, a été nourri des tragiques grecs, de la Bible, de l'Imitation, de l'Évangile ; mais, tandis que Racine n'a pu revivifier que la noblesse tragique des œuvres anciennes, Claudel a pénétré jusque dans son essence toute leur primitivité, et — si l'on peut dire — la primitivité actuelle de ce monde, même sous son vêtement moderne. Il y a là un effort prodigieux pour refaire la genèse de la pensée et du langage humain. Sans doute ce livre est, en un sens, un exposé quasi scolastique de

toutes les trouvailles philosophiques, de toute la tâche philosophique de l'humanité — mais ces idées sont revivifiées et dramatisées ; elles nous sont présentées telles qu'elles sont nées dans l'âme humaine ; à peine débarassées de toutes les simples déductions, de toutes les images familières dont elles sont issues ; de même que l'âme humaine elle-même est encore essentiellement confondue avec le corps d'où elle tire son existence, avec le monde extérieur d'où elle tire toute sa vie imaginative.

Voilà pourquoi ceci ne peut plus s'appeler une œuvre d'art : c'est la vie même, la plus intime et la plus inconsciente, exprimée dans des mots.

Voilà pourquoi une telle œuvre ne se pouvait mener à bien sans la participation des œuvres humaines primitives.

— Tout revit, et les doctrines quelles qu'elles soient prennent une valeur, une importance saisissante, ainsi arrachées des mains et du cerveau qui les travaillent depuis deux mille ans. Je relisais hier l'« explication » de l'Enfer dans *le Repos du septième jour*, et j'y trouvais une reconstruction en effroi, en *raison* et presque en *vérité* de ce vieux mythe orthodoxe et puéril. Dante

n'avait retrouvé que l'effroi ; certes, comme dit l'autre, cet homme est plus grand que le Dante. Et il vit, retiré en Chine, sinon ignoré. Mais qu'importe ! Qui donc sait, qui donc comprend la primitive beauté de l'Évangile, de la Bible, d'Eschyle, de tous ces vieux textes émouvants et divins sur lesquels tous vivent et pensent sans le savoir ? Qu'importe, pourvu que quelques-uns s'occupent de ces choses dangereuses, et comme je comprends au contraire que le reste mange, dorme et traite tout cela de sottises jusqu'à ce que cela lui soit revenu sous forme de préceptes, dans des livres de classe.

Je t'embrasse, ma chère Isabelle, et te prie de dormir en paix, toi aussi, après avoir bien repassé tes livres de classe et embrassé sur les deux joues, pour moi, la bonne maman-Barthe.

Ton petit frère.

HENRI.

1907

*A Mlle Isabelle Fournier,
60, rue Mazarine, Paris.*

La Chapelle, 1^{er} janvier 1907.

Ma chère Isabelle,

Qu'avez-vous fait aujourd'hui, par ce temps de neige et de verglas et de grise pluie, je me le demande. Le mieux est de rester tranquillement à lire ; mais as-tu pu aller prendre un livre ?

Moi, je reste ici, à me chauffer et à songer. Ces jours derniers, chaque jour nous faisons des voyages d'explorations dans la neige.

Aujourd'hui, elle fond. Verglas, fine pluie, grand vent. Nous avons sculpté dans un coin de la cour un bonhomme délicieusement primitif, tenant des vieilles idoles celtes pour la technique, et de Neptune pour la barbe et la coupe des cheveux. Hier soir, à six heures, la

tête lui est tombée. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un paquet de verglas...

Les dieux s'en vont, plus que des hures, comme disait Laforgue.

Nous avons ici, de temps en temps, des visites :

— M. B. est venu au soir avec « son grand jeune homme ». Il est resté de longues heures. Il voulait être très rapide et très poli, maman très aimable, quoique préoccupée — aussi on entendait :

M. B. (rapide). — Ça aurait dérangé nos projets...

Maman (aimable). — Ah? Il s'appelle Roger, votre fils?...

M. B. (rapide). — M. Landois est inspecteur aux Dames de France.

Maman (intéressée). — Ah! Il est inspecteur d'assurances?...

Et, en silence, on s'efforçait de penser à des choses lugubres.

— La Rosalie — gaillarde autant que mauvaise langue, qui, tout le long de la vente de ses gâteaux, fait sa bonne vieille — « ma poure mignonne, ça peut pas durer : mes croquets cassés : on glisse, on se casse les jambes ! les curés ils n'en v'ont pus!... Mon pour petit Nestor, mon bon mignon, je me rends

à toi, me voilà trop vieille, tu feras de moi ce que tu voudras... »

— Malheureusement, aujourd'hui, les « trolleuses de bonannée » se sont faites rares.

— J'ai reçu à Noël (pour que ce ne soit pas un symbole au jour de l'an, a dit maman) une petite brosse à habit, vieil argent, décor riche. Ceci dans une pantoufle.

Et, ce matin, dans un soulier, cinque francs, comme dit Jean, l'employé. Et ma famille a reçu de René G. : des fleurs de Nice qui avaient une âcre et lointaine odeur de printemps — et une boîte de pruneaux de Saint-Lauren't' — confits — ruban — joli décor.

— Les cartes m'avaient prédit ton petit cadeau sans spécifier plus que toi. De sorte que j'en ai pour une huitaine à me creuser la tête.

— Je suis content que vous soyez allées au théâtre. A ces théâtres populaires, les comiques sont toujours excellents. Y avait-il pour le drame Decori, Dieudonné? qui ne sont pas mauvais.

Je suis enchanté que tu aies vu *Jules César*. Oui, De Max est merveilleux, il rend avec une intelligence exquise cette douleur d'acteur, cette éloquence si savamment douloureuse qu'on doute de sa sincérité. Marc-Antoine est un acteur et ce sont ces rôles ambigus,

mi-théâtraux, mi-vivants, qui conviennent surtout à ce comédien de De Max. Sont-ils beaux ses jeux de toge? Est-il à l'aise sur la tribune des rostres? Peut-être son accent roumain est-il fatigant quand on l'entend pour la deuxième fois, dans un autre rôle. La première fois cela paraît inhérent au personnage.

Pour ce qui est de la grandeur romaine, c'est une légende en partie inventée par politique romaine, en partie venue des cuistres universitaires qui ont accaparé des siècles les textes latins. Ce qui est beau dans Shakespeare, c'est sa désinvolture d'homme du Nord à se saisir de ces textes pompeux et à « imaginer », simplement, les scènes, avec son imagination sombre et précise à la fois. Quel cauchemar, par exemple, quel rêve angoissant, ham létique que ce *verger* où Brutus serait venu promener son indécision. Et que c'est tout de même peu latin! — Le mérite d'Antoine et de Jusseaume c'est, quoi que tu dises, de nous avoir donné des décors *romains*. Ils sont shakespeariens seulement dans ce sens qu'ils cherchent à *restituer, sans souci de classicisme figé*, cette vie ancienne. Mais Shakespeare avait imaginé une Rome anglaise. Ces décorateurs de 1906 nous restituent la ville *du Midi*, tout inondée de

soleil (ce qu'on aperçoit de ciel, au fond du Sénat), très bruyante, animée, hâbleuse, une Marseille qui serait sûre d'être la première ville du monde ; et la *ville primitive*, tout de même, où ce Sénat qui fait trembler le monde siège encore sur des gradins, sur des marches, et pour qui le *Monde* c'est, après tout, quelques petits pays méditerranéens. Ces décorateurs se sont inspirés beaucoup plus des historiens latins que de Shakespeare, et voilà pourquoi mon âme de vieux cagneux se réjouit à la vue de mes héros classiques revenus à la vie, tandis que mon désir de vivre un cauchemar shakespearien reste presque toujours insatisfait.

Quelle merveille que cette immense Via Appia, aperçue du portique sous lequel Marc-Antoine, Octave et Lepidus se partagent le monde.

Mais je te reparlerai bientôt, à loisir, de cette très instructive représentation.

M. Faguet est un malheureux bonhomme dont le métier est d'avoir sur tout des idées claires, simples et, si possible, spirituelles. Il fait ce qu'il peut.

— Quelqu'un qui, à une première lecture, n'est pas profondément ému et charmé par

le Visage émerveillé... et qui, à la longue, ne trouve pas ça atrocement faiblard, agaçant, « littérature », — n'est pas digne d'être fréquenté.

— Je sais qu'il y a des gens pour comparer *les Poèmes anciens* aux *Médailles d'argile*. Il y en a même qui connaissent et reconnaissent Régnier à partir de *la Sandale ailée*.

— *Le Demi-monde* est plein de mots assez spirituels. Ça a paru l'idéal de la « comédie moderne » vers 1869. Mais ce qu'on reproche à plus juste titre à ces pièces, c'est que les personnages ne sont pas créés, on ne se rappelle pas celui-ci plutôt que tel autre, ils n'ont pas de personnalité, on ne dira jamais une baronne d'Ange, un Olivier de Jalin, ils ne vivent pas — c'est du demi-monde !

— Bataille est un faiseur agréable — un démarqueur de Jammes et de Donnay mêlés. *Poliche*, ça ne vaudrait le coup que pour les acteurs.

— Les fleurs du bureau envoient jusqu'à moi leur odeur pourrie, âcre et sucrée, qui fait penser aux premières pivoinies du printemps. Si tu étais ici, tu les peindrais.

Baisers à toutes deux.

HENRI.

*A Mme Barthe et à Mlle Isabelle Fournier,
60, rue Mazarine, Paris.*

La Chapelle, 7 juin 1907.

Mes chers enfants,

Je suis tombé hier soir à six heures dans les bras de papa et maman en parfaite santé.

Ma dernière lettre les avait inquiétés ; ils avaient voulu me faire venir aussi vite que possible et ils n'avaient pas pensé que leur dépêche pût ainsi nous bouleverser.

Me voici donc pour huit jours au régime exquis et reposant des soupes au lait frais et aux pommes de terre farineuses, des promenades au jardin et au bois, des tournées à bicyclette, sur la grand'route.

Depuis longtemps je n'avais pas vu la campagne en juin, si feuillue, si fraîche, si vivante et si calme.

Hier soir à huit heures nous avons été au bois. Quelle merveille. La pluie s'était arrêtée tandis que la nuit tombait. Dans un étang, les râlets chantaient.

Je vais tâcher de continuer mon Histoire,

malgré tout. Papa et maman font ce qu'ils peuvent pour m'en empêcher.

Ils ont compris ces temps derniers que, depuis notre installation à Paris et depuis la transformation de l'École, l'École m'est à peu près inutile. Ce n'est plus qu'un internat d'où l'on envoie les élèves à la Sorbonne préparer la licence. Cet internat, je l'ai sans passer d'examen, depuis que ma grand'mère est à Paris.

Il ne reste que la question du service militaire et du séjour en Angleterre. Mais là aussi on peut trouver des accommodements.

Maman parlait de laisser et l'Histoire et l'École et de ne plus penser qu'à la licence. J'ai refusé, mais cela me met bien à l'aise pour passer l'examen.

— *Pour Isabelle et A.* — On donne *Pelléas* dimanche pour la dernière fois. Allez-y si vous pouvez et s'il vous reste un franc ; en mémoire de J. Rivière.

Ne manquez pas d'aller chez Bernheim (pas le dimanche), et de regarder la tête de Mme Denis par Maillol : tête portée en avant, menton large, yeux trop clairs. C'est parfait.

Fouillez (avec discrétion !), sans tarder, dans mes placards pour y trouver *l'Agamem-*

non d'Eschyle, grand format, blanc, enveloppé de papier à dessin graphique blanc et faites-moi part de vos découvertes.

J'écris, nageant dans une odeur d'ammoniaque. Maman, dès ce matin, a « dégraissé » mon costume.

Baisers à tous deux.

HENRI.

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Cenon, près Bordeaux,
dimanche matin, 5 août 1907.

Mes chers parents,

Je suis arrivé samedi matin après quelques avanies (1), express manqués et rattrapés, sommeils dérangés et repris, etc..., mais en très bon état.

Voici déjà une journée de passée dans cette exquise propriété, sur une colline très fraîche, d'où l'on découvre très loin Bordeaux.

C'est une maison un peu comme celle de Madame Benoist, mais plus large et plus haute, avec une tourelle. Les habitants en

(1) Chez les grands-parents de Jacques Rivière.

sont charmants aussi. Nous faisons surtout, jusqu'ici, de la bicyclette. Nous avons assisté hier à l'arrivée de la course automobile. Nous avons croisé l'automobile fatale, cinq minutes avant la catastrophe. Nous avons prévu, tout haut, ce qui devait arriver. Nous sommes retournés le soir voir les deux voitures écrabouillées. C'était terrible.

Vous avez vu que j'ai oublié mes souliers. Ils me sont indispensables. Voulez-vous me les envoyer aussi vite que possible.

De 460 kilomètres, baisers.

Nous irons voir Francis Jammes en plusieurs étapes à bicyclette.

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Cenon, mardi, 6 août 1907.

Mes chers parents,

Je n'ai pas reçu mes souliers. Je pense qu'on n'a pas dû vous accepter un colis postal pour l'adresse indiquée, c'est-à-dire pour Cenon-La Bastide. Comme j'en ai grand besoin pour ne pas complètement perdre les autres, je voudrais bien que vous me les

envoyiez à l'adresse suivante : M. Henri Fournier, *en gare : Bordeaux-Bastide*.

Vous êtes en vacances, maintenant. Isabelle se plaît-elle à coucher chez maman-Barthe? On parle beaucoup d'elles deux, ici... Hier soir, je racontais l'anecdote de Gu. les deux pieds sur le tapis. Cela a mis tout le monde en joie.

Nous faisons surtout de la bicyclette. Hier, quarante kilomètres. Beaucoup de gymnastique ; ce matin, à force de tractions, j'ai les muscles mâchés. Nous irons à la mer dans le courant de la semaine : nous en sommes loin, mais nous sentons d'ici sa présence.

L'arrivée à Bordeaux est émouvante, avec ses grands ponts, ses horizons bleus, et tous les bateaux de tous les pays du monde !

J'ai fait dimanche l'après-midi ma première promenade en automobile, dans une immense automobile neuve. Un oncle et une tante sur le devant ; Jacques, une petite fille et moi sur les sièges de derrière. C'est délicieux. Nous n'allions guère, pourtant, qu'à quarante kilomètres à l'heure, le plus souvent.

La famille ici en temps ordinaire comprend le grand-père, la grand'mère, trois vieilles

tantes, Rivière avec ses deux frères et sa sœur. C'est ainsi en semaine pendant tout le mois d'août ; mais le dimanche, du samedi soir au lundi matin, s'ajoutent deux jeunes ménages d'oncles avec leurs enfants, plus un oncle ou deux non mariés. Tout ce monde vit dans une entente exquise, une intimité parfaite. Chacun a son petit nom d'amitié ou son surnom, depuis le petit neveu trop gros qu'on appelle « Habillé-de-Gras » jusqu'à la sœur de Rivière qu'on appelle « Mousmé » ou « la Princesse ».

De la maison au faîte, la propriété s'étend jusqu'à mi-pente, sur le coteau. Il y a d'abord des jardinets où l'on découvre « le Billard », « les Écuries », « la Citerne », « le Filtre », « le Kiosque », « le Pigeonnier », entre des acacias et des ifs, puis, sur les allées, les bancs, les fauteuils et les tentes ; et enfin la vigne qui descend, avec ses pruniers et ses pêcheurs mûrs, entre des haies et des rosiers où pullulent, le soir, des vers luisants.

Je passe donc une quinzainé très agréable — n'était la sensation d'abord d'être si loin de « chez moi », puis de n'entendre point parler de « chez nous ». Mais nous nous en consolons en en parlant sans cesse et j'espère bien que vous ne voudrez pas vous venger de mon

départ en me laissant sans nouvelles. Je sais que ces raffinements de cruauté seraient assez du goût de maman, c'est pourquoi avant de partir je lui ai promis des coquillages. J'ajoute qu'ils seront nature et ramassés par moi-même sur la plage.

Baisers à tous, avec les amitiés de Rivière pour maman-Barthe et Isabelle.

HENRI.

Les framboisiers du bord de l'eau doivent avoir soif : « Veillez sur eux ! »

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon*

Cenon, lundi 12 août 1907.

Mes chers parents,

J'ai reçu hier matin la lettre de maman — en même temps qu'une de Jammes qui nous annonçait son départ d'Orthez pour quelque temps. Cela a passablement dérangé nos projets. Mais les tantes de Jacques ont tant insisté pour que nous remplacions ce voyage par un autre, que nous partons demain matin à destination des Pyrénées. Nous prendrons le train jusqu'à mi-route et nous

ferons le reste à bicyclette. Retour, jeudi.

Il était même question d'aller jusqu'en Espagne. Mais le trajet a été jugé un peu long. Nous aurions pu prendre le train jusqu'à une station plus proche des Pyrénées, mais ç'aurait été vraiment abuser de la bonté des tantes Marie, Émilie... car ce sont elles qui nous « aident » d'une façon exagérée dans les dépenses de ces voyages.

Jeudi dernier, promenade en bicyclette jusqu'à Créon avec Jacques et Marc son plus jeune frère (Kim, Mowgli... et d'une façon générale tous les noms des jeunes héros de Kipling) — aller et retour cinquante kilomètres, à travers les villages aux toits plats et aux volets crûment verts qui sentent déjà l'Espagne. Retour le soir, par Bordeaux, le long de la Garonne toute rouge du couchant.

Vendredi matin. Départ à bicyclette (Jacques, ses deux frères et moi) pour Lacanau-Lac : cinquante kilomètres. Nous arrivons à Lacanau, fourbus, à onze heures pour prendre un train où se trouvent la tante Marie et Jeanne, sœur de Rivière. De l'immense lac de Lacanau nous gagnons en chemin de fer Lacanau-Océan ; car il n'y a pas encore de route pavée construite dans le

sable, de Lacanau-Lac à la mer. Nous déjeunons dans un des hôtels en construction de cette plage en construction. Et nous passons une après-midi délicieuse sur l'immense plage droite du sud au nord, tandis que la marée monte et que les deux horizons sud et nord se perdent dans une buée bleuâtre couleur de sable, de ciel et d'eau pulvérisée. La plage s'étend à l'infini. Il n'y a que du bleu et du blanc. La marée monte lentement à coups de remous et de lames blanches. Parmi les enfants en costume rouge et les quelques baigneurs courageux, nous cherchons des coquillages, les pieds dans le sable fin.

Le matin, nous avons traversé un coin de la lande. D'infinies routes plates, au besoin pavées, entre des pins. Chanson bizarre, continue, du vent entre les aiguilles des pins.

Si nous avons été chez Jammes, nous aurions fait quatre-vingt-dix kilomètres à travers les vraies landes, désertes.

— Entre ces magnifiques excursions le temps se passe comme j'aime qu'il se passe — à dévorer des livres ou à jouer à des jeux dangereux.

Il y a le jeu du hamac : au quinzième coup la corde se casse et on tombe dans la haie. Le jeu des chariots automobiles lancés sur la

pente, à quarante à l'heure : à la troisième descente on défonce le portail et on brise la direction. Il y a aussi le jeu des pelles à bicyclette, mais c'est plus connu.

Je dois avouer, pour être absolument exact, que je joue aussi au billard, à la pelote basque, au diavolo, à ramasser prunes, pêches, abricots sous les arbres — et que ce sont des jeux moins violents.

Quelquefois aussi, vers huit ou dix heures du soir, comme hier soir dimanche, une expédition des Plus-Enfants va fouiller tous les massifs un revolver à la main, et tire sur quelqu'un qu'on ne croyait pas là et qui s'y était caché pour faire une farce.

A ce régime je maigris et j'engraisse alternativement. J'en suis à une période d'embonpoint. Je risque de me faire appeler « Habillé-de-Gras ».

J'ai reçu hier matin la lettre d'avis pour mes souliers que j'avais été chercher vendredi à la gare.

Il y a en ce moment six personnes autour de moi, discutant notre itinéraire : Pau, Laruns, Eaux-Bonnes, Laruns, etc...

Je m'arrête. N'oubliez pas de faire mes amitiés aux gens de La Chapelle et d'Ivoy que j'oublie.

Embrassez pour moi très fort maman-Barthe, Isabelle, maman et papa. (Moi, je n'aime pas à embrasser.)

A bientôt, un mot de vous — et mon retour, vendredi probablement.

HENRI.

Dernière heure : l'Espagne revient sur l'eau.

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Cenon, 15 août 1907.

Mes chers parents,

Je rentrerai samedi. D'après un petit indicateur que j'ai ici, je vois que j'arriverai à Bourges à 8 h. 57. La ligne de La Chapelle n'est pas indiquée, mais je pense qu'ainsi j'y arriverai à 11 heures et quart du matin.

Je n'arriverai probablement pas seul. Je pense bien décider mon ami Rivière à m'accompagner. Je serais ravi de le ramener ainsi chez moi. Mais il ne pourra prendre de décision que demain, car nous devons aller demain à Bordeaux prendre différents renseignements, et il y réglera cette question avec sa famille.

Il ne faut donc pas compter absolument sur lui. D'ailleurs vous n'avez rien d'extraordinaire à préparer. Je l'avertis qu'il mènera chez nous une vie très frugale. S'il ne venait pas dès maintenant, il viendrait en septembre.

Les cartes postales que je vous ai à plusieurs reprises expédiées, au risque de manquer le train ou de perdre mes compagnons, vous ont renseignés sur l'itinéraire de notre dernier voyage. Il a clôturé admirablement mon séjour dans le Midi. On insiste ici beaucoup pour me garder, mais j'estime que ce temps de vacances a été parfaitement et complètement rempli. Il n'y a pas de raison de le prolonger.

Je vous arrive, du soleil plein les yeux, des kilomètres plein les jambes, tout ébloui des lumineux paysages marins, français, espagnols.

Je vous parlerai de tout cela. Tout bas, je dois avouer que j'ai soif des prés et des prairies de chez nous.

Après cet implacable beau temps de toutes nos excursions, nous nous sommes réveillés ce matin avec la pluie : Il est temps de repartir.

En bas une auto ronfle dans la boue. Je vous embrasse. A bientôt.

HENRI.

*A Mme Barthe,
60, rue Mazarine, Paris.*

2 octobre 1907.

Encore 741 jours.

Henri FOURNIER.

23^e régiment de dragons, 3^e escadron,
4^e peloton. Vincennes.

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Vincennes, jeudi soir, 9 heures.
10 octobre 1907.

Mes chers parents,

Allons, il faut vivre là, se résigner à cela. Il faut que cet épouvantable désir d'en sortir s'apaise, et que, me sentant implacablement enfermé là, je commence à y placer mes espoirs, mes désirs, ma pensée, ma vie.

Et « cela », c'est le cirage perpétuel, le balayage indéfini, l'astiquage, la poussière, la crasse, l'inutilité. C'est l'inutilité obligatoire, incessante. De cinq heures du matin à dix heures du soir toujours quelqu'un sur

les épaules qui vous refuse le répit. La fatigue ne serait rien, la tyrannie non plus, c'est l'incessante imbécillité de la besogne. Puis la prison ! Deux ans de ça ! Deux ans enfermé à cirer cent fois par jour des souliers *en dessous* comme en dessus !

Dimanche prochain, pas encore de sortie. L'autre?...

Je n'ai pas encore le temps de vous donner de détails.

Si J. arrivait à me faire réformer, je ne sais pas ce que serait ma joie, ce serait à délirer, comme ceux de la Classe qui partent demain. Car enfin on peut être un homme sans s'être ainsi abêti. Et il n'y a point de honte à se faire réformer de force.

Mais je ne serai pas réformé et, comme je renonce à l'infanterie, vous me verrez en janvier botté et casqué.

Jacques arrive le 15, il viendra me voir accompagné des enfants de la rue Mazarine.

Envoyez la brochure de *Vers et Prose* à Isabelle, avec *prière de ne pas faire suivre*, quoique les journaux seulement soient défendus.

Cette détente en moi date du jour où j'ai reçu votre première lettre en même temps qu'une de Rivière, dans le même sens, c'est-

à-dire que depuis lundi dernier un peu d'énergie m'est venu en même temps que l'oubli de tout ce que je perds à n'être pas hors d'ici. Donc consolez-vous et attendez, lors de ma première sortie, une longue lettre détaillée. Baisers.

HENRI.

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon*

Dimanche matin, 11 heures.

Je suis sur le chemin du 104 (1), en passant par la rue Mazarine. Je devais être rentré avant dix heures, mais j'en prends jusqu'à deux heures. Je suis en costume de corvée. Je me demande ce qui m'attend, là-bas, derrière les Invalides.

Voix du capitaine, hier à onze heures :
« Je suis content pour vous, à cause de vos études. Mais je regrette de vous perdre, vous étiez un très bon sujet. »

Voix des anciens, à la cantine, hier soir :
« Sitôt qu'il y a un poilu un peu dessalé dans le peloton, faut qu'il parte, il y a pas moyen de le garder. »

(1) Il était transféré dans l'infanterie.

Voix des gradés inférieurs : « Ah ! sale fantassin ! Vous étiez pas bien aux dragons ! Ah ! vous croyez avoir plus de temps pour étudier ? Je voudrais qu'ils vous en fassent baver, dans la ligne. »

Voix des recrues d'octobre : « Tu m'écriras. Tu me diras comment tu es. Je te répondrai si ça s'arrange ici. Dis donc, si tu pouvais venir chez nous, avec moi, pendant ta permission de Noël : C'est un beau pays, la Touraine... »

Voix du fantassin, écho des voix pessimistes : « Je suis assez abattu. On sait ce qu'on perd, on ne sait pas ce qu'on trouve. »

A bientôt de mes nouvelles.

HENRI.

Rivière vient d'arriver.

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Dimanche matin, 8 heures et demie,
18 novembre 1907.

Mes chers parents,

Je suis en permission de vingt-quatre heures depuis hier soir six heures, jusqu'à demain matin une heure. Je sors tous les soirs

à cinq heures et demie pour rentrer à neuf heures. Et une fois par semaine, le mercredi de préférence, j'ai permission de théâtre, c'est-à-dire d'une heure du matin. Voilà qui fait tout passer, voilà qui aide à supporter la fastidieuse journée et rend un peu moins écœurante la saleté dans laquelle je suis enfoui.

C'est ce qui m'a frappé au premier abord : la saleté et le désordre de cette nouvelle caserne. Dans la cour où j'attendais, passaient des bourgerons et des figures d'une noirceur inimaginable. Les chambres où je suis monté n'étaient pas des chambres, mais un immense dortoir où toute la compagnie est couchée, chaque escouade étant séparée seulement par quatre longues planches et quatre en large. Tout cela dans une obscurité presque complète, comme les couloirs et les bureaux avec leurs portes basses, comme les réfectoires qui sont des soupentes où l'on s'entasse avec de sales gamelles.

La caserne de Vincennes était un château à côté de cela. Et comme ils étaient beaux et propres et intelligents, mes Berrichons et mes Tourangeaux de Vincennes, à côté de ces petits Normands à l'accent dur et incompréhensibles, ivrognes et puants, la figure

toute marbrée de crasse, le crâne souvent rouge de gale ou de teigne, je ne sais pas. Mercredi dernier, quand je suis rentré vers minuit, je m'attendais bien à trouver cette odeur aigre de la chambrée de Vincennes, cette odeur affreuse de cirage et de respiration. Mais ici, c'était irrespirable, suffocant ; dans l'obscurité, j'allais en tâtonnant vers mon lit, entre d'autres lits, et je ne savais pas si je devais reculer ou avancer : c'était de la sueur, de l'ordure, la fumée des lampes qu'on avait trop montées, et ces trois cents haleines des quinze escouades empilées. Une fois couché, je me suis aperçu de ce que, les autres soirs, tout de suite endormi, je n'avais pas remarqué : derrière la tête de mon lit et les planches à claire-voie qui séparent ma ligne de lits de la ligne de lits d'une autre escouade, il y a la tête d'un autre lit et la tête d'un autre individu. De sorte qu'à dix centimètres derrière ma tête, et non pas seulement à droite, à gauche, en face, autour, d'un bout à l'autre de la chambre, mais à dix centimètres derrière ma tête, il y a une autre tête qui soupire, ronfle, renifle, se plaint, a des renvois, respire ; et je respire son haleine. A Vincennes, bien que l'air aussi fût presque irrespirable, mon grand bonheur était

de me réveiller la nuit, pour jouir de mon repos. Ici, ces réveils me sont la pire souffrance.

Pendant quatre jours, mon voisin de lit était un syphilitique qui attendait une place à l'hôpital. Il s'est servi de mon quart, de sorte que je ne bois plus de café le matin. D'ailleurs toutes les affaires du paquetage sont perpétuellement volées et changées, de sorte que, sans qu'on le veuille, on boit perpétuellement dans le même verre et l'on se coiffe avec la même casquette que tout ce monde.

Il y a un mot, comme beaucoup d'autres, très expressif et qui rend bien cet empilement, ce langage spécial de la caserne, ce tas d'êtres humains dans lequel on grouille, c'est le mot « là dedans » pour désigner l'escouade, la chambrée. Continuellement, on entend : « Debout, là dedans ! » « Habillez-vous, là dedans ! » « Eh bien, vous allumez les lampes, là dedans ? »

Ça pourrait être beau, cet abaissement forcé vers la misère, cette égalité parfaite du misérable et de l'élégant, cette fraternité, cette confusion. Cela pourrait être très beau, si cela était utile, si l'on avait conscience de la nécessité qu'il y a à être ainsi mis en trou-

peau. Mais tout le monde ne pense qu'à partir, à « la Classe ». Aucun ne songe même, comme le disait hier le commandant, qu'on est là pour acquérir « les moyens et la volonté de foutre l'ennemi cul par-dessus tête ».

— De cela en particulier et de bien d'autres choses, j'aurais souffert désespérément si j'étais arrivé directement dans cette caserne, mais, après Vincennes, je ne songe qu'à la différence avec ma première vie, et ma journée se passe à attendre cinq heures et demie, mon départ dans cet uniforme grotesque aussitôt déposé ; mon arrivée à la maison ; les nouvelles de la journée pendant que je me débarbouille ; de six heures et quart à sept heures, lecture ; de sept heures à huit heures moins le quart, dîner et vers huit heures et quart départ pour rentrer tranquillement à neuf heures.

Et ma semaine se passe à attendre ces vingt-quatre heures dont vous m'avez vu à la Toussaint compter avec regret et angoisse chaque minute passée.

— Les chefs sont aussi moins hautains qu'à Vincennes. Je tutoie les caporaux. Un caporal pour faire exécuter ses ordres est obligé à un quart d'heure d'explications. On interpelle les sergents. L'autre jour, pendant

une pause, un lieutenant m'a appelé pour se distraire en causant avec moi. Le gradé vraiment et incessamment odieux, c'est l'adjudant. Il nous torture comme nous torturait le brigadier, mais nous le voyons moins souvent.

— La journée se passe en exercices, très mécaniques et réguliers, maniements d'armes et marches dans la cour ou dans les avenues avoisinantes. Ils sont coupés de repos assez fréquents pendant lesquels on se rue soit au cercle du régiment, où est organisé à très bon marché une sorte de buffet coopératif, soit vers les voitures des vieilles petites bonnes femmes qui surgissent, toujours les mêmes, autour de la colonne. On dépense tout son argent à cela. J'ai entendu dire à des individus assez pauvres qu'ils avaient dépensé déjà quarante francs depuis leur arrivée. Mais il y a aussi les cafés qu'on est obligé d'offrir à celui-ci, à celui-là, qui vous ont rendu service, au garde-magasin qui vous a remplacé un objet volé, au coiffeur qui a nettoyé pour vous sa tondeuse, au cuisinier qui a monté pour vous la gamelle, à la soupe du soir. Et puis un couteau que je m'achète sans cesse et qui est sans cesse volé ; de la cire, du tripoli, du cirage à renouveler sans

cesse, une boîte qui ferme à clef, un bourgeron et un treillis à laver par semaine, car le régiment ne s'en charge pas ; ici, la blanchisseuse me prend dix-sept sous et je ne sais pas où je vais trouver une meilleure combinaison. Six sous de tramway tous les soirs ; car c'est assez loin ; il faut un quart d'heure en tramway.

Nous avons dans l'infanterie beaucoup de cuirs à vernir tous les jours, mais je me suis découvert un bon garçon qui pour vingt sous par semaine et, de-ci de-là, quelques tasses de chocolat, me fait tout mon astiquage et ferait même mon lit, si je n'y mettais opposition. De la sorte, je sors le soir, parfaitement tranquille.

Le capitaine est un homme aimable et qui a causé avec moi quelques instants gentiment. Il a assisté l'autre jour à mon premier tir et croit que je ferai un bon tireur.

Je suis chargé, avec un instituteur, du cours des illettrés pour la compagnie. Cela nous dispense de toute corvée extérieure : cabinets, escaliers, etc. Il ne nous reste que les chambres à nettoyer, le lavage des assiettes, etc. Je suis arrivé à me faire donner la division qui sait un peu quelque chose. J'ai eu la grande joie de voir au bout de la première

heure des brutes qui voulaient « casser la gueule » à l'instituteur, et qui étaient absolument résolues à ne rien faire, dire qu'« avec moi » ils reviendraient, reprendre le plus endurci, parce qu'« il se tenait mal » et parler de « couvrir les cahiers » que je leur faisais distribuer. Ce sont des gars noirs, pouilleux, dont l'un a déjà eu de la prison, et mon bourgeois est aussi sale que le leur.

— Cependant, je ne voudrais plus être réformé.

Je vous embrasse, tout heureux d'avoir eu enfin le temps d'écrire une aussi longue lettre.

HENRI.

J'ai reçu les épreuves de mon Essai (1) qui va paraître dans *la Grande Revue* le 25. Mais c'est Rivière qui les a revues. Je me suis contenté de les relire, rapidement, distraitement. Le régiment a tué tout cela. En même temps que le mien, l'article de Rivière (2) paraît dans *l'Occident*.

(1) *Le Corps de la femme*.

(2) *Paul Claudel, poète chrétien*, paru dans *l'Occident*, en octobre, novembre et décembre 1907.

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Dimanche soir, 8 décembre 1907.

Mes chers parents,

Isabelle n'a pas, comme d'habitude, commencé, pour que je l'achève, sa lettre du samedi soir. La journée du dimanche s'est passée aussi sans que la lettre soit faite. Ce soir, je surmonte la fatigue accumulée dans mon corps et ma tête, pour vous mettre au moins quelques mots.

C'est dimanche soir. Au sortir du concert Lamoureux, nous avons été pris par une de ces grandes pluies d'automne comme il en tombe à Paris. Le vent souffle. Je pense aux chemins de La Chapelle et d'Épineuil, qui tournent et se creusent avant d'arriver à la ferme ; et dans une heure je vais rentrer à la caserne ! Ces fins de « vingt-quatre heures » sont terribles. Chaque dimanche soir, c'est le même étouffement.

Demain, lundi, après la soupe du matin, vers onze heures, nous allons partir pour une manœuvre de garnison qui va durer deux jours, — jusqu'au mardi soir avant la soupe

du soir. C'est toujours moins dur et moins ennuyeux que de rester à la caserne. Pourtant ce sera très pénible. Nous aurons pour la première fois le sac chargé. J'ai reçu samedi soir la lourde pioche de campement que je vais mettre par-dessus. Puis nous irons cantonner de l'autre côté de Bourg-la-Reine, à Marcoussy (?) et, d'après le fourrier, nous ne sommes pas sûrs d'avoir des billets de logement individuels — pas même sûrs, ne restant là que deux jours, d'avoir de la paille : ce serait, dans ce cas, une nuit à peu près blanche à passer. Dès maintenant, d'ailleurs, et pendant toute la marche, je n'ai et n'aurai qu'une idée : « Arriverons-nous assez tôt mardi soir (et mes affaires ne seront-elles pas trop sales et rouillées) pour que je puisse aller à la maison? »

Pourtant, à la maison, on ne se doute pas assez d'où je viens, quand j'y arrive. On me reçoit toujours un peu comme autrefois, quand j'étais un lycéen qui revenait du cours. A présent, j'ai besoin d'être attendu, soigné ; de voir mes affaires préparées, en ordre. A présent, je suis un voyageur, qui revient d'une route pénible où, pendant tout le jour, il a pensé à sa maison. A présent, je suis un convalescent qui, échappé à son mal, a besoin de

l'oublier et de respirer. — Il est vrai que les habitudes du régiment doivent me rendre rude et grossier et jamais satisfait. Est-ce que, en sortant de là, je vais être devenu complètement « ragatonnier » comme dit ma grand-mère?

Si pénible, si embêtant que soit ce métier, je ne vois pas passer un dragon sans me réjouir de mon nouveau sort. Jusqu'ici je n'ai pas raté, un jour, ma sortie le soir. En fait d'astiquage, ma tâche est réduite à peu près à zéro. Je n'ai aucun respect pour mon caporal, que je culbute les quatre fers en l'air par-dessus les lits, quand il m'embête. Et mon sergent est le bon petit type dont je vous ai parlé.

On va me faire passer assez tôt caporal ; ce qui va m'enlever mes sorties. On veut qu'avec un instituteur de mon escouade je passe dans le courant de l'année prochaine l'examen d'élève-officier de réserve. Il faut être, pour cela, sous-officier : alors, on me ferait passer sergent d'assez bonne heure, car il faut de ces officiers de réserve : ce serait un avantage. Mais, une fois reçu élève-officier, il faudrait, pendant les six premiers mois de ma deuxième année de service, que je quitte Paris, pour aller suivre au Mans ou à Dom-

front ou ailleurs, un peloton spécial qui doit être assez dur ; après, si j'étais reçu officier, je passerais, en cette qualité, mes six derniers mois à Paris. Le terrible, c'est les six mois parti. Je ne sais pas si je m'y résignerai ; si le peloton à suivre est aussi dur que le métier de simple soldat, je ne pourrai pas accepter : car, que serais-je devenu, les soirs et les dimanches, simple soldat en province ?

Mais les six derniers mois, sous-lieutenant de réserve, cela ferait couler bien plus vite les deux ans. Et puis cela me serait un titre de plus pour ma situation aux colonies. Car j'y pense toujours. Je ne veux pas, au bout de quatre années d'études, être un misérable petit professeur. Je pense que ces années de régiment, si tristes, vont m'endurcir pour ce départ. A l'heure qu'il est, cette seule idée me déchire encore. Mais ce qu'on m'offre est beau, rapide, et le retour de là-bas, possible. Je pense, à la fin de mon service, après un mois ou deux de repos chez nous, vous demander de me payer un an en Angleterre : là je me fortifierai définitivement dans la conversation courante de l'anglais, soit que je me décide à partir pour l'Indochine, soit que je veuille continuer tranquillement l'agrégation d'Anglais et la Littérature. Durant cette

année je me déciderai, en tout repos et en toute lucidité. Voudrez-vous?

Je voudrais bien que vous me répondiez à cela. Cette sortie du régiment m'apparaît comme un tel rêve, c'est un tel désir en moi comme en tout le monde, que je désire la bien connaître, la bien préparer. C'est même la seule pensée, pendant tout l'exercice, pendant toute la journée du soldat. A Vincennes, elle ne me quittait pas ; ici, j'y pense plus à l'aise, en réfléchissant plus longuement, plus délicieusement aux détails ; c'est la seule différence.

« Je sortirai d'ici dans tant de temps » — et alors calculs sur ce temps, sur la façon dont il va se diviser, et passer. — « A ce moment je serai un homme, et je serai libre ». Si vous saviez quelle frénésie c'est de penser à cela, l'arme sur l'épaule droite, la tête levée, sac au dos, cartouchières en avant et en arrière, en défilant sous la direction torturante de l'adjudant et les regards des badauds ! — Mais je ne voudrais pas, cependant, que vous me croyiez malheureux comme à Vincennes. Je passe des journées entières, maintenant, délivré de cet étouffement, de cette oppression, de cet ennui qui m'anéantissaient à Vincennes. Je ne cesse de penser

à « la Classe », mais c'est avec délices, avec la sensation que cela viendra, en sentant se dilater mon cœur et mes poumons.

Je vous remercie et vous embrasse avant de rentrer.

HENRI.

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Jeudi matin, 12 décembre 1907.

Mes chers parents,

Elles furent plus pénibles et plus désolantes que je ne l'aurais cru, ces premières manœuvres (manœuvres de garnison). Physiquement, je les ai pourtant supportées avec assez de vaillance. Je me rappellerai certains moments :

Le matin du départ et des grands préparatifs, les anciens nous aidaient à « monter » les sacs ; savamment entouré de la couverture, surmonté de l'outil de campement, du sac à souliers et de la gamelle, le petit carré de cuir noir devenait cet énorme échafaudage qu'on se lie sur le dos. Toute notre maison et notre ménage s'enfouissaient dans cette lourde carapace. Les derniers instants d'as-

tiquage et d'affolement, avant la soupe de dix heures, m'ont fait, un instant, penser aux départs de chez nous pour les vacances. Dans la chambrée une voix demandait : « Qui est-ce qui peut me prêter une brosse à re-luire? — Personne. Elles sont toutes dans les sacs. » C'était comme les matins de jeudi saint, à Épineuil, quand, toutes les malles ficelées au bas de l'escalier, on ne trouvait plus de crochet à bottines.

— Une fois liée sur le dos, par-dessus toutes les cartouchières, bidons et musettes, l'énorme maison portative, une fois passées les dernières revues dans la cour, on part l'arme sur l'épaule, tambours et clairons et officiers à cheval en tête. Le sac arrache, scie les épaules. Sur le dos, il pèse mollement à cause de la chemise de flanelle bien pliée dans le fond, mais il pèse lourd comme ma grande valise noire remplie qu'on m'aurait attachée en arrière. Pour traverser les quartiers qui nous séparent de la barrière, nous marchons au pas, les jambes tendues, la tête dressée, les yeux fixés en avant, harcelés sans cesse par les chefs en serre-file qui rectifient les positions. Et, silencieux, incapable de regarder autour de moi, je sens cependant qu'autour de moi, en face, en arrière, mes voisins

peinent et suent, que celui-ci bute, que l'instituteur Largerie est rouge d'effort, que les veines se gonflent, que les poitrines s'essoufflent : mais la colonne avance du même pas, comme si tous marchaient bien. Moi-même, qui suis un des plus forts, pendant la première étape, j'étais à ce point tiré par le sac que je souffrais jusqu'à étouffer d'une sorte de crampe dans un des muscles de la poitrine. Mais la colonne avançait à la mesure des tambours et des clairons ; rien de tout cela ne pouvait l'arrêter, ni même la retarder. Il faut qu'elle marche, tant pis si ceux qui la composent ne peuvent plus avancer : on ne doit pas s'en apercevoir.

— Pour savoir combien j'ai souffert, dans le campement, le soir, il faut connaître un peu la banlieue de Paris ; savoir comme tout y est minable, pelé, douteux ; comme on y sent partout le déchet de Paris. Il faut connaître ses maisons sales et misérables entourées de grands champs galeux au-dessus desquels pointe la Tour Eiffel. Après avoir traversé Bourg-la-Reine et monté quelques côtes, au bout d'une longue route plate, nous sommes arrivés à un ramassis de ces maisons-là. Sur une petite place boueuse nous avons formé les faisceaux ; il y avait, autour

de l'église, deux couvents et un en construction, quelques rues et trois auberges. Longtemps, nous avons attendu le fourrier, pour apprendre que nous n'avions pas de billets de logement ; et, par files, on nous a conduits vers notre cantonnement.

Au tournant d'une rue, au bout d'un long mur à la crête en verre pilé, c'était une énorme bergerie abandonnée. Il y avait, à la porte, d'anciens tas d'ordures, au dedans, la roulotte du berger, et une litière de paille pourrie. En file de un, on nous a fait entrer cent hommes là dedans avec armes et sacs, puis aligner et serrer tout le long du mur. Quand tout le tour de la bergerie a été garni, chacun a posé, à la place qu'il occupait, son sac, et telle a été pour ce soir et cette nuit-là notre coin de terre et notre maison : la largeur du sac contre le mur et, devant le sac, sur la paille, la place d'étendre son corps. C'est comme quand les enfants se dessinent des maisons : mais ce soir-là, en vérité, nous n'avions rien autre chose. Et, de sous cette paille où l'on devait coucher, pendant l'appel qui suivit cet alignement, on soulevait de la crotte moisie qu'on s'envoyait, et se renvoyait, par jeu, à coups de pieds.

— La nuit vite venue, il a fallu quitter

cette grange. Puis le froid nous a chassés de devant la porte. Par petits groupes de trois ou quatre, nous avons erré dans la boue des rues, à la recherche d'une auberge pour manger. Dans ce pays en vue de Paris, le boulanger ne passait que deux fois par semaine et il n'y avait pas de boucher. On voyait seulement deux ou trois lumières de villas ; au-dessus des murs du couvent, entre les branches des arbres, la lune était levée, l'horloge sonnait par carillons. Cela encore était une prison. Nous n'en finirons donc jamais d'être emprisonnés ? C'était à l'heure où, les autres soirs, j'arrivais rue Mazarine. Je ne me suis jamais senti au monde si désemparé.

— La soupe, pour ceux qui avaient faim, est venue deux heures en retard. On a fini par trouver une botte de paille par homme. On nous la lançait d'un grenier, dans une rue déserte qu'on ne voyait pas et que je ne connaîtrai jamais. Il fallait pour en attraper une botte en recevoir d'abord deux ou trois sur la tête. Nous sommes revenus de là, en longue file silencieuse et chargée, butant contre les pavés et les flaques d'eau, dans la nuit, harcelés encore par un sergent qui nous faisait aligner. Et, faisant de longs détours pour ne point traverser et renverser les faisceaux,

chacun dans un vacarme épouvantable s'est mis à chercher son sac et sa place.

— Dans mon coin, isolé, perdu, j'ai défait mon sac pour avoir ma veste. J'ai dû laisser, comme les autres, ma couverture roulée parce qu'en cas d'alerte je n'aurais pas eu le temps de la rouler. J'ai mis ma veste et enlevé ma capote pour l'étendre sur moi. La tête contre mon sac, je me suis « baugé » dans la paille, et les hommes, à côté de moi, que je ne connaissais pas, se serraient contre moi et les uns contre les autres, pour avoir moins froid. Képis, cuirs, bidons étaient enlevés et mis contre le sac, à moitié perdus dans la paille. Nous avions le bonnet de police rabattu sur les oreilles et les yeux. Les premières heures, impossible de dormir : la paille semble d'abord chaude à brûler ; puis sans cesse, dans l'immense grange obscure, des falots passent ; quelqu'un vient vous tirer pour chercher sa place, il faut se disputer avec lui ; par groupes, des hommes saouls rentrent et font du tapage ; les caporaux sont dans le même état et cherchent leurs paillasses ; les sergents enfin, munis de matelas, arrivent, mettent péniblement tout en ordre et s'installent. C'est enfin le silence et l'obscurité. Mais, par la porte et les grandes ouvertures du toit, le

froid gagne. Puis, voici qu'on se sent dévoré par deux, dix, cent petites bêtes qui montent de la paille pourrie à travers la paille fraîche.

— Du sommeil lourd qui est à la fin venu, je me suis réveillé cinq ou six fois dans la nuit. La dernière fois, de misérables coqs, bien avant le jour, chantaient. Ce n'était pas le jour, c'était l'hiver et la banlieue et ils chantaient, enfermés dans quelque poulailler de villa. Il faisait grand froid. Les genoux recroquevillés, m'efforçant de me retourner sans déranger ma capote, je cherchais dans la paille un creux qui fût plus chaud. Je sentais un rhume de poitrine me gagner tandis que continuellement, d'un bout à l'autre de la grange, quelque homme endormi toussait. J'avais hâte, malgré ma fatigue, de voir arriver le réveil, pour quitter cela.

— A la lueur des falots, agenouillé devant son sac, chacun, dans son coin, l'a remonté, puis s'est équipé, après avoir eu grand'peur de ne point retrouver ses affaires.

Sur le trottoir, en face de la grange, on s'est aligné et rangé par sections. Il faisait encore nuit. Nous avons attendu longtemps le café, sous la pluie qui commençait à tomber. Dans l'obscurité, un caporal nous a tendu à chacun, de la main à la main, un morceau

de viande à serrer dans sa musette pour dix heures.

C'est maintenant que les manœuvres vont commencer. Nous sortons enfin de là. Nous quittons cet endroit ! Nous défilons lentement et silencieusement par compagnies, puis la nôtre se trouve seule, sur la route, sous la pluie. C'est le petit jour gris, sur toute la misérable plaine, et la pluie froide tombe, et nous pénètre. Nous avançons cependant sur la route, sans savoir où nous allons, nos vêtements collés de pluie, une oreille remplie d'eau par la pluie oblique, et de temps à autre plaisantant quand même. Je pense au temps où, réveillé au petit jour, dans mon lit de Paris, je songeais, la pluie d'hiver battant ma croisée, à ce que devaient être les mornes plaines de banlieue sous cette pluie-là.

Mais, Chevilly quitté, je ne suis plus triste, ni désarmé. La pluie ne dure guère qu'une heure, le temps de nous tremper. La manœuvre commence avec le beau temps. Nous défendons des pays, nous passons la Bièvre ou nous ne la passons pas, je ne sais plus. Enfin, grâce à une gaffe de notre capitaine, nous sommes neutralisés, prisonniers, et tout le reste de la matinée, nous suivons de loin la manœuvre, faisant un kilomètre, puis nous arrêtant.

— Je revois cette côte où nous avons dévalisé un boulanger. C'est là que je me suis aperçu que toute la matinée nous avions manœuvré autour de Bourg-la-Reine, en vue du Lycée Lakanal. Je suis arrivé de déduction en déduction à trouver la place de la chapelle, du parc ; puis, entre les branches, à deviner les études... Il y a deux ans, en décembre, nous avons entendu tout un matin, ces mêmes coups de fusil et Luzoir (1) s'affolait. C'était sans doute le 104 qui manœuvrait.

— Le long d'un grand mur nous avons fait encore une fois halte, au soleil, et j'ai dévoré mon morceau de viande...

— Puis, enfin, le rassemblement. Au bord d'une rivière, le long d'une route, les cuisines. Ce que tant de fois j'ai vu, photographié, peint, dessiné, le voici : les feux avec leurs fumées blanches et les groupes de soldats affairés. Dans un de ces groupes, me voici, causant, plaisantant, me mettant sous la dent tout ce que je trouve et pas grand'chose : une demi-sardine, trois pommes de terre enfumées, du pain blanc, du pain de munition, un peu de vin, un peu de café.

(1) Le surveillant général.

— Sur le retour, à chaque pas, grandit ma satisfaction d'avoir été jusqu'au bout sans trop de fatigue, d'arriver, de pouvoir sortir le soir. Les chansons de route arrivent, par moments, de la tête de la colonne ; on les saisit, au passage, par le refrain, et cela aide à marcher. Elles sont ou très naïves, ou très grossières. C'est ou bien :

C'est moi qui vends des noix (bis)
A un sou la douzaine, les noix
A un sou la douzaine!
Y a un navire à Toulon,
Nous ne verrons plus Madelon
Nous ne verrons plus Madeleine
La faridon-daine, la faridon-don.

Puis à deux sous la douzaine, deux navires, etc., jusqu'à cent ou deux cents sans cesser.

Ou bien cette autre qui a enlevé le sourire des lèvres d'un bon curé, militariste et patriote, évidemment, qui nous regardait passer, tout épanoui. Le couplet, assez vague, n'avait pas été entendu ; mais le refrain l'a fait changer de visage :

...La morale de cette histoire
C'est qu' les fill's aiment les garçons!

Par moments, d'ailleurs, c'est si ordurier, que les officiers sont obligés d'intervenir.

— Le retour a été assez beau. La dernière étape se fait dans Paris. L'arme qui était à la bretelle est remise sur l'épaule et l'on reprend le pas cadencé. Le sac qu'on soulevait de temps en temps, en passant les pouces sous les courroies des épaules, pèse maintenant de tout son poids en arrière. Les tambours et les clairons se remettent à jouer ; on marche plus vite ; c'est le dernier effort.

Nous rentrons, sous les yeux des passants arrêtés, à la caserne que nous avons quittée deux jours. Tout ce qu'il est resté de militaires dedans est aux fenêtres, et sur notre passage, dans la cour. Les fenêtres sont garnies de têtes, on est curieux de voir revenir ceux qui sont partis. Voici, à la fenêtre du milieu, notre sergent de section qui cherche des yeux ses hommes. (Il était de semaine et a dû rester là.) Il les aperçoit tête haute et vaillants et sourit de voir qu'aucun n'est resté en route. Le commandant nous fait faire, pour finir de nous rompre, deux ou trois manèges d'armes et c'est fini ! Les autres se jettent sur leurs lits. Sans m'asseoir, je m'habille au galop et je me précipite à la maison.



J'achève ce récit de ma manœuvre, ce dimanche soir à neuf heures et demie. Encore une fin de vingt-quatre heures et je suis encore plus peiné que d'habitude. C'est la dernière permission que je sois sûr d'avoir ; et celle-là même, jusqu'au dernier moment, a été si souvent menacée, si souvent j'ai entendu dire : « Il n'y aura pas de permission cette semaine », que la voir finir alors qu'on l'a si chèrement achetée me déchire. Les bleus, en particulier les élèves caporaux, ont commencé aujourd'hui à prendre la garde. Nous allons maintenant la prendre tous les quatre jours. Combien de soirs et de dimanches vont m'être supprimés !

Je suis définitivement inscrit comme élève-officier de réserve. Je serai vraisemblablement caporal au bout de six mois, c'est-à-dire fin mars ; sous-officier au bout de onze mois et je passerai alors l'examen d'élève-officier. Si j'y suis reçu, comme c'est probable, je suivrai six mois à Dreux un peloton spécial — et je passerai mes six derniers mois comme officier de réserve. Je ferai l'impossible pour que ce soit à Paris.

Je réponds brièvement à maman, me réservant de le faire plus longuement à Noël, que je souffre beaucoup d'être loin de vous, mais que cette souffrance est centuplée quand je suis emprisonné et esclave. Ce que je désire tant, c'est de ne plus être en prison ; c'est de ne pas être esclave. Et Dreux, pour toutes ces raisons, me sera sans doute très pénible.

En voulant m'enrichir aux colonies, je songe aussi à ma famille à venir. Qu'importe souffrir quelque temps, si les miens sont ainsi délivrés des servitudes de la vie, plus dures et plus étroites encore que des prisons.

Ce qui est dur, c'est d'être attaché, retenu loin des siens ; lié, pieds et poings et cerveau ; arbitrairement, bêtement et inutilement.



Merci de votre lettre de ce matin et de ce qui y était joint. J'espère partir samedi soir. Peut-être seulement dimanche matin. Peut-être nous lâchera-t-on samedi à midi. Y a-t-il des trains commodes ? Je viendrai forcément en soldat pour payer quart de place, mais je me mettrai en civil dès mon arrivée. Demandez, habilement, au brigadier s'il ne rechignera pas de me voir en civil ? Que cela va

passer vite, ces cinq jours, vous en classe, moi dans la salle à manger. Il est vrai que je vous ramènerai à Paris, mais je n'en profiterai guère, car, pendant presque tout ce temps, je vais sans doute être de service.

A bientôt. Baisers.

HENRI.

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

19 décembre 1907.

Mes chers parents,

Voici ce à quoi j'ai pensé ce soir et que vous ne nous refuserez pas :

Ma permission part de samedi vers midi et se termine le vendredi 27, au réveil.

M'en aller tout seul, rester tout seul le lundi et le mardi pendant que vous serez en classe m'apparaît dès maintenant comme d'une effroyable tristesse. Je sens que ces cinq jours, ce sera juste une minute de répit pour réfléchir à ma misère, pour voir combien je suis isolé, défiguré, prisonnier.

Alors j'ai pensé à emmener Isabelle. Ce serait délicieux. Ce serait comme de véritables vacances. Pour le coucher, nous nous arrangerions comme l'année dernière à Pâques ; et

maman, dans la chambre à côté, disputerait Isabelle sur une couture de corsage ou sur un volant de jupe « qui gode ».

Isabelle prendrait un aller et retour et nous partirions par le train de 12 h. 3 qui, tout comme celui de 11 h. 8, permet de prendre la correspondance pour arriver à 6 h. 45 à La Chapelle et n'oblige pas à s'arrêter trois heures en route.

Si telle est votre volonté, et si cela ne doit pas vous empêcher de venir passer avec nous les vacances de janvier, voulez-vous envoyer immédiatement, de façon que cela arrive samedi matin, l'argent du voyage d'Isabelle?

— Cette idée que j'ai eue d'emmener Isabelle me réconforte et m'égaie plus que vous ne pouvez imaginer. D'abord, je vois qu'elle-même en est ravie, et puis penser que nous serons réunis tous les quatre presque une semaine va peut-être me délivrer de l'incurable tristesse d'être soldat.

Ce n'est pas dur, ni blessant, ni répugnant d'être soldat, mais c'est plus triste que tout, recommencer deux années de cellule quand on vient d'échapper à un emprisonnement qui dura neuf ans.

Baisers et à samedi soir.

HENRI.

1908

*A M. et Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Jeudi, 30 janvier 1908.

Mes chers parents,

— Samedi dernier, je n'ai pu vous écrire ; et peut-être ne pourrai-je pas samedi prochain. Donc, ces quatre pages à la hâte jeudi soir.

— Mes coliques se sont passées, en mangeant tous les jours à la cantine. Hier seulement je suis revenu à l'ordinaire sans m'en trouver mal.

— Vendredi dernier, nous devions avoir revue du gouverneur de Paris. Le lundi, dans la cour du quartier, nous avons subi une revue du général de corps d'armée ; le mercredi une revue du colonel avec exercices, et le vendredi nous devions défilér avec toute la garnison de Paris, sur le terrain de Bagatelle, devant le général Dalstein.

Mais, au dernier moment, cette revue est devenue une alerte à quatre heures et demie du matin ; et de cinq heures à trois heures du soir une manœuvre de garnison aux environs de Saint-Cloud, Chatou, Mont-Valérien. Je faisais partie de l'arrière-garde d'une division et, comme patrouilleur en arrière, j'étais même le dernier homme de la colonne. Je causais avec les passants et je suivais en traînard. — En montant les côtes de Saint-Cloud, je suivais de longs murs de villas derrière lesquels se devinaient de grands parcs gelés. Au-dessus des villas étagées, le clocher sonnait une messe du matin, comme dans une ville de province. — A la grand'halte de midi, je suis arrivé éreinté. Il a fallu que j'aille à un kilomètre et demi de là chercher de l'eau pour le café. — Dans le fond d'une vallée, toute cette troupe noire entassée ; les fumées montent. — Au signal, on remonte les sacs et l'on s'en va. — Par un chemin qui serpente sur trois ou quatre ondulations de terrains, la division repart ; et l'on voit, tout entier, l'interminable, l'innombrable cheminement ; avec l'éclat des gamelles sur les sacs. — Dans un coin de la grande plaine, perdu dans le brouillard, éclairé légèrement de froid soleil, un château rustique, qui me

fait songer, tête baissée, les pieds bronchant sur le chemin raviné. — La revue, à la fin de la manœuvre, c'est, annoncé par la musique qui nous précède, un coup d'œil du général apparu à cheval avec ses aides de camp à l'entrée d'un chemin de traverse. — Dès ce moment, déjà, les pieds sont écrasés dans les souliers par le poids du sac et des treize paquets de cartouches. On marche encore une heure sans se sentir marcher.



Le soir, on m'annonce que je suis de service au Palais-Bourbon le lendemain matin à partir de dix heures jusqu'au dimanche matin dix heures. On veille pour se préparer. Astiquage minutieux, revue sévère à dix heures en grande tenue. Pendant vingt-quatre heures, enfermé avec un sergent, un caporal et quatre hommes dans un petit poste grand comme la main, à droite de l'entrée de la Chambre. Il n'y a même pas séance. On surveille des murs. On ne monte la garde qu'une heure durant, à cause du très grand froid, de long en large, devant la guérite qui donne dans une cour intérieure, sans autre pensée que le désir de voir apparaître le capo-

ral qui relève les sentinelles, de long en large, l'arme sur l'épaule, baïonnette au canon. La nuit, on prend une heure la faction et l'on veille une heure. J'ai pris la faction de huit heures à neuf heures, veillé de neuf à dix ; faction de minuit à une heure, veillé de une à deux ; faction de quatre à cinq, veillé de cinq à six, etc... La faction, la nuit, avec le grand manteau gris des sentinelles. On entend son pas qui résonne. En face de moi, une des statues de l'entrée est dressée et se détache, toute blanche au froid clair de lune, sur le fronton du palais. La ronde et son falot, qu'on arrête. On sait d'avance qui c'est et que ça ne signifie rien. Rentré au poste, on veille. On entend le pas de l'autre sentinelle, dehors. Les quatre hommes sont étendus sur les matelas, tout équipés, dormant de tout leur pouvoir. Au bout de l'heure on réveille le suivant, qui dort depuis deux heures, pour aller remplacer l'autre. C'est affreux, ce réveil. Je secouais le bout de son soulier. Puis je me couche à sa place pour deux heures, et ainsi de suite... Je me couche en grande tenue. Défense même de déboucler son ceinturon. Une couverture sur le corps ; la tête sur un polochon ; la cartouchière de derrière entre dans le dos et l'on ne

peut se coucher sur le côté ; la lumière du poste blesse les yeux. Mais tout cela c'est une souffrance de trente secondes, le temps de s'engloutir pour deux heures dans un sommeil misérable et sans fond. J'ai dormi ainsi quatre heures cette nuit-là. Deux heures de dix heures à minuit, deux heures de deux à quatre. Enfin, nous sommes relevés, enfin arrivent ces dix heures du dimanche matin dont l'attente a fait supporter tout plus vaillamment. Mais à ce moment on est si épuisé, si déprimé, que voir seulement la garde montante prendre à son tour les consignes, et les malheureux factionnaires s'installer là pour leur dimanche tout entier, vous cause un affreux serrement de cœur.

— D'ailleurs c'est presque sûrement à notre tour dimanche prochain. J'y suis déjà résigné.

— Ce qu'on peut apprendre au régiment : connaître ce que sont des biens auxquels on n'avait pas pris garde : le sommeil, le manger, l'air, la liberté. « Connaître, comme on dit, son bonheur » en les possédant plus tard.

— Nous allons manœuvrer, cette année, aux environs de la Loire, aux environs de Bourges, en Sologne. Nous ne savons rien de plus précis. C'est curieux, cette coïnci-

dence. Ce sont des manœuvres de corps d'armée ; c'est dire que nous serons beaucoup, que les manœuvres seront dures, et les « cantonnements à la paille » réguliers.

— Rapidement j'achève pour être prêt à neuf heures et demie : ma compagnie était de piquet aujourd'hui pour l'enterrement d'un général en retraite. J'ai réussi quand même à sauver mon jeudi.

— Je vous embrasse. J'aurais cent mille choses encore à vous raconter. Mais il faut terminer et partir.

Baisers.

HENRI.

*A Mmes et M. Fournier (1)
et M. Jacques Rivière,
24, rue Dauphine, Paris.*

Camp de Mailly, samedi 30 mai 1908.

Mes chers parents,

J'ai reçu toutes vos lettres, y compris celles de Jacques (avec deux jours de retard

(1) Ils venaient d'être nommés instituteurs à Paris, et Jacques Rivière s'était fiancé avec Isabelle Fournier.

pour la première qu'il avait oublié de timbrer). Je les recevais en général au début de l'étape, vers quatre heures et demie du matin, à la première pause. L'adjudant vague-mestre, à bicyclette, passait tout à coup sur le flanc de la colonne et je commençais à attendre la pause où il viderait sa sacoche.

Nous sommes arrivés hier vendredi au camp vers huit heures du matin après une dernière, courte, étape. Hier soir, la plupart des hommes ont enlevé pour la première fois, depuis neuf jours, leurs chaussettes et leur pantalon, moi : depuis trois jours. Pour la première fois aussi, ce matin, nous nous sommes levés à quatre heures et demie au lieu de trois heures ou deux heures.

A travers le pays presque inculte et désert où nous marchions depuis trois heures, nous sommes enfin arrivés au camp. En passant l'entrée, nous croyions arriver dans une taupinière, comme le camp de Maisons-Laffitte ; mais nous avons fait plus de quinze cents mètres parmi les tentes et les baraquements, sur une route plate et blanche, que nous n'étions pas encore arrivés à notre emplacement. Ce sont des tentes et des tentes sur de grands espaces crayeux où sont plantés, comme dans une nouvelle gare, des poteaux

pour les ampoules électriques et de maigres marronniers sans feuilles. Au delà, ce sont des collines basses et grises où montent des routes. Au nord, à l'ouest, au bord de l'horizon, ce sont encore des lignes de tentes. Et là où le camp, grand comme une ville, s'arrête, le terrain militaire continue indéfiniment puisqu'il a environ douze mille hectares.

En arrivant, le régiment pour la première fois réuni (les compagnies d'Argentan, de Domfront, des forts, des bastions, de la Tour) a défilé, avec musiques et cérémonial, et nous nous sommes occupés des tentes. Après le nôtre ce furent d'autres défilés, d'autres musiques, tout le jour et aujourd'hui encore. Il y aura peut-être quinze mille hommes là dedans. C'est toute la division, la cavalerie divisionnaire, l'artillerie divisionnaire, le génie. A l'ouest, au nord, près de nous, ou si loin qu'on n'entendait que vaguement l'écho des fanfares, sont arrivés et passés le 26^e et le 31^e d'artillerie, le 101^e, le 102^e, le 103^e d'infanterie, des chasseurs à pied, des dragons, le train des équipages... Tout cela est campé ici, se mélange le soir, et se sépare le jour. Il y en a de malades, des cavaliers assis sur les sacs de légumes, qui ont les pieds emportés comme des fantassins, il y en a de

fatigués qui ne se sont pas levés ce matin, il y en a de poudreux qui nettoient, ce matin, et battent leurs capotes. Il en arrive encore, qui sonnent au drapeau, avant de camper.

Dès ce matin, dix heures, nous partons aux champs de tir. Il s'agit de savoir s'ils sont loin. Je suis chef de tente et d'escouade, mais je crois être tombé sur une bonne escouade. Ce sont pour la plupart des ivrognes accomplis, de ces têtes qui ne trompent pas, devant lesquelles on s'arrête pour se dire : « Ah mince, quel saoulaud ! » J'ai, entre autres, celui qu'on a mis en prison pour tapage, l'autre jour. Mais à part cela ce sont des individus actifs qui travaillent sans qu'on les commande. Ce sont là préoccupations de caporal : de simples pékins ou des sergents (1) n'en comprendront pas l'importance.

— Pour l'instant, uniquement préoccupé du camp, mes impressions de route sont un peu effacées.

Je voudrais pourtant parler de notre arrivée soudaine au bord du plateau de la Brie, après avoir tant marché. De toutes parts, en bas, infiniment éloignée, se découvrait la plaine de Champagne, comme une mer, c'était

(1) Jacques Rivière avait été sergent.

d'abord la mer, une immense nappe bleue qui rejoignait le ciel blanc. Puis on a distingué les villages isolés comme des rocs, les bois allongés comme des jetées et les files de peupliers. Nous avons reconnu que c'était la plaine aux quatre horizons superposés que nous avons successivement découverts, le premier gris, le deuxième bleu, l'autre une légère ligne noire et l'autre enfin tout blanc dans le ciel blanc.

Nous sommes descendus par une route creuse, entre de grands arbres et par les rues d'un vieux village : Barbonne, je crois.

Voici que les blés par moments s'interrompent, voici des rectangles rouges et roses, sainfoins et luzernes, et des seigles. Puis, maintenant que nous sommes descendus dans la plaine, ce sont des vallonnements, des creux herbeux où tout notre défilé se trouve cheminant entre quatre lignes d'horizon rapprochées. Pays étrange et que je ne connais pas. A la fin d'une étape, dans un creux, ainsi, nous montions, entre les carrés de foin court, vers une vieille chapelle, dans un bouquet d'arbres. C'était l'unique chose qui sortait du rectangle onduleux où nous étions enfermés. Mais arrivés à hauteur de la chapelle, nous avons découvert que c'était une

église et que derrière, dans un autre rectangle, il y avait tout un pays.

— Plus tard, nous avons trouvé des ruisseaux. Le lendemain matin, sur la droite, notre route n'a cessé de suivre une lisière de bois où les ruisseaux, arrêtés par le manque de pente, formaient de petits étangs. A gauche, la vaste plaine.

A la dernière étape, le pays vert et rouge a commencé à noircir. Apparurent les premiers bois de sapins. Les routes, droites, blanches au loin. Sur les accotements, la craie sort en feuillets. De grands espaces incultes, noirs et verts, avec des taches jaunes d'euphorbe. Quelquefois pendant un kilomètre ce ne sont que des sapins, et la longue route semble nous conduire enfin, après la grasse et pénible Brie, au cher pays de Sologne, inutile, taciturne et profond.



Je termine cette lettre, le dimanche, vers deux heures, dans une salle obscure d'un petit café de village. Nous sommes là six caporaux, revenus, par les routes blanches et désolées qui nous ont amenés, passer notre jour de repos dans un bourg de Sologne.

Mais ce n'est pas la Sologne. On se sent effroyablement perdu. Hier nous avons été au tir. Nous montions une côte dans la poussière blanche et la lumière aveuglante. Et, de l'autre côté, il n'y avait rien qu'une autre côte, et le même horizon vide. Et personne, ni un habitant, ni une maison, rien que des herbes sèches, des plaques d'euphorbe et de serpolet, des ramassis de sapins noirs. Pendant sept kilomètres ainsi nous avons marché de vallons en vallons, plus fatigués que par une longue étape. Et nous savions que des jours et des jours nous aurions pu marcher ainsi sans apercevoir autre chose sur la côte d'en face que ces bois de maigres sapins tout traversés de soleil. Ah ! pays désolé !

Quand j'ai interrompu ma lettre hier, je voulais parler des endroits où nous avons couché.

Il y a une grange dont je me rappelle uniquement une cloison qui venait environ au genou. Je me suis fait le long des planches un creux de paille où s'enfonçait juste mon corps. Mais, comme nous avons mis les sacs à la voiture, je n'avais pas mon bonnet de police : les brins de paille me blessaient à la tête et je me suis servi de mon bras

comme d'oreiller. Tout allongé parmi les bottes rudes, ma pensée n'allait pas plus loin que la charpente de la grange et ses combinaisons primitives au-dessus de ma tête.

Les villages que nous avons traversés le matin de l'Ascension. Vers huit heures, on a commencé à s'apercevoir que c'était jour de fête. Devant les bancs des petites maisons, un espace de terre battue bien balayée, tout blanchi de beau soleil. On sent que derrière la fenêtre, il y a une glace, une chevelure qui se peigne, un visage qui se prépare. Petites cours de maisons, devant lesquelles nous passons au pas régulier de la colonne. Au carrefour, des gamines endimanchées attendent l'heure de la messe.

L'après-midi, dans la cour de ferme où nous cantonnions, j'ai trouvé au-dessus d'un appentis une sorte de petit grenier ouvert, rempli de paille entassée où je suis monté dormir à l'heure de la sieste, de midi à trois heures. Mais je n'ai guère dormi. Les cloches de vêpres sonnaient ; un grand soleil illuminait la paille, et le grand vent qui secouait les combles, venu du fond de l'interminable plaine, me disait combien j'étais isolé et perdu, seul, fatigué, misérable, dans cette

grange de Champagne, par ce beau jeudi d'Ascension, jour anniversaire (1).

La cour de ferme était en contre-bas. Arrivé sur la route, on découvrait, comme une ligne tout près de celle de l'accotement, l'horizon bas et sans arbres.



Si je puis aller à Paris, dimanche prochain, jour de la Pentecôte, malgré la difficulté des communications, je le ferai. J'ai peur que la colonne ne revienne pas avant le 20.

Je vous écrirai quand je le pourrai. Vos lettres régulières m'ont fait grand plaisir.

A partir de jeudi (l'argent du départ m'avait juste fait huit jours) je me suis trouvé sans argent et forcé de manger la maigre et mauvaise gamelle ; et Isabelle a eu la bonne idée de mettre mes adresse et qualités sur le bon de poste, ce qui m'oblige à le faire toucher par le vaguemestre et à attendre son bon plaisir. Merci tout de même.

Le paquet attendu était à souhait, *l'Ève future* aussi. Les hommes qui m'ont vu dé-

(1) Anniversaire de sa première rencontre avec « Yvonne de Galais ».

baller ce linge blanc, ces livres, ce chocolat, ont dit : « Il n'y a rien de tel pour être bien soigné que d'avoir une femme. » Comme je parle à la façon des Parisiens, ils croyaient que j'étais marié.

— Tout ce que vous me racontez m'intéresse vivement : la reprise de *Pelléas*, la beauté de *Boris Godounov*. Mais je suis trop éloigné pour y répondre autrement que par le récit de mes propres aventures.

— Merci pour la lettre de l'ouvreuse : *Comœdia* est inconnu dans ces régions.

— Ici, il est impossible d'écrire : les caporaux font un bruit incessant. Il y en a un grand, Parisien, qui parodiait, tout à l'heure, en lisant le feuilleton du *Petit Journal* : « ...L'homme qui s'appuyait à la muraille fit trois pas en arrière ! » et qui ne cessait de déclamer.

— Avant de venir ici manger une omelette, nous sommes entrés à deux dans une cour de ferme demander du lait. Le village, pourtant, n'était que quelques toits dans un bouquet d'arbres au milieu de l'horrible plaine brûlante ; mais, appuyé à la commode, entre la huche et la grande pendule, je sentais tout le grand calme du dimanche paysan m'envahir. Calme, fraîcheur, repos.

N'est-ce pas ainsi que nous finirons tous notre vie?

Baisers.

HENRI.

*A Mmes et M. Fournier
et M. Jacques Rivière,
24, rue Dauphine, Paris.*

Mercredi, 3 juin 1908, 2 heures du soir.

Mes chers parents,

Je suis en ce moment à l'infirmierie du camp.

Ce n'est rien de grave. J'ai été pris hier de coliques et de vomissements comme beaucoup d'autres de mes compagnons. J'ai voulu marcher quand même, et on a été obligé de me ramener en voiture.

C'est la première fois que je suis « porté malade ». J'espère sortir d'ici demain ou après-demain.

Les exercices au camp sont excessivement durs. Lundi et mardi nous sommes partis à six heures et demie, au moment où la chaleur s'élevait, pour ne revenir qu'à six heures du soir au moment où elle tombait.

Ce sont pour l'instant des évolutions de

bataillon, qui seront suivies d'évolutions de régiment, puis d'évolutions de brigade. Cela signifie pour les hommes des marches indéfinies parmi les indéfinies collines arides sous le soleil torride, coupées de haltes inexplicables après lesquelles il faut repartir sans savoir pourquoi. Les officiers eux-mêmes, paraît-il, demandent grâce.

Ce matin le major m'a administré de l'ipéca. Or, je n'ai rien pris depuis vingt-quatre heures et déjà hier les pilules d'opium m'avaient fait vomir toute la journée avec l'estomac vide. Ce matin j'ai cru tout rendre, y compris l'âme. J'ai rarement autant souffert. Le major, qui m'entendait, a fini par dire : « Mais qu'est-ce que vous lui avez donc donné à ce malheureux ? Il va rendre ses entrailles ! » Il est tout de même venu me trouver pour m'expliquer que ces efforts violents de l'estomac constituaient une sorte de massage excellent. La brute ! Je suis resté sur le lit où l'on m'avait porté épuisé près de deux heures, tous les membres paralysés. Je préférerais être mis quinze jours en prison que d'en reprendre.

A l'heure qu'il est je suis revenu à la vie. Je me gorge d'eau sucrée et j'ai mangé deux œufs. Je vais pouvoir prendre... ce que je

m'achèterai. Mais depuis six jours que je l'ai reçu, je n'ai pas encore pu faire toucher le bon de poste qui portait mon nom et mon adresse. Le vaguemestre me l'a promis *pour ce soir* ! Je suis obligé d'emprunter un franc ou deux par-ci par-là et suis toujours sans le sou. Quand je serai payé cet argent sera dépensé et j'aurai eu l'ennui d'être toujours sans le sou.

Pour dimanche prochain ne manquez pas d'envoyer un *bon de poste blanc*.

J'ai bien reçu toutes vos lettres. Les deux dernières : celle de papa et une de Jacques. Elles sont courtes mais contentent.

La triste nouvelle que contenait celle de Jacques (1) m'a attristé. Longtemps j'ai repensé à Cenon et à mes dernières vacances.

— Le Salon de la Nationale dont vous me parlez tous est en effet une copie du Luxembourg, mais le Cours-la-Reine est si beau, si sombre et somptueux. Comme j'y pensais, l'autre jeudi !

J'ai peur, dans la façon dont j'ai adressé et écrit mes lettres, d'avoir froissé quelqu'un de vous ? Au cas où cela serait, songez qu'elles ont été écrites dans une hâte telle, et dans

(1) La mort du grand-père maternel de Jacques.

un état de fatigue si voisin de la prostration, que j'ai droit sur ces questions de protocole à toutes les indulgences. Mes lettres étaient pour toute la famille, voilà tout, y compris Jacques I^{er}.

Je vous conterai, quand j'aurai plus de temps, avec plus de détails, nos marches, nos réveils, l'ouragan, la recherche que j'ai faite, dans le bled, de deux sections perdues, et cent autres choses pénibles mais supportées jusqu'à ce jour.

Je ne crains pourtant pas la chaleur. Ce sont les pilules d'opium qui m'ont terrassé. Avec cinq gouttes de laudanum, ç'aurait été fini. Mais ce n'est là qu'une indisposition, j'aurai repris mon service avant samedi.

J'ai toujours eu les pieds absolument nets et propres, ce qui est assez rare. J'ai eu la déveine qu'un pli de mon soulier mal placé m'occasionne une douleur dans le tendon, insupportable et fatigante. Je n'ai pas eu d'autres blessures.

Il y a pour la Pentecôte, dimanche, huit permissions de quarante-huit heures à distribuer par compagnie. M'en voici privé, pour deux jours d'indisponibilité. Je m'étais promis d'y aller, même avec vingt-quatre heures. Que vais-je faire ces deux jours, et

comme je vais m'ennuyer ! Irai-je à Semoine, ou à Poivres?... Triste perspective. Écrivez-moi. Baisers.

HENRI.

*A Mmes et M. Fournier
et M. Jacques Rivière,
24, rue Dauphine, Paris.*

Jeudi, 11 juin 1908.

Mes chers,

Je ne vous écrivais pas, parce que je n'avais rien à vous écrire. La vie qu'on mène ici, sans but, sans espoir et sans répit, ressemble au pays où nous vivons : elle est inutile et morne et il n'y a rien à en dire.

On se lève, on marche, on a chaud, on mange, on dort, et la journée est passée sans apporter d'autre satisfaction que la pensée d'un jour de moins à faire. C'est une vie toujours supportée, jamais acceptée, et c'est ce qu'on peut connaître au monde de plus pénible. Les rares moments de relèvement sont ceux où l'on pense à autre chose, où l'on s'évade. Et entre deux manœuvres, quand il y a le temps de vous écrire un mot, je n'en trouve pas l'endroit : la tente est trop chaude,

les lits trop bas pour écrire et la cantine trop bruyante.

En ce moment, deux heures de l'après-midi, je reviens d'une manœuvre qui dure depuis cinq heures du matin, à travers les vallons déserts et torrides. Pendant les deux dernières heures, j'ai marché, dans la lumière des chemins blancs brûlants, la poussière et l'odeur de sueur et de pieds, sans une autre pensée que celle d'arriver au lavabo et de suffoquer dans l'eau froide.

Tous les vieux sergents et les officiers disent que, depuis le temps qu'ils sont au régiment, ils n'ont jamais vu d'année aussi dure. C'est la loi de deux ans qui est cause de tout cela. On veut faire en deux ans ce qu'on faisait tranquillement en trois, et « le métier d'adjudant est un métier qui se perd ».

Mardi soir, nous nous sommes couchés tout équipés à neuf heures pour repartir à dix heures en marche-manœuvre. Toute la nuit, nous avons marché dans le sale pays, misérable et sans paysage, comme une banlieue. A la moindre halte, couchés avec le sac au dos, on s'endormait, la tête renversée.

Sommeils interrompus. Un bruit, comme un froissement et un roulement sourd : ce sont, les uns après les autres, dans les sapins

chétifs et par les sentiers, tous les hommes de la colonne qui se relèvent et repartent. Mon fusil sur le ventre, il faut le ressaisir, se relever et repartir. Un instant on se demande ce qui va triompher, ce monde du songe vivant et mystérieux, ou cet autre monde nocturne avec ses ombres remises en marche et ses chefs de section. Mais je me remets en marche, avec, dans la bouche, après ce trait d'haleine si profondément résigné du réveil, le goût du sommeil — ce goût comme l'arrière-goût des prunelles acides, qui fige la langue et le palais — si complet, si essentiel qu'il semble qu'on vienne de goûter la plus puissante nourriture du monde.

Au retour, quand le jour depuis longtemps s'était levé et qu'il faisait déjà bien chaud, — nous avons dormi dans les tentes, de dix heures du matin à trois heures du soir.

Sommeils empêtrés dans les couvertures poussiéreuses qui irritent le visage, dérangés et repris, qui sont des chutes au plus profond des rêves suivies de vagues somnolences à fleur de réveil, où le songe n'est qu'une déformation pénible des objets, de la lumière de la tente, et de l'heure de la vie à laquelle je suis arrivé.

— Quelquefois, très rarement, la ma-

nœuvre commence à intéresser : aux moments où, par exemple, on pressent, sans presque savoir pourquoi, une charge de cavalerie ; ou quand on recule, et que, retranchés dans le val, on attend que l'ennemi se montre à la crête pour le viser. Mais vite la manœuvre s'embrouille ou devient absurde, et l'on reprend la marche tête basse.

Souvent on pense au père Ubu. L'autre nuit notre chef de section était le sergent-major couperosé, hypocrite, plat, nul et détesté. Il n'arrivait pas à se tirer d'affaire. A un moment il avait beau allonger le cou pour crier tout bas : « Vers la droite en ligne ! » et faire le signal, personne, à cause de la nuit et du bruit de la marche, n'y prenait garde. Alors la rage de son impuissance le saisissant, il a fait cette chose extraordinaire qui m'a donné le fou rire un bon moment : il s'est précipité sur les derniers rangs, et les a poussés à deux bras, pêle-mêle, de toute sa force en avant en criant tout bas : « Allons ! bande de salauds ! tas de cochons ! — Qui que c'est qui me pousse?... Un tel, t'as pas fini ! — Finis de pousser ou je te bourre la gueule ! » criait le troupeau bousculé. Et le rire étouffé à en crever, quand on a su que c'était « Zozo » !

Le même, montant dans un bois de sapins, était gêné par les derniers d'une compagnie de manchons blancs que nous avions surprise avec des forces inférieures et qui devait reculer. Désireux de ne pas rater son mouvement, il pousse le dernier ennemi par son sac en lui criant toujours tout bas : « Allons ! Allez-vous me foutre le camp ! » Je pensais : « Allons ! boufre ! Tu es mort ! Je t'ai tué ! Fous le camp, corne d'Ubu ! »

Ubu, n'est-ce pas, entre autres choses, la nullité et la faiblesse quise trouvent posséder la puissance — et comment elles en usent ? Et « le chef » de la 2^e, c'est aussi cela.

— J'ai donc passé un jour et demi à l'infirmerie. Au retour, on m'a donné vendredi et samedi de repos. Je dois avouer — ou me glorifier de — ceci : je n'ai pas voulu profiter du samedi. Le vendredi soir, à cinq heures et demie, j'entendais revenir les régiments que je reconnaissais à leurs musiques ; et quand j'ai entendu le 104, et que sous le rythme brutal de la marche militaire je devinais toutes les fatigues, tous les regards aveuglés, toutes les pensées tendues dans le désir d'être arrivé, je sentais le regret léger de n'y être pas.

Le lendemain matin, à la première chaleur,

départ, la baïonnette battant les jambes, et le bidon d'eau glacée sur la fesse droite.

— Mes hommes — à la 13^e escouade — m'aiment beaucoup. L'autre jour, ils discutaient pour savoir si je n'étais pas *encore* meilleur que le meilleur qu'ils avaient connu. Il faut savoir comme il est difficile d'être bon gradé et surtout bon caporal : on en voit tant qui, les deux premiers jours de leur grade, après le premier moment d'orgueil et de satisfaction, commencent, par peur et par affolement, à devenir des rosses. Il faut être très blasé sur le métier, et pas du tout effrayé par les supérieurs pour ne pas sans cesse tomber sur ses hommes. Je n'aurais pas cru y arriver. Je vous ai peut-être déjà dit tout cela ; mais c'est ma seule gloire en ce moment.

— L'autre jour, vendredi matin, on a été me chercher à l'infirmerie pour passer un examen. C'était pour la « Proposition par le régiment à l'examen d'élève officier de réserve ». J'ai été mauvais, mais accepté et cela n'a pas d'importance.

Le capitaine de ma « compagnie mère », celui de la 6^e, m'a arrêté, étant occupé avec ses lieutenants, pour me parler de cet examen. Et comme je parlais avec lui, dans la

position du garde-à-vous, il m'a regardé longuement pour dire avec beaucoup d'intérêt et une grande douceur : « Voilà Fournier qui se fait homme ! Ce n'est plus l'enfant qui nous est venu au mois d'octobre... » Et nous avons convenu que c'était grâce aux « mois de service qui s'accumulaient » et ses lieutenants, platement, ont renchéri.

Il se trouve que mon capitaine est le seul homme pour qui j'aie eu au régiment quelque estime et quelque affection — à cause de sa douceur, de son énergie, de cette tristesse qui ne le quitte jamais — à cause, beaucoup, qu'il ne m'a jamais fait un reproche, à cause surtout de cette dignité dont il ne se départ jamais parmi toutes les bassesses et toutes les trouilles du régiment. J'aime à le comparer au capitaine de la 2^e (ma compagnie « nourricière », celle-là), flagorneur, portant bas l'oreille avec ses supérieurs, et mauvais pour ses hommes et faiseur de « chiqué ».

Le sot petit lieutenant de réserve que nous avons ici s'est décidé à me donner des détails sur le peloton des élèves officiers de réserve. On y travaille beaucoup. On obtient, avec une moyenne de 10, la permission de vingt-quatre heures tous les dimanches, départ le samedi à une heure de l'après-midi ; retour

le lundi à une heure du matin. Mais si c'est à Laval, c'est bien loin.

— Il est question que nous repartions lundi prochain, de nuit. Ce serait la sortie mardi soir à cinq heures et demie assurée.

— En voici bien long sur le régiment. Bien que la Classe me casse les oreilles du bruit des « 100, demain matin ! » qu'elle compte encore, je m'efforce pourtant d'y songer le moins possible.

— En ce moment, mes plus chères pensées vont aux grandes vacances dont je vais me trouver privé, pour la deuxième fois, depuis vingt et un ans. Aujourd'hui en marche, à plusieurs reprises, j'ai été hanté par le souvenir de ce petit jardin de la grand'mère Fournier, surélevé, à gauche de la route qui vient de l'Erne au bourg, au fond duquel il y avait des raisins noirs et des pêches, et des allées étroites tout encombrées de vignes mal taillées.

Je pense aussi à une réponse à Jacques que je n'écrirai probablement pas, faute de temps. Ma première objection utiliserait ce qu'il dit de l'influence de sa « naissance » sur ses pensées. Ma deuxième consisterait pour la n^{me} fois à bien marquer nos places respectives : dans un monde où tout est mort, lui veut faire vivre les idées, et moi je veux faire

vivre les choses et les instants et peut-être les gens. Et, pour éviter que nous ne soyons d'accord, je dirais : Il n'y a que moi qui puisse — grâce à des mots aussi subtilement et « primitivement » et nouvellement arrangés que le furent autrefois, dans les instants, les choses et les gens — créer la vie. Car les pures idées sont aussi mortes que le reste. Il n'y a que Claudel et moi, dirais-je, puisque, dit-il, nous sommes ses deux adversaires.

Je dirais cela si ce n'était pas me condamner moi-même que faire des théories.

— Je veux terminer en disant que le plus beau moment de ce temps au camp, ç'a été cette après-midi de samedi, où, en marche, espérant partir en permission, j'imaginais ce que seraient ces deux jours avec vous — surtout le dimanche matin, jour de la Pentecôte ! Depuis trois ou quatre ans je ne m'étais senti ni si fort, ni si lucide, ni si haut.

Toutes joies remises à la semaine suivante ! Au camp, c'est du 3 demain matin !

Baisers à tous, en particulier à la Bebelle et à maman-Barthe.

HENRI.

Tout ce que vous me dites de votre *Germie* m'amuse et m'intéresse. Comment s'appelle-t-elle ?

Le mandat de cette semaine m'a fait grand plaisir, surtout avec le supplément de papa. La gamelle est si maigre et si médiocre ici qu'il est presque toujours impossible de la manger, c'est la plus grande cause de dépenses. Il y a aussi les blanchissages, etc... Pour la semaine prochaine (nous n'aurons pas de permissions, ni même de repos, dimanche, nous marchons !) ne manquez pas d'envoyer *un bon de poste sans adresse*, il n'y a que cela que je puisse toucher immédiatement.

Je pense que vous avez dû voir jouer hier soir *Pelléas*. Je vais découvrir *Comœdia* chez un des libraires qui pullulent maintenant autour du camp. Que je regrette de ne pas entendre *Boris* !

Je repense — mais je n'ai plus le temps — à *l'Ève future* que j'ai trouvée si admirable d'un bout à l'autre.

H. F.

Que *tout le monde* me fasse l'aumône d'une longue réponse pour dimanche — car cette lettre est *pour tout le monde*.

Dernière correspondance reçue : la petite carte de maman.

*A Mmes et M. Fournier
et M. Jacques Rivière, en vacances
chez Mme Barthe, à La Chapelle d'Angillon.*

Fort de Vanves, mardi 18 août 1908.

Mes chers,

Arrivé hier soir à Paris à onze heures quarante-cinq ; couché à une heure du matin ; debout à quatre heures vingt pour la marche du mardi.

Je suis tellement fait et résigné à cette vie, maintenant, que je n'ai pas même songé à trouver pénible ou triste la reprise du collier.

Il faisait, ce matin, quel beau temps ! Nous sommes passés par le bois de Verrières, Villebon, Bellevue, Clamart. Retour à dix heures.

Poussière, chansons, fatigue. Mais nous avons suivi, dans Villebon et Bellevue surtout, des avenues en dévalées où des parcs profonds s'ouvraient, avec des tournants d'allées ratissées entrevus, et des villas lointaines comme des châteaux de Sologne.

J'ai vu ce matin *le Journal*, mais comme je ne me rappelle plus les numéros, je ne sais pas si le gagnant de cinq cent mille francs est le vôtre.

Je vais sortir tout de suite. Il est près de cinq heures.

Bientôt, là-bas, les lents troupeaux de vaches...

Je vais aller à la gare chercher mon paquet, puis je passerai sous l'Odéon voir les livres, je dînerai je ne sais où et je rentrerai rue Dauphine lire ou travailler.

Je souhaite à Isabelle une dent repoussée en or ; à Jacques de réussir à bicyclette le tour fatal ; à ma grand'mère que l'assurance lui paye un bûcher en pierre de taille ; à papa une prompte valise ; à maman, un gendre modèle...

Tous souhaits également difficiles à réaliser ! Je ne les fais que pour mériter une fois de plus la réputation, à laquelle je tiens, d'un fils affectueux

aimant ses parents

et désireux de leur bonheur.

Henri FOURNIER.

Les trois dimanches que je dois passer à Paris, devant être terriblement désolés, prière à mes parents d'envoyer ce jour-là leur lettre hebdomadaire.

(Écrit sur de la Nuit.)

*A Mmes et M. Fournier
et M. Jacques Rivière en vacances
à La Chapelle d'Angillon.*

Paris, le 1^{er} septembre 1908.

Mes chers,

Je repasse aujourd'hui à « La Tour (1) ». J'en profite pour rester une partie de l'après-midi « chez nous » et pour vous écrire.

Je me sens presque aussi désarmé que quand je suis passé au fort. Il va falloir se refaire aux exigences des anciens bons-hommes et apprendre les manies de ceux qu'on a changés. J'ai dit au revoir, avec le sourire, aux galonnés de là-bas ; en voici d'autres qui se démènent, et qui commandent à ce tas de gens parqués ici entre des planches. Je replante encore une fois mon paquetage !

1^{er} septembre. « C'est ce mois qu'on s'en va » ont dit les anciens au réveil. Il pleuvait. J'imaginai les routes détrempées, creusées déjà d'ornières et bientôt s'en allant vers l'hiver avec, à cent pas, un voile de pluvieux brouillard. Hier au soir, dans l'ombre, un

(1) A la caserne de La Tour-Maubourg.

ancien avait pris ses habits civils apportés dans une valise. Casquette, cordelière rose et chemise empesée. C'est par un temps comme celui-ci que, l'année dernière, en octobre, un matin, j'ai vu les anciens de Vincennes s'habiller pour partir. Il y avait un forgeron, des cultivateurs, un bourrelier. L'un s'appelait Fontaine, il allait à La Guerche. L'autre dans un petit pays aux environs de Bordeaux. J'ai oublié son nom. Ils étaient lourds et radieux. Je ne désirerai jamais rien si fortement que m'en aller avec eux, ce jour-là, ce jour d'octobre qu'il pleuvait, où c'était pour moi la fin de tout, et, pour eux, le commencement de la vie dans les bourgs et les fermes de France. Je venais de recevoir une lettre de Jacques où il parlait des jardins des éclusiers, au canal du Berry, avec leurs géraniums qui s'effeuillaient sous la pluie. Tout cela avait un goût de terre labourée où pourrissent des feuilles, à l'entrée de l'hiver.

C'est aussi ce mois que je m'en vais, l'année prochaine. C'est le plus admirable et le plus aimé de tous.

Nous partons en manœuvre, dans la nuit de dimanche à lundi prochain. Notre premier cantonnement se fera aux environs de Cormeray. J'ai noté aussi la « ligne de Coutres,

Montrichard, Bléré, Tours », probablement la ligne au-dessous de laquelle nous manœuvrerons. Nous sommes à court de renseignements. Vous avez dû voir sur *le Journal* le thème général des manœuvres avec les différences entre la première partie : manœuvres de corps d'armée, et la deuxième : manœuvres d'armée.

Maman m'écrira bien pour me dire si elle a reçu son paquet. Il est vrai que j'avais moi-même omis de remercier du dernier envoi d'argent. Je la remercie de ses conseils culinaires. J'ai réussi dimanche du thé, du cacao et des œufs mollets. Il est vrai que j'avais découvert *la Cuisinière bourgeoise* avec des notes, des commentaires et de considérables additions, par Madame A. Fournier.

Jacques devrait bien écrire ce qu'il projette sur Villiers. Je n'ai pas trouvé moyen de lui répondre encore, mais je vais le faire.

Qu'il se rassure. Je travaille beaucoup ces temps-ci à mes papiers (1). J'y ai consacré dimanche, depuis quatre heures du soir, six heures délicieuses. Il me faudrait des journées entières à seulement y réfléchir et alors tout s'arrangerait et s'organiserait plus délicieusement encore. Pour l'instant ce doit

(1) Au *Grand Meaulnes*.

être encore trop sec, trop dépouillé, et puis ce sera long malgré tout, bien que

(Ysé). — *C'est toujours trop long. Un écrit d'amour, cela devrait être si soudain*

Qu'une fleur, par exemple, un parfum, vous voyez bien que l'on a tout eu, qu'on a tout, que l'on aspire tout

D'un seul trait, que cela vous fît faire ah! seulement;

Un parfum si droit, si prompt que cela vous fît

Sourire seulement, un petit peu : ah! et voilà que l'on est parti!

(P. C.)

Il est terriblement dur d'arriver à écrire au régiment. Il faut pour écrire une telle tranquillité. Il faut être si peu soucieux de ce qui vous entoure, de ce qui va vous arriver, quand le soir on rentrera.

Il y a, justement, parmi ce qui est à peu près définitif, le parc d'un personnage. C'est celui-là que je voudrais si j'étais riche. Mais je n'ai pas le droit d'en parler dans une lettre. Parle-moi du tien.

— Je veux tâcher de tout préparer pour ne pas plus souffrir de ces manœuvres que de celles de Gif. Et alors, y trouver du plaisir!

Bien que je sois emprisonné de nouveau dans ces locaux noirs des Invalides, il y a la joie de dire : Jamais plus je n'habiterai à Vanves. Ceux qui y sont allés comprennent.

— Encore ceci avant de vous quitter : J'ai conduit l'autre jour un détachement de malades. Il y en avait qu'on venait d'opérer de hernies. La moitié n'avaient pas été endormis. On leur demandait s'ils étaient « durs », puis, sans attendre la réponse, on les liait en insensibilisant seulement la place comme une dent. Pendant l'opération les liens leur entraient dans les chairs jusqu'au sang tant ils se convulsionnaient. C'est quelque chose que je ne puis imaginer.

Baisers à tous. Ma lettre est pour tous. La Bebelle sera chargée de la lire à ma grand-mère.

HENRI.

6 heures, mardi.

En descendant, la concierge m'a donné avec une lettre de B. et une carte de Ch. une lettre de maman. Je la remercie et l'embrasse. Faut-il lui dire comme je pense à elle et comme je suis souvent avec elle?

Faut-il lui dire « gros comme quoi » je l'aime?

HENRI.

Le petit B. désolé de mon silence exige une lettre.

Ch. — ce pauvre Ch. — m'écrit : « ...Je t'évoque parfois et j'en ai pour un bon moment d'exquis souvenirs. Que nous étions heureux, à Lakanal, au milieu de notre misère ! Chaudes amitiés, mon bon ami Fournier. » Il me promet une lettre. Je vais en une heure tâcher de répondre à lui et à B.

Ne pourriez-vous pas me dire, ô vous Jacques, ou vous Isabelle, derrière quels fagots vous avez mis macérer Suarès. Sachez pour votre punition que j'ai retourné toute l'armoire, une lanterne à la main, sans avoir pu dire : *Ecce homo*.

Si, pour des raisons diverses, de très longues lettres entre Jacques et moi n'étaient devenues impossibles, je voudrais en ce moment régler définitivement deux questions :

- 1^o Le socialisme, essentielle en ce moment ;
- 2^o Jammes. Ceci pourrait s'appeler quelque chose comme : grandeur et décadence de Francis Jammes.

J'ai aperçu son dernier machin dans *l'Occident* d'août.

Baisers.

HENRI.

A Mme Fournier, à La Chapelle d'Angillon.

Samedi matin, 12 septembre 1908 (1).

Ma chère maman,

Je vous ai laissés sans nouvelles depuis lundi : nous sommes toujours cantonnés dans des fermes isolées et déshéritées, sans encre ni papier, loin des boîtes à lettres.

Je n'ai d'ailleurs pas eu de temps. Mercredi, après la manœuvre, je me proposais de vous écrire que les manœuvres étaient surfaites et que tout cela n'était que poudre aux yeux. Mais, depuis, nous avons eu deux journées excessivement dures. Ce sont les retours aux cantonnements qui sont longs et déprimants. Jeudi, nous sommes partis avant trois heures du matin et nous avons marché jusqu'à cinq heures du soir, pour repartir dans

(1) Cette lettre, ayant été jugée nécessaire à l'intelligence de la suite, avait été donnée dans *la Correspondance* entre Jacques Rivière et Alain-Fournier, t. IV, p. 34. Édition de *la Nouvelle Revue Française*.

la nuit avant trois heures. Hier, sous la pluie froide, nous n'avons été rendus ici que dans la soirée. Mais je suis très frais, mes souliers sont comme des pantoufles, et mon sac ne m'empêche plus de regarder le paysage.

Vous devez avoir des cartes des manœuvres. Tous les journaux en donnent. Les manœuvres de corps d'armée sont finies, celles d'armée commencent demain. Lundi et mardi, nous sommes restés entre Cormeray et Chitenay. Mercredi, en cantonnement d'alerte à la ferme de la Choltière près de Pontleroy. Jeudi, dans un hameau de l'autre côté d'Angé. Hier et aujourd'hui, jour de repos, dans la ferme de la Basse-Lande, commune de Francueil.

Je ne suis pas trop malheureux. Je vis très obscurément, sans presque penser à rien, résigné d'avance aux misères de l'étape, et ne désirant pas même l'arrivée au cantonnement. Cette arrivée, c'est toujours comme si nous étions des voyageurs perdus et trempés et que, dans une maison enfin découverte, on nous laisse entrer seulement dans la buanderie froide et encombrée avec des mendiants. Quand les faisceaux sont formés devant le hameau, ceux-là même qui sont boiteux et qui ont tant désiré être rendus

espèrent que « ce n'est pas là encore » et qu'on va aller plus loin. Le milieu d'un bourg, avec une poste, une épicerie et une auberge, que d'hommes ont désiré cela, les jours passés, cela et rien de plus ! Mais ce désir même s'éteint, à la seconde déception ; et on marche sur la route, obscur et la tête baissée, comme un cheval fatigué, qui, de temps à autre, relève le cou pour regarder sa route.

J'aime cette route et ce pays. Ce n'est déjà plus la Touraine. Ce n'est pas non plus la Sologne que nous avons touchée et entrevue à Pontleroy : à l'horizon, des bois sombres et des genévriers me disaient, après la Touraine ménagère, le cher pays sauvage et inutile. A la Choltière, déjà, il fallait chercher au fond des grandes salles noires les paysans miséreux auprès du feu. On y allait par une grande allée de châtaigniers et elle s'appuyait à un bois. Deux ou trois mares, dans la cour, étaient cachées sous des arbres penchés qui laissaient tomber des feuilles et des brindilles sur l'eau croupie. Je me souviens de ma solitude, un instant, au bord de cette eau, dans ce pays ingrat. Je jetais des cailloux sur l'écume verte qui s'ouvrait ; je me disais que je ne reviendrais jamais là et que je ne désirais pas y revenir. Nous ne devons

pas même coucher là, mais nous étendre tout équipés sur la paille. On n'entendait rien que, vers la nuit, le piétinement d'un grand troupeau de moutons, affolé, qui traversait la cour.

Maintenant c'est la vallée du Cher. Nous y sommes descendus par la petite ville de Montrichard, entre les maisons taillées dans les carrières, par les rues enfoncées sous les hautes tours. Je connais bien cette vallée, en pente douce d'un côté, et de l'autre sa ligne abrupte de coteaux rocheux entre lesquels se glissent des bois de sapins noirs ; ses vieux petits châteaux romantiques sur la hauteur. C'est ainsi de Montrichard jusqu'à Angé où nous sommes allés. J'y ai vu le lever du soleil : avant les premiers nuages rouges, il y avait une telle bande de brume au-dessus du Cher que les bouquets d'arbres des rives avaient l'air plantés sur une route de fumée. A mesure que s'avavançait le soleil, elle se désorganisait et montait comme après le passage d'un train. L'immense vallée commençait à vivre, maisons blanches en pierre de taille, bouquets de peupliers, grandes perches inclinées pour les puits à fleur de terre.

Mais comme on reste étranger à tout cela, et de passage. La colonne vous emmène

comme un chemin de fer. Et les granges où l'on loge ne semblent que des chambrées plus mal commodes. La vie des habitants, nous n'y participons pas ; ce ne sont pour nous que ces croquants qui nous regardent passer, toujours rigolant, comme si à nous voir chanter on ne puisse plus se tenir de rire, ou qui disent, à la fin de la manœuvre : « C'est déjà fini ! », comme des spectateurs volés. On a pour eux le même mépris que pour les journalistes à cheval, en gants blancs, qui connaissent un officier d'état-major et qui vont pondre leur article sentimental sur l'état d'âme des troupes.

— A de rares moments cependant cet uniforme anonyme vous permet de sympathiser avec les gens. Et alors, il y aurait bien autre chose à dire que quelques mots bien arrangés pour donner l'impression d'un paysage. — Ceci vise Jacques et ma carte de l'autre jour.

Quant à mes hommes, à moi, il faut bien l'avouer, j'en ai, par moments, un dégoût qui me renverse. Que j'en ai assez, parfois, de leurs rires ! Comme leur faiblesse, leur lâcheté, l'ordure où ils barbotent me dégoûtent. Mais aussi, des fois, leur brutalité, le mépris qu'ils ont de tout et d'eux-mêmes et de leur misère, est leur gloire et ma raison de les aimer.

J'aime assez les réservistes qui nous sont arrivés. Ils sont forts et plaisants. Ils forcent l'adjudant à se comporter avec eux comme un pion impuissant. Ils sont toujours ralliés à moi. Ils me disent : « Caporal, tu... »

Veux-tu connaître de beaux noms des hommes de mon escouade : Marolle, Feuillant, Fauvel, Reyne, Bellanger. Ils sont aussi hideux que leurs noms sont beaux.

Depuis qu'ils savent que je serai officier, mes hommes de l'active se grisent de l'idée qu'ils pourraient avoir avec moi lieutenant la même familiarité qu'avec moi caporal. Ils se donnent, à chaque instant, le vertige de petites répétitions.

— Veux-tu savoir où j'ai dormi : lundi et mardi sur le pressoir à Chitenay ; mercredi, dans un grenier, à la Choltièrre, quelques heures, tout équipé, sur le dos, sans paille ni couverture, la porte ouverte en cas d'alerte. Jeudi sur un lit de haricots et de paille, si profondément qu'au réveil j'en suis resté un instant effrayé. Hier soir, nous avons couché, le caporal d'ordinaire et moi, dans l'écurie du cheval, le reste de l'escouade dans une chambre vide infectée de leurs pieds. Il y avait un bat-flanc qui séparait notre coin de paille du cheval. Nous avons eu chaud mais

nous étions gênés de l'étroitesse de la couche. Éclairé d'un bout de bougie, sur un coffre à avoine, l'autre terminait des comptes, tandis que j'étais étendu déjà. Bonnet de coton, ma capote sur moi, les pieds dans un sac, la tête renversée sur la paille, ah ! que je devais dormir. Le capitaine et le lieutenant sont venus pour des questions d'ordinaire ; le caporal m'a raconté qu'il leur avait dit : « Fournier est là, couché. Nous sommes venus là pour avoir chaud : nous sommes enrhumés. » Le capitaine a répondu : « C'est bien », puis il a levé la lanterne au-dessus de moi et m'a regardé en disant au lieutenant : « Qu'il a l'air fatigué ! » — Pourtant je me sentais très dispos, quand, au matin, le cheval m'a réveillé en se cognant contre la planche et en faisant glisser sa chaîne dans l'anneau comme il l'avait fait toute la nuit. Le paysan m'a parlé longuement en lui apportant à manger.

Hier soir, pour la première fois, nous avons à trois organisé un repas à *table*. Une fermière nous a vendu et fait cuire le tout pour trente-huit sous. Nous n'aurions pas eu ce gala si le caporal d'ordinaire n'avait été des nôtres pour découvrir les provisions et si le caporal adjoint ne s'était arrangé avec le chef pour la question de l'appel.

Rivière t'expliquera ce que signifient ces appellations mystérieuses. J'aurais dû lui répondre ; mais il trouvera dans ma lettre, çà et là, fragmentairement, une réponse à la sienne. Et puis, il y a toutes les petites histoires de coucher et de manger qui ne peuvent intéresser qu'une maman : un fiancé a bien autre chose en tête. Sa lettre pourtant m'a fait grand plaisir (1). Elle est arrivée à la dernière étape, jeudi soir. J'ai dit au sergent de jour, qui ne devait la distribuer qu'à l'arrivée : « Sergent, vous n'avez rien pour moi ? » Et je l'ai eue pour jusqu'au bout de la route. Claire et belle et laissant le désir de la relire. La veille, assis dans une fente de meule de paille, et plus dispos pourtant, je me perdais dans une lettre de B., la confusion même, avec ces restes de banalité dont il ne peut pas se défaire. A cette heure où je suis dépouillé de tout luxe de pensée, de toute affectation, où il ne reste au fond de mes désirs appauvris que le plus essentiel : celui qui n'a même pas de nom, je vois bien que le seul qui m'ait aidé à approcher de ce monde inconnu et particulier que je désire est

(1) Du 9 septembre 1908. *Correspondance* Jacques Rivière-Alain-Fournier, t. IV, p. 27.

Jacques Rivière avec ses théories limpides, ses grands travaux dits « abstraits ». Et c'est de la même façon, par ces moyens différents, que nous connaissons les pays de France.

Je t'embrasse bien fort, maman. Dis à maman-Barthe et à Isabelle que je pense à elles, à papa que je regrette de n'avoir pas été avec lui pour lui faire passer de meilleures vacances.

HENRI.

A M. Fournier, à La Chapelle d'Angillon.

Mercredi 16 septembre 1908.

Villeloin, ferme des Coudraies (Indre-et-Loire).

Cher papa,

Au moment de la sieste, alors que je tombe de sommeil, j'ai pu réunir une plume rouillée et un petit encrier d'un sou, sur une table cirée, dans la petite chambre de ferme où les enfants ont affiché des images décalquées.

Depuis dimanche nous menons une vie éreintante et misérable. Dimanche soir et lundi soir, nous avons bivouaqué. Hier, mardi, après deux jours de marches forcées, nous avons pris enfin contact avec l'ennemi ; nous étions debout depuis trois heures du

matin, nous ne sommes arrivés qu'à neuf heures du soir dans une ferme perdue et sans provisions. Aujourd'hui repos.

Les journées sont brûlantes, les nuits glaciales.

Une fois le soleil levé, à la première pause, il faut se dégrouiller d'enlever son équipement pour retirer la veste et la remettre dans le sac. Et bientôt, dans la poussière et la chaleur, on va désirer le village où les habitants ont peut-être mis des seaux d'eau fraîche au pas des portes. On y puise au passage avec son quart, rapidement, entraînés par la colonne en marche. C'est l'instant où les habitants remontent dans l'estime des hommes. Il y a aussi, au passage de la colonne, l'habitant qui ramasse précieusement, pour les mettre à la poste, d'innombrables lettres qu'on lui tend.

La nuit. Dimanche soir, première nuit au bivouac. Nous faisons de vagues abris en paille, sous lesquels on s'entasse et se serre. Sans presque de paille, tout équipés, la fatigue nous endort par terre. Le froid terrible gagne ; recroquevillés, détendus, bientôt ankylosés de partout, nous tombons dans un sommeil-cauchemar, un bras gourde sous la tête en guise d'oreiller. Pas plus d'une heure

ou deux je reste ainsi terrassé, puis, tout empêtré dans l'équipement, je me glisse dehors au froid clair de lune. Les cuisiniers ont allumé de grands feux pour faire réchauffer le café, je m'en approche trébuchant et frissonnant. Il est minuit et demi et jusqu'à une heure, l'heure du départ, un à un, se glissent autour du feu tous les hommes de la compagnie, chacun racontant en claquant des dents la même misère que le précédent.

La nuit suivante, même programme. Nous avons un peu moins froid ; mais toute la nuit nous sommes dévorés jusqu'au fond des oreilles par des trillions de poux de poulets, sortis de la meule de paille où notre abri est adossé. Comme oreiller le mur tout droit et piquant, que forment les bottes de la meule, du côté coupé ; la tête enfoncée là dedans, le képi écrasé avec son manchon blanc.

Hier, nous avons dû faire près de cinquante kilomètres. La manœuvre a fini à midi, mais on a dû marcher ensuite jusqu'à neuf heures du soir. Il a fallu des voitures de paysans pour ceux qui ne pouvaient plus marcher. Je n'étais pas fatigué autant que déprimé par les marches, les insomnies et les privations précédentes. Je suis un des rares qui ont voulu garder leur sac jusqu'au bout, non par bra-

vade, mais parce que, arrivé à cet état de dépression, je savais que rien, sinon le sommeil, ne pouvait me soulager. Je suis arrivé les genoux raides, mais les pieds comme des miroirs, et frais encore.

La misère morale était grande dans les rangs. Il semblait qu'on n'arriverait jamais. La nuit tombait et rien pour s'arrêter, manger, boire et dormir. Quand la 5^e a pris son cantonnement, nous croyions que c'était là et il restait encore trois kilomètres à faire, par les chemins ravinés, sans y voir. Quand la 6^e a été rendue, il n'y avait de place que pour la 1^{re} et la 2^e section. Par les bois, dans les chemins bourbeux, semant à chaque instant des hommes découragés qui refusaient d'avancer, avec des pieds blessés qui bronchaient à chaque pas, nous avons fait encore deux kilomètres. Il n'y avait dans la ferme, où des soldats étaient déjà passés, rien à boire et rien à manger. Il ne nous restait que la soupe de l'ordinaire, deux heures plus tard, et, enfin dans la grange, glissé jusqu'au fond d'un sac à distribution, la capote sur le nez, les membres raidis dans la paille, j'ai dormi.

Aujourd'hui, au grand soleil, j'ai pu aller en flâneur jusqu'aux pays voisins : Coulangé,

Villeloin. Je me suis arrêté à deux fermes pour y boire du lait. La vue d'une épicerie, d'une simple devanture d'épicerie, m'était agréable comme le visage d'un ami !

C'est sans doute le Berry, ici. C'est bien le grand pays dont les étrangers ne peuvent rien dire, parce que, en vérité, son aspect général ne dit rien. Il faut le connaître en détail depuis l'enfance ; voici, entre deux bras du ruisseau, le petit pré aux herbes hautes, où sèche entre les ombres des peupliers le foin déjà coupé ; voici la ferme cachée au détour de ce sentier qui débouche sur la route ; voici, car la terre est plus blanche par ici et plus vallonnée, voici, au flanc du coteau, un four à chaux.

Quel ennui d'être caporal, et quand chacun se couche par terre, à la grand'halte ou au cantonnement, de se mettre aux cuisines pour distribuer aux cuisiniers leur besogne et les provisions, pour diriger les travaux, faire sortir les ustensiles de campement, etc... Quand tout le monde fait la sieste, il faut se lever pour emmener un homme aux distributions ; quand tout le monde est servi il y en a encore qui viennent réclamer leurs portions. Il est agréable de se dire que tout cela va prendre fin, que dans deux jours ce sera fini.

Cependant cette besogne ingrate donne aussi satisfaction. Je songe surtout à cette puissance que, à la réflexion, je me suis sentie un des premiers matins des manœuvres. Il me restait du pain de la distribution, et les hommes se plaignent souvent d'en manquer. Alors, de colère, je les appelais et, sans leur demander comme d'ordinaire, simplement, qui manquait de pain, je leur disais : « Montre-moi ton pain... — Ça te suffit ! » ou bien : « Tu n'en as pas assez. Prends ça ! » comme à de petits gamins d'école. Et ces hommes mariés et pères de famille, tête basse, le nez dans leur musette, se laissaient faire.

La fin des vacances, par ce temps de septembre, où il n'est plus banal de dire, comme en août, qu'il fait beau — par ce beau temps reposé, t'est-elle plus agréable que le début ? Je voudrais bien être avec toi ; nous irions ensemble à Nançay ! L'autre jour, dimanche, nous rencontrions dans le bois, de l'autre côté de Lecueillé, je crois, des voitures menées par des paysans endimanchés ; entre deux côtes au bord de la route, une chapelle dans une éclaircie m'a redonné le désir de ton pays.

Dis à maman que dès mon arrivée à Paris

il y aura une réponse à sa dernière lettre ; et merci du mandat.

Je suis surpris de n'avoir rien de vous aujourd'hui. Une carte-lettre de B. seulement, où il défend sa Beauce.

Dans la grande bataille d'hier (lignes de manchons blancs indéfinies dans la plaine, batteries nous flanquant dans l'oreille leurs coups de fouets, formations en échiquier et en échelon, charges à la baïonnette dans les trèfles — « la monteras-tu, la côte, la côte... ») — nous avons approché Levroux (souvenirs d'Épineuil) qui n'est pas loin de Châteauroux.

Je t'embrasse.

HENRI.

A Mme Fournier, à La Chapelle d'Angillon.

Paris, 23 septembre 1908.

Ma chère maman,

J'ai demandé ce soir une permission de la nuit : c'est demain que la classe s'en va, j'ai préféré fuir le charivari et les batailles inévitables des gars normands et bretons. Je vais en profiter pour me coucher tôt, dans mon lit, pour la première fois depuis les manœuvres.

Me voici de la classe ; plus qu'un an d'ennui. Si tu avais vu avec quelle gravité je concluais avec un ancien que, « puisque la classe compte zéro demain matin, nous avons le droit de compter, et de porter la montre ». C'est la saison du recommencement, voitures tôt allumées, trottoirs luisants de pluie, et les grands arbres embrumés des quais. Depuis des années c'est ainsi que je retrouve Paris quand, en octobre, il faut reprendre sa tâche.

La joie de ceux qui partent est diverse comme leurs costumes. Il y en a qui se sont rassemblés dans un coin et, chacun leur tour, qui chantent. Il y en a qui traversent les carrées en poussant un grand cri. Il y en a qui économisent leur argent et leur joie et qui disent : « Pour ce soir, c'est assez ; je vais aller me coucher ; demain matin... » Quelques-uns sont envahis d'une telle douceur que, venus pour vous dire quelque chose, ils se taisent, vous prennent par les épaules et vous regardent. D'autres font de grandes démonstrations, à propos de n'importe quoi, où ils ont l'air d'avoir fait entrer toute la sagesse du monde. D'autres, déjà, se sentent « attristés par la plénitude du plaisir », ce sont les plus assoiffés de joie, mais : « Ah !

voici que la limite du bonheur humain est passée, voici la coupe vidée, la joie est complète, est-ce donc tout ce que j'ai désiré? est-ce que, déjà, je n'ai plus soif? »

Avec leurs costumes civils, ils redeviennent aux yeux de tous des hommes libres et différents. On sent que, sous ces costumes, il serait impossible de les conduire en rangs. Comment ce marchand de vaches en blouse obéirait-il en même temps que ce petit paysan breton avec son béret et son gilet brodé? L'un est lourd et puissant, l'autre courbé et minutieux ; ils n'arriveraient pas en même temps. L'uniforme avait caché, supprimé tout cela. Je pressentais à peine, dans mon « tampion » qui était tambour, ce terrible gars au visage romain, aux yeux larges et calmes, tel qu'il m'apparaît maintenant sous son immense béret, son gilet de velours, sa courte blouse et son pantalon collant large du bas.

La Bretagne que j'ai haïe, enfermée dans Brest, pour l'avoir à peine entrevue, doit être un admirable pays. Ces riches costumes barbares, divers suivant les villages, cette langue si âpre et si douce me disent le pays étrange et brumeux de Fiona Macleod, celui que j'ai connu, une après-midi de novembre, dans un village sur la ligne de Rennes à Brest,

tandis que l'hiver — silence et immobilité — attendait dans les haies et par les sentiers d'ajoncs que le beau soleil déjà blanc se fût effacé.

Le lieutenant m'a chargé de réunir tous les libérables demain matin, pour leur demander je ne sais quelle offrande destinée au cercle de la compagnie. « Il vaut mieux que ce soit vous qui leur parliez ; vous saurez mieux que moi ; venant de vous, ils prendront mieux ça... » — Quels galons valent cet aveu du grand crétin ?

— Je terminerai demain soir en te parlant de *l'Ève future*. Mais je veux te redire un mot de « l'Homme qui tombe ». Il ne disait rien ; il s'était fabriqué une tête de chat-grillé, édentée, émaciée, mais tout écarquillée de gaieté. Il tombait, il ne cessait pas de tomber, il s'embarrassait dans cinquante chaises à la fois ; il entraînait dans sa chute une table énorme ; à deux ils le retiraient par les pieds, tombé de la scène dans la salle... et alors, en tombant, il avait un petit cri unique et indéfiniment varié, qui exprimait, comme sa mimique, quelque chose d'indiciblement satisfait, de démoniaquement satisfait, comme si tout ce qui, en lui, était pesanteur et chute s'était soudain délivré. Le grand comique

venait de ce que cela se transformait vaguement en cri de détresse. Je n'exagère rien ; je reste plutôt en deçà de la vérité, de l'étrangeté de cette « création ». C'était comme une esquisse de l'animal tombant, partie subconsciente du nôtre, soudain apparue. Et je me rappelle que, au cirque de Brest par exemple, d'autres clowns m'ont déjà donné des impressions aussi profondes. A l'apogée, quand du haut d'un échafaudage de chaises, il faisait une chute énorme et très lente, son cri qui se prolongeait comme la chute aurait dû donner une crise de nerfs à toutes les dames des fauteuils. Il est dommage que les clowns aient élu domicile dans les music-halls, où il faut passer pour les trouver par des productions d'une saleté et d'une nullité inimaginables.

Jeudi, midi.

Je prends « ma » permission du jeudi. Je viens d'arriver et j'ai été bien surpris de n'avoir pas une réponse à ma lettre de lundi.

Tous les anciens sont partis maintenant, les chambres sont à peu près vides. Bien que nous y ayons été préparés, nous étions en grande détresse, ce matin, quand la troupe des civils porteurs de baluchons a tourné le

coin de la grille. Nous restons trois caporaux à la compagnie. Je suis de semaine à partir de samedi. Il me sera bien difficile de me faire remplacer.

Le cher et triste automne est commencé. Dans le train, en revenant des manœuvres, je voyais les rangées d'arbres des routes déjà tout enflammés, tout flambés et chacun d'un or différent. A présent cela tombe dans les chemins mouillés, à Versailles sur les pelouses, par cet après-midi de jeudi douce et pluvieuse. Il y a bien longtemps que je n'ai pas vu l'automne à la campagne, autrement que dans les allées mouillées du parc du lycée.

— Je vais en finissant de t'écrire, aller à la bibliothèque, travailler mes auteurs anglais ; je passe le 3 novembre et je voudrais bien être reçu, fût-ce avec indulgence.

J'ai grand'hâte que vous reveniez. J'attends ce matin une lettre où vous m'auriez dit : c'est tel jour. Ces deux mois ont été coupés par tant de voyages divers qu'ils ont passé vite ; mais j'ai grand'hâte tout de même... Et Jacques, quand rentre-t-il ?

Il faut que je te dise, avant ton retour, tout ce qui, dans la maison, a souffert de ma présence. Il y a dans la cuisine un tas d'assiettes à dessert où j'ai mangé des œufs, des

fruits, etc... Le thé, le sucre, le cacao ont beaucoup diminué. Et plusieurs fois, ayant eu soif et n'ayant pas de vin, j'ai bu de la grenadine dans de l'eau. Même en comptant le gaz brûlé, la poussière et le désordre général, tu peux t'estimer heureuse : il y a peu de cantonnements où le séjour de la troupe ait causé aussi peu de dégâts !

La solitude me rend pourtant encore plus distrait que d'habitude. La nuit dernière, venu dans la cuisine avec une lampe allumée, je l'ai posée près d'une éteinte ; et suis reparti à travers les chambres en tenant la lampe éteinte à la main.

*A Mme et M. Fournier
et M. Jacques Rivière,
24, rue Dauphine, Paris.*

Laval, le 15 octobre 1908,
Cercle des élèves officiers de réserve.

Mes chers,

Vous n'avez rien eu de moi depuis dimanche, parce que je n'avais rien à écrire. Rien à écrire et rien à faire. Toute la journée nous sommes tenus, en étude, en conférences et en exercices ; mais en réalité la vie que nous

menons est la plus désœuvrée et la plus aveu-
lie qui soit.

Moi, je m'en tire encore, grâce à mon examen du 3 novembre. Je traduis trois cents vers d'anglais par jour. Cela me sort un peu du dilemme abrutissant : l'étude où l'on chahute, le cercle où l'on s'embête.

C'est un collège, où l'on sait à l'avance que les études obligatoires ne serviront à rien. C'est une caserne où je ne ressens même plus cet ennui affreux, ces sursauts de révolte et ces haines qui donnaient du moins à cet esclavage quelque noblesse.

Ah ! vivement ! vivement ! cinq mois et surtout onze !

On essaie d'en sortir ; il y a des tentatives pour former une société de football rugby ; il est question d'aller au Mont-Saint-Michel pour 1 fr. 55, et au Mans voir Wright.

Depuis dimanche je ne suis pas sorti le soir. Tous les après-midi nous partons pour trois heures d'exercice, de service en campagne ou de topographie pratique. On abat des pommes amères. On va boire du cidre en cachette. La campagne est belle, par cet automne extraordinaire. Mais elle reste toujours comme enveloppée ; elle ne se découvre pas, même aperçue d'une hauteur. Dimanche

soir, après vêpres, nous irons peut-être à la forêt de Concise.

On s'obstine à nous refuser la permission du train de huit heures, les dimanches soir, alors qu'on nous laisse tant de libertés par ailleurs : entêtement de colonel autoritaire ! Cela m'a privé de mes vingt-quatre heures, dimanche prochain, car j'avais fait des économies pour venir. Je ne sais pas si je résisterai jusqu'au 3 novembre.

Dites à Jacques ou à Isabelle qu'ils m'écrivent s'ils veulent une lettre de moi. J'en ai reçu une du petit B. qui contient de petites horreurs normaliennes. Je projetais une lettre où il aurait été question d' « une route qui descend, l'hiver » ; et où j'aurais présenté ma collection de gens « sans âme ». Elle était pour le premier qui aurait eu pitié de moi et qui m'aurait écrit. Je préfère que personne n'ait eu cette pitié.

Maintenant, de petites commissions : Avez-vous reçu la visite d'un caporal qui m'apportait un bidon oublié ? Gardez-le (le bidon) jusqu'à mon premier voyage.

Isabelle veut-elle s'inquiéter de savoir si le *Journal des Examens* de juillet dernier (langues vivantes, nouveau programme) est paru ? Exiger « nouveau programme » et me

l'acheter pour 0 fr. 50. Me l'envoyer pour 0 fr. 05.

Je me sens prêt pour la majeure partie de cet examen ; mais je ne sais comment me préparer au thème, me remémorer l'art du thème. C'est le plus dur. En cas d'échec, d'ailleurs, et puisque ma dispense de version latine doit durer, du train dont vont les études ici, je crois la réussite en juillet certaine. Mais je la voudrais le 3 novembre prochain.

Maman veut-elle se souvenir d'une culotte noire de football qui a traîné longtemps dans ma valise ? Existe-t-elle toujours, ou plutôt maman n'en a-t-elle pas fait des cravates ou des dessus de clavier ?

— Je me rappelle que, de même que la matinée du dimanche 4 octobre m'avait été assombrie jusqu'à la désolation par le néant du Salon d'Automne, je me suis senti, toute la soirée de dimanche, parfois sans me rappeler pourquoi, la joie et la force d'une certitude : dans le train, le soir, à tout instant, je sentais monter en moi l'envie absurde d'en parler à mes voisins : ce tableau de Lhote a l'ampleur, la profondeur et la spontanéité des plus grandes œuvres. C'est plein d'une audace déjà paisible, déjà acceptée. Cela est

vieux et hagard, ces figures du dernier plan, sommaires — et pourtant tout cela se compose sous un grand geste admirablement jeune et croyant. Je voudrais être plus prêt des peintres et des peintures, pour en parler et en discuter techniquement.

— Ma capote et ma tunique n^o 2 n'arrivent toujours pas. Cependant que maman se rasure, elle ne me reverra pas autrement qu'avec le grand galon des élèves officiers de réserve.

Il y a aujourd'hui six mois que je suis caporal. C'est aujourd'hui que, de droit, je passe sergent (élève).

Baisers à tous.

HENRI.

*A Mmes et M. Fournier
et M. Jacques Rivière,
24, rue Dauphine, Paris.*

Laval, le 20 octobre 1908.

Mes chers,

Je ne résisterai pas jusqu'au 3 novembre et j'arriverai à Paris samedi soir au train de six heures. Je devais aller au Mont-Saint-Michel dimanche prochain, mais c'est une

partie remise à quelque dimanche d'hiver.

Nous arrivons d'une marche en campagne qui a duré trois heures. Il est cinq heures du soir. Je suis un peu fatigué et j'ai de la boue jusqu'au haut des jambières. Les grandes pluies d'automne ont enfin commencé aujourd'hui et les fonds de vallées sont gris sous la buée légère qui monte. Ici, les chemins sont barrés ; les haies presque impénétrables. Nous nous sommes pourtant avancés loin dans cette campagne clôturée et cachée. A l'autre bout d'un immense pré bien fermé, sur l'herbe rase et verte, un lointain troupeau de bœufs paissait. De l'autre côté de la haie la plus éloignée, se devinait, déjà perdue dans la brume, une maison. Dans un ravin que les arbres, les herbes et les haies nous cachaient, le train de Brest est passé.

Comme je voudrais être libre, être enfin sorti du collège ! Le dimanche passé ici me rappelait d'anciennes promenades de potache en détresse. Certes, les Promenades, les « Cours », les jardins publics sont innombrables et beaux ici. Mais les gens avec qui j'y ai erré me déplaisent par leur insolente et inconsciente médiocrité. Le grand « Jardin des Plantes » qui doit être un ancien parc privé, s'allonge au-dessus de la ville en sui-

vant la Mayenne. Assis sur un banc, on aperçoit entre les branches toute la ville aux toits d'ardoise. Le samedi, après-midi, toute cette vie en dessous se résumait en de rares bruits mélancoliques : une voiture qui cahotait, une cloche d'usine ou de couvent, celle des Trappistines, de l'École libre ou de la Fabrique de fil...

La vallée de la Mayenne tourne entre des hauteurs garnies de taillis jaunis. Des bois plus sombres entourent les châteaux blancs, d'où descendent, vers la rivière, des allées d'ifs en lacets.

Au musée, je me suis trouvé tout heureux et tout aise de rencontrer une *Campagne romaine* de Paul Flandrin.

Nous avons rapporté de l'exercice en campagne d'aujourd'hui un coléoptère tête-de-mort. Je n'en avais jamais vu. C'est impressionnant. Les paysans bretons qui le voient entrer ou le trouvent dans leur maison sont épouvantés et se préparent à la mort. En écrivant ceci, je pense : on dirait un passage du *Journal* de la naïve et littéraire Mademoiselle Eugénie de Guérin.

Ici s'arrêtera d'ailleurs mon rapport sur Laval. Je ne songeais pas à en écrire aussi long, quand, en croisant mes jambes boueuses

et fatiguées, j'ai entrepris de vous annoncer mon voyage de samedi prochain et de répondre à vos cartes et lettres.

— Je veux bien ne pas demander à Jacques plus qu'une « nomenclature » cette année, mais j'y tiens beaucoup, exilé comme je le suis, et cela ne lui prend pas grand temps.

Il n'a pas réussi à me dire combien de jours durait mon examen. Je le lui redemanderai dimanche.

Il n'a pas réussi non plus à trouver les miniatures persanes !

Ici, la courte étude du soir étant finie, je suis obligé de résumer rapidement ce qui me restait à vous dire, de façon à porter ma lettre à la poste après dîner.



— Je voulais remercier maman de sa lettre et la morigéner un peu pour les « paysages à pompons ».

— C'était bien ça, mes larmes de Vincennes — « larmes d'impuissance plus encore que de peine » — comme un oiseau qui s'est cru enfin délivré et que l'on rattrape pour lui couper les ailes. Mais on n'a jamais vu des larmes

d'oiseau, ni les miennes d'ailleurs. Il n'y a qu'Isabelle...

— *La Nouvelle Revue Française* de Gide m'intéresse. En cherchant pour m'amuser des titres à la revue rêvée, je voulais qu'il y eût *France* de quelque façon.

Je vous embrasse tous au galop.

HENRI.

*A Mlle Isabelle Fournier,
24, rue Dauphine, Paris.*

Laval, 1^{er} décembre 1908, 9 heures du soir.

Bebelle,

— Je viens de passer deux heures sur ce commentaire anglais, tâtonnant entre une recherche des mots et tournures poétiques et un abrégé de toute la grammaire anglaise. Finalement, j'y renonce et j'attends le corrigé de ce commentaire pour savoir exactement ce qu'« Il » veut.

Ne manque pas de me prendre les corrigés et les notes recueillies pendant les explications.

— Il est neuf heures et il fait un grand froid de décembre. Je suis en étude entre une lampe qui me fait mal aux yeux et le

poêle éteint. A l'autre bout de la grande salle déserte, quelqu'un s'écoute chanter : *Quand les lilas refleuriront*. Je songe que, quelque part, il y a sûrement des âmes infiniment délicates et ignorantes que cette misérable chanson, comme les plus belles, a désolées.

— Dans la chambre au-dessus, enveloppé dans une couverture, isolé pour travailler plus ferme, « l'homme courbé par les muscles » travaille. Depuis trois jours, il est sur *l'Art poétique* de Claudel ; il a, devant lui, comme pour le guider à chaque pas, l'article de Jacques. De tout ce que je lui ai prêté, c'est ce qui l'intéresse le plus. Et il note, et il résume... Pourtant il n'y a pas d'esprit moins religieux ; l'autre jour au hasard d'une conversation j'essayais de l'inquiéter, ou du moins de lui faire sentir ce que c'était que « l'inquiétude ». Il gardait sa tranquillité de cheval paisible qui marche, sans s'en douter, avec des œillères, entre des précipices. Je n'ai pu m'empêcher de le lui dire.

Il a dit du passage de Jacques sur le vers respiratoire que c'était « jeté ».

Personne ne le fréquente ici parce qu'il mange trop. Quand il ne saisit pas bien quelque chose, il dit : « J'y comprends que peau ! »

Il n'aime pas Gide : pourtant il en a noté les passages les plus exquis et ceux que nous avons trouvés nous-mêmes supérieurs. Mais il m'a dit que c'était dangereux et qu'il craignait que « sa vieille » tombât là-dessus.

— J'hésitais à venir dimanche prochain à cause de l'éreintement du dernier voyage : le train est arrivé à Laval à trois heures du matin. Et les tamponnements continuent.

Mais depuis je me suis trouvé mille raisons de revenir sur ma décision, dont la première est la peur du départ de Lhote et la deuxième le fragment de *l'Enfant prodigue* qu'on va jouer chez Lamoureux.

Je t'embrasse.

HENRI.

1909

*A Mmes et M. Fournier et M. Jacques Rivière,
24, rue Dauphine, Paris.*

Mirande, 10 avril 1909.

Mes chers,

Je vois, par ma fenêtre, un petit prunier tout fleuri. Hier il faisait grand vent et poussière. Aujourd'hui c'est un soleil que le vent ne fraîchit pas, je me crois à la fin d'août.

La Chapelle même n'est pas plus calme que ce bourg, que ce haut de rue où donnent mes fenêtres. Je n'entends, comme aux soirs d'été, que des voix d'enfants très loin, parfois un train, un pas tranquille sur la route. C'est délicieux et triste. Je me sens dans un isolement terrible.

— Une fois passé Auch, j'ai commencé à regarder, du train, si l'on n'apercevrait pas les montagnes. Nous passions entre des collines, dans de petites vallées, ou nous montions lentement des rampes. Et j'ai enfin

découvert, tout à coup, très loin dans la buée blanche, mais visibles à cause de l'éclat plus blanc de la neige, les « grands pics cassés ». C'est ainsi qu'on les voit de Mirande, de la gare, de l'hôtel, du tennis. On est hanté par le désir de s'en rapprocher ; à bicyclette, on veut toujours monter une côte encore et encore une dans l'espoir de les découvrir. Parfois, on en découvre des centaines de kilomètres. Il y a des jours, paraît-il, où le Pic du Midi paraît être à quelques lieues.

— Nous avons été accueillis par les officiers d'ici avec une cordialité et une simplicité exquises. Nous prenons nos repas avec les lieutenants célibataires : il y en a d'infinitement drôles, mais leur vie est la plus morne, la plus inutile qui soit. Je me demande comment ils y résistent.

Je suis tombé dans « la » compagnie rêvée. Pour vous donner une idée du capitaine, ce gros bonhomme a été trouver mon ordonnance au réfectoire pour lui faire des recommandations spéciales sur la façon de se comporter avec mon propriétaire. On n'est pas plus paternel.

— Mon propriétaire est un réfugié espagnol, un usurier, un contrebandier, et un fabricant renommé de saucissons de Lyon. Il

n'a de convenable que ce petit appartement qu'il m'a loué. Mais cet appartement est si triste, je m'y suis senti si isolé, que j'ai offert à un autre sous-lieutenant qui le désirait d'y venir habiter avec moi. C'est un sportif peu encombrant qui me donnera des leçons de boxe. Nous paierons trente francs à nous deux : il y a un salon, une chambre, un cabinet de débarras et un bout de grenier.

— Mon ordonnance est du Gers. Son accent et ses façons de parler me rappellent un peu mon grand-père. Son père a été dans la cinquième partie du monde? — à Tahiti. — Il parle beaucoup. Il ne dit pas mettre quelque chose là ; il dit le f... là.

— C'est Pâques ce matin. J'ai une permission. Je vais partir à une heure chez G. à Tarbes. S'il est disponible, j'irai me promener avec lui ; sinon je continuerai vers Pau, Laruns, ou vers le Pic du Midi, avec mes deux acolytes. Maintenant, nous connaissons une famille de tanneurs qui nous emmèneront en voiture jusqu'au Pic du Midi, dont nous ferons l'ascension la nuit, pour arriver au lever du soleil.

Malgré cela votre lettre d'hier, avec le mot de B., m'a beaucoup déçu.

Celles de Jacques m'ont fait grand plaisir ;

je vais lui répondre dès que j'aurai quelque chose à dire.

Je vous embrasse tous.

HENRI.

*A Mmes et M. Fournier
et M. Jacques Rivière,
24, rue Dauphine, Paris.*

Mirande, dimanche après-midi, 2 mai 1909.

Mes chers,

Je remercie maman de sa longue lettre et de son exquise anecdote — et les autres de ce qu'ils ont bien voulu me communiquer. Cela m'a beaucoup rassuré de savoir que ce n'était qu'un rhumatisme.

— Je m'ennuie bien de vous tous. Quand je vais revenir tout bruni, j'aurai l'accent, puisque dès maintenant je ne m'aperçois plus que les autres l'ont.

Ici la seule distraction c'est le tennis où vont les dames d'officiers qui sont aimables et cérémonieuses, et les demoiselles d'officiers que je ne tiens pas à épouser.

— Je ne veux pas discuter avec maman sur ce « respect humain » dont elle parle. Je ne comprends pas un mot de ce qu'elle me

dit là-dessus. Je préfère, tout seul dans mon petit logis, me rappeler la façon exquise et exaspérante dont elle répond à vos objections : « Ah ! oui ! bien sûr... »

— Ces dimanches d'été — je dis été parce que déjà les lilas sont défleuris — sont tristes. Je devrais aller à la messe et à vêpres.

J'irai voir un jour la cathédrale d'Auch dont les vitraux, me dit-on, sont peut-être aussi beaux que ceux de Bourges.

— J'ai reçu le revolver de M. F. avec une lettre si pleine de bonté que cela m'a fait plaisir tout le reste de la soirée. Tant de cordialité, tant de simplicité ravit. Je lui réponds tout de suite. Il pense vous voir à la Pentecôte.

J'ai reçu aussi (enfin ! que papa soit satisfait — je ne pouvais y croire) le revolver prêté à J. et perdu par lui. Ma chambre devient un arsenal.

— Tous les autres lieutenants partis au camp de Caylus ou employés au casernement, je reste le seul de la compagnie. C'est moi qui dirige l'exercice — c'est moi qui répartis à ma guise les repos que je guettais l'an dernier avec tant d'impatience ; c'est moi qui délivre de l'exercice, quand je veux — de l'exercice qui était, il n'y a

pas longtemps, mon supplice et ma crucifixion.

— Il est impossible d'être plus aimable avec nous que le sont nos lieutenants et nos capitaines. Cependant, pour la plupart d'entre eux, je nourris une haine secrète. Les voir devant les hommes si rigides, si implacables, si pleins de morgue et d'insensibilité, cela devient plus monstrueux encore, quand on vient de plaisanter avec eux comme à une table de collégiens.

— Il y a des choses que je ne ferai jamais aux hommes, des supplices que je ne leur ferai pas endurer, des humiliations qu'il est d'usage de leur faire subir, qu'ils ne subiront pas sous mon commandement.



Si seul que j'y sois, mon appartement a fini par me plaire. Des deux fenêtres on aperçoit tant de choses : des jardins que des heures on peut regarder sans dénombrer les verts indéfiniment différents ; des maisons dont je n'ai pas encore vu les habitants, et cette douce ligne de collines, là-bas, que, seul dans tout ce paysage lointain, un if vient briser.

Et de la chambre et du cabinet de toilette, tant de pêchers, de pruniers, de pommiers dans les enclos, avec les feuillages lourds de l'hospice, au premier plan.

Parfois une grande tempête s'élève, un simoun de sable — les nuages traînent et s'accrochent aux collines ; — ensuite, vers la tombée de la nuit, il fait presque froid, comme maintenant.

Je pense à vous et vous embrasse.

HENRI.

*A Mmes et M. Fournier
et M. Jacques Rivière,
24, rue Dauphine, Paris.*

Mirande, 7 mai 1909, 7 heures du soir.

Mes chers,

Rien. Je viens de terminer une lettre pour le petit B. (1). J'ai écrit ce matin à maman-Barthe. J'écirai dimanche à Isabelle. J'ai reçu vos lettres, mardi, qui ne répondaient pas à la mienne.

(1) Voir *Lettres au petit B.*, lettre du 7 mai 1909.
Édition Émile-Paul.

Rien, sinon que la solitude ce soir, et tous
ces soirs de printemps, me pèse

*...comme le sac de grain
Que le semeur a sur le ventre.*

Je vous embrasse tous les quatre.

HENRI.

*A Mlle Isabelle Fournier,
24, rue Dauphine, Paris.*

Mirande, le lundi soir, 10 mai 1909.

Petit enfant,

Le devoir d'anglais est arrivé trop tard
pour que j'aie le temps de le faire, même
pour lundi. Le service, d'abord, et la fatigue
qui en résulte absorbent tout notre temps.
Cela fait deux thèmes manqués. J'en suis
tout attristé.

C'est ainsi depuis l'enfance : devoir qui
n'est pas fait, leçon qu'on n'a pas eu le temps
d'apprendre — et ainsi jusqu'à l'heure de
notre mort, où nous nous présenterons les
mains vides, torturés d'un regret abomi-
nable.

J'ai bien reçu toutes vos lettres, notes et

petits papiers. La tienne était exquise. J'en ai reçu une très intéressante du petit B. aujourd'hui à midi. Cependant, je n'y ai point pris de plaisir. Une seule chose m'importe — en ce moment, peut-être — et, dans les quatre pages que je lui avais écrites samedi, il n'était question que d'une chose. J'étais d'autant plus déçu que je prenais déjà sa lettre pour une réponse.

Cependant, ici, on joue au tennis tous les soirs de cinq à sept. « Eh bien, dit le commandant-major au grand jeune homme du capitaine d'habillement, eh bien, jeune Bourrideys?... » et le jeune Bourrideys sourit. A ce qu'on dit, la femme du capitaine de gendarmerie ne serait pas sa femme, et la bonne du lieutenant-colonel a un amant. La fille du conservateur des hypothèques est hystérique. Cependant le gros « de Moly » se désespère de ne pouvoir aborder Mlle Agut, la fille du lieutenant-colonel : « J'essaie bien, dit-il, de lui parler, d'entamer la conversation, je lui dis : Mademoiselle,... heu... c'est la saison de l'amour !... »

De cet endroit, les montagnes paraissent émerger d'un gouffre immense dont la ligne d'horizon serait un bord. Je reconnais entre les nuages le Pic du Midi comme un cha-

meau couché. Demain matin, si le temps s'y prête, portées sur l'air bleu, non ! noir, elles seront blanches, c'est-à-dire roses.



J'ai acheté les *Selections from Tennyson* et une grammaire supérieure en anglais que je suis en train de faire changer. B. m'écrit qu'il faut pour l'inscription ma signature personnelle. Ceci pourrait s'arranger. Mais le jour de mon examen est exactement celui de notre départ pour Bouconne, et l'on nous refuse très facilement les permissions. Ce service d'été, en outre, m'endort au point que tous mes travaux depuis le 1^{er} mai sont presque arrêtés. Enfin, si je revenais en juin avec un échec, cela me mettrait ici dans une situation déplorable. Tout cela m'inciterait, si maman n'allait pas « enlever une voix », à remettre l'examen à novembre. Qu'en penses-tu ?

Je suis allé hier matin à la messe. La nef était vide ; quelques femmes en toilette. J'étais gêné par trop de délicieux souvenirs d'enfance. J'aurais voulu une émotion plus abstraite, plus pure. Je tendais l'oreille à la parole latine, mais tout ne me parvenait pas.

Cependant, à chaque instant, montait et dominait l'affirmation la plus terrible et la plus reposante : « *Per omnia sæcula sæculorum!* » (« Il n'y a pas de sein si doux que l'éternité, pas de sécurité comparable à celle de l'espace incirconscrit. »)



Au moment où tout ce monde levé de terre, devant moi, menace de s'écrouler misérablement, je suis cependant tenté d'écrire « le triomphe » à mon premier loisir. Le « comme un jeune roi fauve » de la lettre à B. y faisait allusion.



La lettre de Jacques (1) — les quatre pages — m'ont d'abord impatienté par leur froide allure dissertative. Cependant j'y suis revenu et c'est bien cela toute la question. Toute la question? Mais y a-t-il une question? Ce sont plutôt là des paroles vaines, alors que, sans savoir pourquoi, on ne peut se décider à s'en aller.

(1) Lettre de mai 1909, datée par erreur d'avril, p. 102 du t. IV de la *Correspondance* Jacques Rivière-Alain-Fournier.

Comme il se trompe, lorsqu'il dit : « Je ne l'attendais pas si tôt de toi ». Comme il se trompe !



Ce soir, une troupe d'acteurs va jouer *le Barbier de Séville*. Irai-je ? Quand ils sont arrivés à l'hôtel, je me suis dit : « Tiens, des dames de « l'Ile de Noé » qui sont venues au marché avec leurs maris. »



Si vous me demandez quelles revues je lis, je n'en lis aucune. Pas un journal depuis que je suis ici. *Comœdia*, parce que l'un de nous y est abonné.



Courteline viendrait d'être converti par Lourdes, d'après *Comœdia*, et serait parti pour Rome. Puisse le Saint-Père, n'en pas avoir plein le dos, de Boubouroche ! Époque où l'on aura vu les joueurs de billard eux-mêmes partir, laissant la partie inachevée...



C'est le soir. Le marronnier s'agite. Les cra-
pauds commencent.

*Le malade se réveillant après un long et
profond sommeil, au soir,*

*Sent qu'il est guéri, et tournant la tête, à
gauche,*

*Vers la fenêtre obscurcie par d'épais feuil-
lages où les moineaux qui se rassemblent pé-
pient, il voit que c'est Pâques dans le ciel
rouge!*

Baisers.

HENRI.

— Je vais à Lourdes dimanche.

*A Mme Jacques Rivière,
15, rue Froidevaux, Paris.*

Lundi matin, 17 mai 1909. 3 heures et demie

Petit enfant, (1)

Je viens de recevoir ta lettre. Certes, j'au-
rais bien voulu t'emmener à Lourdes avec

(1) Cette lettre a paru dans la *Correspondance*
Jacques Rivière-Alain-Fournier, tome IV, page 119.

moi. Aujourd'hui le ciel est couvert ; il tombe de temps en temps quelques gouttes d'une pluie chaude qui ne mouille même pas la route. C'est le lendemain d'une grande fête. J'y suis allé hier ; et, malgré tant de déconvenues, le souvenir m'en revient par instants comme une montée de larmes.

Il y a d'abord, lorsqu'on arrive par la route vers le site montagneux, cette angoisse : Où est-ce ? Au flanc de laquelle ?

L'arrivée dans la ville immonde, pleine de tramways et d'hôtels, ne m'a pas distrait. J'attendais plus hideux encore.

Montés d'abord à la basilique, nous avons regardé d'une balustrade les malades et la foule priant devant la grotte et les piscines. Alors soudain j'ai été repris de cette même émotion immense et sans nom. Je ne puis savoir pourquoi tellement ce besoin de pleurer. Peut-être est-ce de cette confiance désespérée qu'ils ont. Elle a dit : « Ici, je ferai des miracles. » Et par tous les trains du monde, en se racontant doucement leurs espoirs, ils sont venus. Et ils sont massés là, et ils attendent, ils supplient. Il y a là l'enfant hydrocéphale dans les bras de sa mère ; la femme dont le visage n'est plus qu'une plaie rouge ; tous les êtres noués, affreusement

pâles dans les petites voitures ; ceux aussi que la graisse, à force d'immobilité, a déformés ; et cette petite fille, qu'une sœur retient, et qui pousse, toutes les minutes, un cri d'idiote. Ils se sont accrochés là, en cet endroit où Elle est apparue, et c'est un effort de foi si désespéré, un tel désir, une telle confiance que presque ils la touchent, qu'ils vont la toucher, qu'un miracle va faire éclater sa présence. Mère des infirmes ! Providence des affligés ! Vierge très pure !

Et pourtant c'est autre chose de plus doux et de plus secret. Devant la grotte, à côté des voitures de paralytiques, lorsque déjà j'étais dégoûté : parce que l'eau de la grotte arrivait par des robinets, parce que des infirmières faisaient boire à tour de rôle les malades dans de petits gobelets de fer peint ; parce que tout cela faisait un dévot petit tripotage — j'ai vu un enfant couché prendre le gobelet d'eau froide et sans vertu, avec tant de simplicité, tant de foi, que j'ai de nouveau senti le trouble douloureux. Peut-être était-ce la vingtième fois qu'il se chargeait de l'eau crue et lourde, mais il la regardait, avant de la boire, comme un fiévreux qui meurt de soif. Regard plus doux que la parole la plus basse dite à l'oreille. Au milieu

de la foule malade, d'où s'exhalait une odeur fétide de hareng, cela disait : *Je suis la porte d'ivoire; tout ce qui est venu vers moi a été purifié; je suis la promesse tenue, car « je ne vous promets pas le bonheur dans ce monde, mais dans l'autre »; je suis la simplicité, « allez manger de l'herbe qui est là ».* Et surtout je suis là. Cela suffit. Je mets doucement ma main sur votre épaule. La jeune reine terrible est avec vous. Mais je vous dis : *Pénitence! Pénitence! Pénitence!*

Nous avons bu aux gobelets de la fontaine, car Elle a dit : *allez boire à la fontaine et vous y laver.* L'eau était froide et bonne ; mais quel était ce goût que j'aurais voulu y trouver et que je n'ai pas encore senti?

Celui qui m'accompagnait, plus catholique, mais moins croyant que moi, était silencieux, docile, naïf. Il m'a dit, après avoir traversé la grotte : « As-tu senti comme le cœur se gonfle, dans la grotte? » Et jusqu'au soir, il a été malade. Le souvenir de je ne sais quel épisode de *Lourdes* de Zola le remuait surtout. Telle est la vertu étrange de ce lieu que les plus mauvais livres en sont mystérieusement pénétrés. Je lui ai demandé : « Pourquoi a-t-Elle dit : *Allez manger de l'herbe qui est là.* » Il m'a répondu gravement : « Cela veut

dire qu'il faut s'abaisser vers la terre. » — C'est celui qui fait de la boxe, de la course avec entraîneurs à moto et des assurances.

Fais-toi expliquer par Jacques la configuration de la grotte avec les cierges et les lettres ; de la basilique avec les ex-voto et l'immense place où se font les bénédictions et les implorations.

Je dirai seulement ceci. Rien ne m'y choque, pas même les lettres du jeune homme qui a été reçu Saint-Cyrien. A côté il y a ces griffes monstrueuses de la femme aux membres atrophiés, elles sont tombées dans l'eau miraculeuse et la femme a été guérie.

Bien que Huysmans ait mille fois raison, je ne désapprouve pas cet essai de luxe et de pompe ; toute cette blancheur, tout ce cristal de la basilique, et le grand parasol d'or sous lequel on fait avec le Saint-Sacrement le signe de croix. C'est ici que la Vierge s'est voulue présente, tangible ; que la foi désespérée des foules suscite encore sa présence : il est bien que sa gloire on s'efforce ici de la faire matérielle ; il est bien qu'on y échoue si pitoyablement.

Devant la basilique : la bénédiction des malades de Belgique et d'Allemagne, avec la procession. Seul, au milieu de l'immense

place, presque disparu dans le soleil, l'implorant crie : « Sauvez-nous, Seigneur ! Sauvez-nous, Seigneur ! Sauvez-nous, Seigneur ! Nous périssons ! — Porte du Ciel, priez pour nous ! — Hosannah au fils de David ! » Et la foule misérablement et lentement remarmotte cela. — Il n'y aura pas de miracle aujourd'hui.



Incidents. La princesse Clémentine de Belgique traînait un petit groupe de bigotes qui criaient : Vive le Sacré-Cœur ! Dans le petit chemin, nous avons rencontré l'évêque de Lourdes, qui bénissait les autres, mais à nous qui nous étions découverts, il a tendu la main et nous a parlé.



(Pour Jacques : de Tarbes à Lourdes, dix-huit kilomètres à bicyclette, moi menant le train : trois quarts d'heure. Retour après cinq heures debout, l'autre menant le train : quarante-deux minutes !)



Merci de ta lettre d'aujourd'hui. Je vais me présenter. Ce qui me gênera, c'est si je

reviens collé ici. J'en souffrirai certainement beaucoup, d'autant plus que la permission va nécessiter je ne sais combien d'histoires. Ne manque pas de m'envoyer les derniers devoirs.



Merci à maman pour sa lettre de l'autre jour. Je pense ce qu'elle pense de la « véritable voix humaine » à propos d'Engel-Bathori.



Je lis tous les soirs une demi-page des *Lettres du Japon* de Kipling. Je me rappelle que tu les as parcourues à la Mazarine. Malgré le ton badin, on soupçonne déjà notre Kipling dans ces articles pour *The Pioneer*. — On est gêné cependant par le rapprochement écrasant de Claudel.

Je te cite une jolie phrase :... *Alors, le pays de la fleur de pêcher déploya au large ses ailes trempées et se réjouit. Toutes les jolies filles mirent leurs plus ravissantes ceintures de crêpe — beiges, roses, bleues, orange et lilas — tous les petits enfants ramassèrent chacun un bébé, et sortirent pour être heureux...*

Mais voici notre Kipling : *Maintes fois*

depuis j'ai entendu la cloche parler quand j'étais au loin. Elle dit B-r-r-r tout au fin fond de sa gorge, mais une fois que vous avez saisi le bruit, jamais vous ne l'oublierez. Et voilà pour la grosse cloche de Kioto.

C'est un des rares qui puissent renseigner sans erreur possible sur la valeur de quelqu'un. Les meilleurs de ce temps s'y retrouvent, — et ceux qui disent : « Il m'ennuie », n'ont pas besoin d'être autrement jugés.



J'attends impatiemment des nouvelles de Jacques, de Gide et de vous tous. J'embrasse ma petite sœur.

HENRI.

*A Mme Fournier,
24, rue Dauphine, Paris.*

Mirande, 10 juin 1909.

Chère vieille maman,

Je partirai le vendredi 25 pour Paris, que je quitterai le samedi 3 juillet à destination du camp de Bouconne : pour la dernière fois tu m'auras vu en soldat.

Il y a si longtemps que je n'ai pas débarqué, mon petit paquet sous le bras, sur le palier de l'appartement, que je me représente difficilement cette joie.

Je suis fait à la vie morne que je mène ici : départs de grand matin, quelquefois dans la nuit ; manœuvres lentes dans d'immenses paysages verts ; retours en fanfare ; et le reste du jour l'envie de dormir comme un poids sur le cœur.

Le plus pénible est la vie en commun avec des gens d'une bassesse incroyable ; les plus répugnants sont encore les sous-lieutenants de réserve : combien Fauvel, le dégueulasse, et Cousin, le Jutier, étaient beaux, à se mépriser eux-mêmes et à maudire leur ordure, en comparaison de cette vulgarité incurable et satisfaite. D'ailleurs tout le monde est charmant et moi aussi. Les uns me tutoient ; j'endure même que d'autres m'appellent Henri.

Il faudra revoir tout cela quand, poussés en avant par leur section, ils feront dans le feu le premier bond en avant, secoués d'une terreur si abominable que le sang leur sortira des narines. La « chair ignoble » ne sera plus qu'une loque frémissante : c'est alors que les âmes à nu se reconnaîtront. Et qui sait si

nous avons le droit de juger les hommes ailleurs qu'en de telles circonstances.

Qui saurait ce que je porte en moi, lorsque j'arrive à la pension, confondu dans la troupe des blagueurs, ou qu'au tennis je salue les dames, insupportablement correct et élégant.

— Une seule chose me plaît ici, c'est ma solitude, dans cet appartement qui donne sur des champs, des jardins et la route de Tarbes. Les bœufs aux pattes obliques, étayés l'un contre l'autre, emmènent au pas dans de grandes charrettes, les familles de paysans. C'est le grand calme antique. De mon bureau, je vois à l'horizon s'accumuler les lourds nuages blancs. Il y a plein ma chambre de roses cueillies dans les haies.

Solitude propice aux grands recueils. Lhote me disait : les grands religieux sont des oisifs. Que de fois, comme maintenant, je me suis appliqué à croire et je me suis imposé la vie austère d'un moine. C'était pendant des vacances ennuyées ou de longs hivers. Replié sur soi-même on remâche tous les vieux problèmes. Vienne l'été, ou quelque départ, ou quelque lourde tâche, tout s'oublie et l'on n'entend plus *l'inexorable appel de la voix merveilleuse*.

Cette parole que tu me cites de sainte Thérèse est belle en soi. Mais pour un véritable chrétien, il n'y a pas d'autre parole que celle du Christ, que l'ordre terrible : « Pour prier, mettez-vous à genoux ! » Et celle de la Vierge : « Pénitence ! Pénitence ! » — Certes, lorsque nous étions des enfants, rien que de vivre c'était une effusion sans fin, une conversation très douce avec l'être le plus pur ; et si nous faisions notre prière au lit, son visage était là, penché vers le nôtre, et c'était à lui d'approcher en souriant son oreille. — Mais maintenant que nous ne sommes plus des enfants, maintenant que nous sommes plus impurs que la terre, comment ferons-nous entendre à Dieu cette voix terrestre ? Quel cri assez douloureux, assez désespéré, notre âme pourrait-elle jeter ! Le temps de la Passion est venu. Il ne s'agit plus de suivre d'un regard émerveillé les copeaux du menuisier. *L'homme, comme sur une croix, subit sa tension, son extension extrême, dans tous les sens.* C'est seulement à l'heure de la sueur de sang que l'âme a pu se faire entendre et que le Christ a obtenu réponse !

— Ce reproche que tu me fais de ne pas te dire de choses toutes simples me fâche comme

une injustice. Quand me suis-je efforcé davantage à la simplicité? Je ne dis jamais de « choses savantes ».

— B. à qui je reprochais son érudition finit par s'élever assez pour donner de la grandeur à ce défaut. Il est bien que son livre s'appelle *Orphée*. Il me dit son émotion d'avoir vu Isadora Duncan : « Quelle fête ! Nausicaa jouait à la balle sur la côte de Chalcis... C'est à de tels jeux que pensaient les soldats de Xénophon quand, arrivés au bord du grand plateau d'Asie, ils virent la mer toute rose, toute pâle, arrondie du côté de l'ouest vers le reflet des Cyclades. Quelle « nostalgie », comme dit Gide quelque part, des belles journées grecques ! »

Je me demande si vraiment il y a jamais eu, chez un peuple ou chez un homme, tant de jeunesse durable que la seule joie de vivre harmonieusement l'ait satisfait —, sans songer, vers le soir, à sa vieille dette à Esculape.

— J'ai reçu une autre lettre qui m'a ravi, de tante Marie, qui écrit comme, au grand siècle, Mme de Sévigné ou la mère Agnès de Sainte-Thècle. Cette phrase que je trouve exquise, par exemple : « M. et Mme Feur sont au comble du bonheur et si entraînés par

leurs plaisirs, qu'ils ne nous envoient que des petits mots bien courts, et toujours en courant ».

— Pour Jacques : J'avais déjà vu des choses surprenantes ; Moréas parler de poésie, le fils Blot exposer aux Indépendants, Mendès tutoyer Villiers de l'Isle-Adam. Mais il m'était encore réservé spectacle plus pitoyable : un antiquaire empruntant dix francs au ménage Lhote !

— Cependant, je travaille cet examen. Une chose m'exaspère : c'est de penser que sans le régiment, en suivant les cours, ce serait fini depuis un an et sans fatigue. Tandis qu'à cette heure je ne suis sûr de rien.

— Je te prie, ma chère maman, de ne pas trop te fatiguer à ta classe, et de ne pas t'ennuyer de moi.

Cent cinq jours, demain. Dimanche, il y aura fête au 104 !

Baisers à tous.

HENRI.

*A Mmes et M. Fournier
et M. Jacques Rivière,
24, rue Dauphine, Paris.*

3 heures et demie.
Mercredi, 14 juillet 1909.

Mes chers,

La mauvaise nouvelle (1) ne m'est pas arrivée en marche ; je l'ai eue le soir de notre arrivée, à table, au milieu de la joie du retour. J'avais prévu, à deux points près, mes notes. J'ai laissé l'oral, pour, de nouveau, me remettre à la préparation de l'écrit. Je sais ce qu'il faut faire et je pense passer en novembre ; mais je me sens bien misérable.

Ce matin, j'ai défilé avec ma dragonne d'or et mes gants blancs devant Mirande. Je n'ai pas déragé.

Nous sommes ici depuis lundi matin. Nous marchions depuis deux jours dans la boue, sous la pluie. Nous avons cantonné à Endoufielle sur les bords de la Save, à Auri-mont dans la vallée de la Gimone et à Aute-

(1) La nouvelle de son échec à la licence d'anglais.

rive au bord du Gers. J'étais content, à la fin, d'arriver « chez moi ».

J'ai couché les trois fois chez de pauvres gens. Chez les derniers, une maison enfouie dans les arbres et les herbes de la vallée, c'était une grande chambre à carreaux rouges. Tout le jour, j'ai été hanté par la présence d'un petit enfant de deux mois, qui dormait, sa main sur la bouche. Je ne pouvais m'empêcher d'aller encore une fois regarder cela.

— Au cantonnement, je laisse les hommes mouillés et suant se débrouiller dans les toiles d'araignées et les débris de la bâtisse où on les entasse. Je crève de pitié, à voir cette débâcle, ce désarroi qui me rappelle le mien, lorsque après la longue marche épuisante, le logis tant attendu n'était qu'un recoin encombré de buanderie ! Puis, quand je sais qu'ils auront la paille et la soupe, je les laisse et je les oublie. — Ainsi la mère a fait promettre aux enfants d'être sages et elle s'est évadée pour je ne sais quelle partie de plaisir. — Mais quand je reviens à cinq heures pour la soupe du soir, du plus loin qu'on m'aperçoit on accourt pour me dire ce qui s'est passé, pour se plaindre, pour se faire rendre justice. — Et tandis que je me sens plus coupable et plus

triste que le plus mauvais d'entre eux, allons, il faut juger, il faut punir, il faut consoler !... Celui-ci s'est saoulé et l'autre a injurié le sergent qui commandait en mon absence ; un autre a éteint exprès le feu de la soupe ; et tous ont dit : « On verra bien, quand le lieutenant sera rentré ! » Certes, je ne me suis pas évadé, mais je suis resté au milieu d'eux, sans m'en douter, comme le maître en qui l'on a recours et comme celui qui sait tout. Et il faut venir à bout de cette tâche qu'ils m'ont ainsi attribuée, que je dise la parole attendue, que les coupables soient par moi punis !... Puis je leur fais préparer la soupe, qu'ils mangent devant moi, en silence, en enfonçant leur cuiller dans la bouche misérablement, tant nous sommes tristes et tant ce repas du soir leur semble amer.

Je ne sais pas si aucune passion, aucun amour peut valoir cette force que j'ai sentie monter sous moi, au retour, lorsque après les avoir tous encouragés, réconfortés, après avoir poussé à la roue, je suis passé devant mes hommes et qu'ils se sont mis à chanter en apercevant le clocher de Mirande. Mais aucun officier, enfoncé dans sa crasse, ne connaîtra jamais cela. Et d'ail-

leurs, en temps de paix, cela est si furtif qu'à peine a-t-on le temps de s'en gonfler la poitrine.

Le pays m'a un peu échappé. J'ai pris le parti des deux autres lieutenants, gens inoffensifs, que mon gros capitaine tracassait lâchement. Finalement, il a été sur mon dos pendant toute la marche jusqu'à ce que je l'envoie paître. Cependant entre la Gimone et le Gers je me suis assez délivré de l'entourage pour aimer le pays. — Par un grand matin d'été sombre, un peu avant les grandes vacances, à dix siècles de là, une petite troupe de barbares, comme une chenille, s'en allait par les collines grises, entre les tours blanches et désertées, attaquer Castelnau-Barbarens, Châteauneuf des Barbares.

— Tout, ici, depuis que je suis rentré, a un goût de grandes vacances. Par instants, c'est à La Chapelle que sonne ma pendule. Des vaches passent sur la route. Ce matin, sur mon bureau, il y avait ce soleil de La Chapelle, doux et comme humide.

C'est demain soir la fête de la petite Isabelle. Qui sait où elle sera quand ses vingt ans

seront écoulés? Dans quelle ville lointaine sera-t-elle la petite mariée?

Avant de vous embrasser et de finir ma lettre, je tiens à dire ceci qui fait allusion à différents reproches tacites et à différentes larmes : celui qui me soupçonnera, c'est qu'il aura lui-même quelque chose à se reprocher ; celui qui jugera mal ma conduite, c'est que ce mal il le portait en lui déjà ; celui qui me considère comme tout le monde et se sert pour me juger, de la mesure commune, celui-là commet une grande injustice ; celui qui, pour me comprendre et comprendre ce que je fais, en appelle à son expérience passée et aux usages en cours, celui-là ne me comprend pas et de plus en plus s'éloigne de moi.

Je vous embrasse tous tendrement.

HENRI.

Pour Isabelle : n'envoyer le Baudelaire qu'avec le Claudel. Je joins une carte pour Jacques.

Les lettres de Jacques et d'Isabelle m'ont été précieuses.

Je sais que ce soir, à la pension, on me souhaite ma fête avec un bouquet. Champagne et beuveries !

*A Mlle Isabelle Fournier,
24, rue Dauphine, Paris.*

15 juillet 1909.

Ma chère Isabelle,

Cette petite boîte remplace le bouquet de grosses roses blanches que je te donnerais, si tu étais là, ce soir. Il y a un cadeau plus beau que je m'étais promis de te faire, mais je ne l'ai pas pu découvrir dans les boutiques de Mirande. Ceci n'est qu'une innocente plaisanterie. Nous savons, mademoiselle, que la glace seule vous servira (1)! Il était encore trop tôt pour t'offrir une *Cuisinière bourgeoise*.

Baisers.

HENRI.

*A Mme Fournier,
24, rue Dauphine, Paris.*

5 août 1909.

Ma chère vieille maman,

Allons, c'est encore toi qui arranges tout, qui ré pares tout, qui nous consoles, qui nous

(1) C'était un poudrier.

guéris notre chagrin (1). Ta lettre m'a fait grand bien et m'a rassuré sur le sort des deux pauvres enfants. Quand vont-ils se marier? (Je ne pourrai pas avoir de permission *après* le 28 août et nous serons libérés vers le 25 septembre.)

J'attends impatiemment une lettre de Jacques. Te dirai-je, pour te contenter, que je savais à l'avance la mauvaise nouvelle : deux nuits de suite je m'étais éveillé d'un songe en larmes, et l'impression m'en était restée jusqu'au reçu de la triste lettre.

Enfin, pour l'année prochaine, le résultat n'est pas douteux.

Il m'est impossible de travailler en ce moment. Trois ou quatre fois par semaine nous nous levons entre minuit et deux heures du matin : le reste du temps se passe à dormir ou à lutter contre le sommeil. Il est grand temps que cela finisse — quarante-neuf jours encore.

Je ferai sans doute la licence et le diplôme en même temps, ce sera plus régulier que d'essayer de passer la licence malgré eux.

(1) Jacques Rivière venait d'être refusé à l'agrégation de philosophie.

Mes cheveux m'inquiétant, j'ai écrit à Sabouraud, médecin en chef de l'hôpital Saint-Louis, et pour la seconde fois j'ai reçu une ordonnance avec de brefs et aimables conseils. Mais je n'ai pas encore eu le courage de me les faire couper ras.

Moi aussi je vous ferai la semaine prochaine une petite surprise sans plus d'importance qu'une carte de visite. Mais cela vous fera sourire et regarder, un instant.

— J'ai commencé cette lettre trop tard. Je suis obligé de dire rapidement quelques petites choses seulement. Je voulais cependant te parler de tous ces reproches que tu me fais et comme ils sont injustes. Il n'y en a qu'un que je mérite. C'est : je suis pire que Violaine. Et non seulement

je suis secret et caché, et l'affection que j'ai pour vous

Est comme celle d'un enfant bien sensible qui ne dit rien

mais encore c'est au moment où je me sens le plus ému, le plus débordant d'affection, que je suis le plus dur et parfois le plus cruel. Et plus tard, si elle ne me connaît pas assez, celle qui sera ma femme souvent pleu-

rera. — Mais toi ne me connais-tu pas?

Je voulais aussi essayer d'expliquer pourquoi je suis ainsi, mais je n'ai plus de temps. Je voulais encore te copier des phrases du peu que j'écris en ce moment, mais cela est si imprégné de christianisme que je préfère te copier ceci, qui est un million de fois plus beau :

...28. — *Pourquoi aussi vous inquiétez-vous pour le vêtement? Regardez les lis des champs comme ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent;*

29. — *Et cependant je vous déclare que Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux.*

(S. MATTHIEU, chap. vii.)

...les oracles des prophètes, sur lesquels vous ferez bien d'arrêter vos yeux, comme sur une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour vienne à paraître, et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs.

(II^e Epître de S. PIERRE, chap. ii.)

Je t'embrasse bien fort, ma chère maman.
Embrasse pour moi les deux petits et papa.

HENRI.

*A Mme Fournier,
24, rue Dauphine, Paris.*

Mirande, 14 août 1909.

Ma chère maman,

Je vais demander sans doute cinq jours de permission (1) : du dimanche 22 août au vendredi 27. J'arriverai le dimanche matin et je repartirai le jeudi soir.

Comme cela va être extraordinaire, amusant et émouvant qu'ils habitent ainsi avec nous. Je me rappelle ces deux enfants trop sages que nous étions, nous enfermant pour lire et imaginant un compagnon de nos jeux silencieux. Ce compagnon est à la fin venu ; et comme autrefois, dans le cabinet aux archives, notre bonheur sera d'être enfermés avec lui et de lire.

C'est demain la fête de Mirande. Je voulais m'en aller au loin. Mais je suis si pauvre que je suis resté là. C'est le soir et je sens par la fenêtre l'odeur de la fumée. Feux de géné-

(1) Pour le mariage de sa sœur et de Jacques Rivière.

vriers qui fument le soir devant les maisons de Sologne, en septembre, — comme c'est loin de moi, hélas ! — Je suis si pauvre que j'ai compris, l'autre jour, soudain, qu'il m'était impossible de *leur* faire un cadeau. Comme je m'en suis voulu. Mais c'est Bouconne qui m'a ruiné pour longtemps, avec le dentiste.

Il est vrai que je suis malheureux. Quand je souffre trop, je me promène de long en large dans mon appartement. Si c'est la nuit, je me lève et je marche. Au début de mon service militaire, je me disais : jamais plus aucune douleur ne me fera souffrir quand je serai délivré de celle-ci. Mais de nouveau je suis libre, seul et torturé.

Et pourtant il n'est point de torture qui ne s'apaise, dans les larmes, en lisant ceci :

...Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.

Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes;

Car mon joug est doux, et mon fardeau léger.

— Hier je suis retourné voir l'aumônier de l'hospice, près de chez moi. Il n'est pas de

paroles d'amour qui m'aient, comme par instants cette entrevue, ravi. Je reverrai longtemps, avec une inexprimable, émotion ce fin vieillard timide et cassé se redresser sur ce que je lui citais de l'évangile, se retourner comme Madeleine, et dire audacieusement, avec cet air populaire, colère et suppliant qu'elle dut avoir : *Si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis!*

Cependant le curé de Monclar et celui de Miramont gageaient un dindon sur une question de quatre-temps.

Par moment, je suis si jeune que ce que je dis à l'aumônier le fait éclater de rire.

Je lui ai un peu parlé de Claudel et dans quelles circonstances il avait cité à Jacques : *Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive.* Ils ont tous les trois été terrifiés de la force de « cet homme ».

Nous avons parlé de Renan. On m'a montré dans sa *Vie de Jésus* des choses inimaginables de fourberie, d'insinuation douceuse.

— J'ai hâte de me sortir d'ici. Le travail y est déprimant et épuisant. Je suis en effet fort maigre. En dehors du service, je deviens semblable aux autres, médiocre, éparpillé. Parfois je m'enferme seul avec mes person-

nages ; les moindres sont les plus passionnants, mais bientôt la fatigue me terrasse. B. me dit : « Je me figure toujours que tu es heureux. Je t'écris comme les enfants au Petit Noël, etc... » Et de fait je ne suis ni triste, ni affaîssé, mais certains jours je suis comme un poulain dans la maison me répétant jusqu'à suffoquer : « Je suis jeune, je suis jeune et la longue vie est à moi ».

A bientôt.

Baisers.

HENRI.

*A Mme Fournier,
à La Chapelle d'Angillon.*

Mirande, vendredi matin, 3 septembre.

Ma chère maman,

Ta lettre d'hier m'a fait grand'peine mais ne m'a pas surpris. C'est la suite de ce malentendu dont j'ai déjà souvent souffert. La méprise contre laquelle je t'ai mise en garde ne fait que s'accroître.

Quoique je me rende témoignage à moi-même, mon témoignage est véritable, parce que je sais d'où je viens et où je vais, mais vous, vous ignorez d'où je viens et où je vais.

Il est très triste que ma mère elle-même ne me connaisse pas. Jacques me répondait à ce propos : « Maintenant, c'est-à-dire depuis deux mois, je te comprends parfaitement. Je pense moi aussi — je le pensais avant que tu le dises — que tu as le droit de ne pas être jugé comme les autres. Je souffre seulement de voir ta mère ne pas le soupçonner, et je voudrais, puisque aussi bien tu es le plus fort, que tu le lui fasses peu à peu doucement sentir, en lui expliquant les choses. Il ne faut pas que s'établisse un malentendu qui ne ferait avec le temps que se compliquer et devenir de plus en plus irréparable ».

Et voici que maintenant tu me mêles à des histoires d'argent, à la chose dont j'ai le plus horreur et pour laquelle je ne voudrais jamais qu'un mot soit prononcé. Tu te plais à interpréter de la façon la plus vilaine et ce que je dis et ce que je fais. Tandis qu'au contraire je voudrais que même si tu m'avais vu faire quelque vilaine chose tu te dises : « Certainement il n'a pas dû voir cette chose comme je la vois ; il y a là je ne sais quoi qui m'échappe et que lui m'expliquera ».

Depuis que j'ai quitté les deux jeunes ménages Lhote et Rivière, je suis affreuse-

ment seul et sans nouvelles de personne.

Avez-vous remarqué ce grand calme de Jacques vers le milieu de la cérémonie, après l'énervement des jours précédents et des préliminaires? Et cette paix durerait encore quand je les ai quittés. C'est comme après une douleur infinie, lorsqu'il faut vivre encore, accepter encore la vie. Seulement ici c'est le bonheur, c'est avec cette chose monstrueuse qu'il faut habiter. Et c'est dans le silence et lentement que s'apaise la grande révolte. Sans doute, moi, je ne connaîtrai jamais cette stupeur, cet apaisement, ce sommeil dans la maison du bonheur. Il y a en moi trop d'orgueil, d'insatisfaction que rien ne peut réduire, et peut-être que mon âme tient trop de place pour jamais endurer auprès d'elle une compagne.

En ce moment, la grande chose qui me préoccupe, c'est de choisir ce que je vais faire à la rentrée.

Je ne vois plus dans tous les métiers que deux catégories :

— les uns qui me prendront tout mon temps ; mais alors il faudrait avoir presque des chances d'y faire fortune ;

— les autres qui serviraient seulement à

me faire vivre et me laisseraient des loisirs pour écrire.

Le professorat serait des seconds, mais combien de temps encore me prendra l'agrégation?

Papa s'occupe-t-il de la place d'interprète? J'en suis très inquiet. Je voudrais le savoir pour m'y préparer, au cas où je serais satisfait.

Nous partons le 8 au soir en manœuvres. Nous revenons le 21 à Mirande.

Dis-moi ce que font Jacques et Isabelle, les dates d'arrivée et de départ; comment est la maison, etc., etc...

Je t'embrasse, ma chère maman. Je ne t'en veux jamais, de quoi que ce soit.

HENRI.

1911

*A Mme Jacques Rivière,
15, rue Froidevaux, Paris.*

Cuverville (1), 29 septembre 1911.

Ma chère petite sœur,

Je comprends maintenant pourquoi tu regrettais tant Cuverville.

Je mène là depuis trois jours la vie la plus calme et la plus reposante qui soit, et aussi la plus paresseuse. Mais on sent qu'on pourrait travailler ici admirablement.

Il fait grand vent. Il pleut. Et la vie de cette maison n'en est que plus délicieuse.

Nous racontons des histoires et les aventures que nous aurions pu avoir sur les falaises d'Étretat... Mais Michel Arnaud n'a pas voulu ! Nous risquions d'être trempés

(1) Il était allé passer quatre ou cinq jours avec Jacques chez André Gide.

jusqu'aux os et de passer la soirée, transis, dans un formidable courant d'air !

Jacques et Domi s'excitent réciproquement à l'excentricité et sont désapprouvés par M. et Mme Gide comme ils le seraient par toi.

J'ai dessiné pour Jacqueline sur l'horizon (1) un petit bateau genre Peter Pan, dont j'espère qu'elle sera contente. Tout le monde ici parle beaucoup d'elle et de toi que nous embrassons bien fort.

HENRI.

(1) C'était une vue d'Étretat. — Jacqueline avait un mois.

1912

*A Mme Jacques Rivière,
Domaine de Saint-Victor, Cenon, Gironde.*

La Chapelle d'Angillon,
mercredi 18 septembre 1912.

Ma chère Isabelle,

1^o J'ai reçu tout ce que j'attendais.

2^o Vous recevrez après-demain tout ce que vous attendez.

3^o Nous rentrons demain à Paris, mon père ne nous rejoignant pas.

Cela me fait quelque peine. Je me trouve cette fois tout attaché à cette terre et à la vie que je mène ici et au beau temps qui dure depuis huit jours. J'ai trouvé à l'entrée du bois du gouvernement une petite propriété et puis une autre dont je te reparlerai et où il faudrait passer sa vie. Dès maintenant, je suis pris d'un fort désir de passer mes jours là. Je ne sais où cela va me conduire. En tout

cas, dès que j'aurai six mille francs j'achèterai cela. Tu n'imagines pas le rêve que c'est !

Je t'embrasse, ma chère Isabelle. J'ai déjà en imagination acheté un poney à Jacqueline ou un petit âne pour qu'elle tourne sur le pré qui deviendra une pelouse...

HENRI.

1913

*A M. et Mme Fournier,
2, rue Cassini, Paris.*

Samedi, Saint-Victor, 12 avril 1913.

Cher papa et chère maman,

Je suis à Cenon depuis hier matin. J'ai trouvé tout le monde en excellent état. Jacqueline fiche le camp et se promène toute seule. Elle mange que c'est un plaisir. Elle augmente. Elle n'a plus qu'un peu de jaune aux ailes du nez. Elle dit « Toutou » en parlant de tante Marie et une foule de petites choses.

Je repars demain matin seulement pour Mirande. Au retour, je passerai par Rochefort où je verrai Marc.

Tout le monde ici parle de vous avec affection, « de M. Fournier qui est si gentil », « de Madame Fournier que nous ne connaissons donc jamais ! »

Je suis content d'être ici. Je suis arrivé par une belle matinée ; je suis arrivé par un côté dont je n'avais pas l'habitude. Je me disais : « Qu'il doit être étrange de vivre dans cette exquise maison à tourelle... » Et c'était Saint-Victor. J'ai trouvé dans une chambre, en montant vers la tour, Isabelle qui faisait boire sa petite fille.

Je vous embrasse et vous réécrirai bientôt.

HENRI.

*A Mme Fournier,
2, rue Cassini, Paris.*

Lacapelle-Livron, le lundi 28 avril 1913,
5 heures et demie du matin.

Ma chère maman,

Le 288 est en route pour la gare de Saint-Antonin et Mirande. Je suis debout depuis trois heures du matin, et je viens d'assister à son départ. Moi, je reste pour le certificat de bien-vivre et je rejoindrai vers neuf heures à bicyclette. Nous n'arriverons qu'à neuf heures du soir.

J'avais d'abord l'intention de me recoucher. Et puis j'ai pensé à toi et comme je suis content, ce matin, je t'écis.

Le misérable village est maintenant débarrassé des soldats. J'ai entendu sonner l'angélus et puis le soleil s'est montré. Maintenant la messe du matin sonne, et monte sur les toits le plus radieux, le plus émouvant beau temps que j'aie jamais vu.

La douzaine d'habitants commence à se lever. Sur les hauts perrons de vieilles pierres qui sont devant les maisons, comme dans un village espagnol, de sales petites filles en guenilles commencent à se traîner en mangeant la soupe. Dans ma maison où je viens de rentrer, la vieille femme était à genoux sur sa chaise et faisait sa prière.

Depuis deux jours qu'il fait beau, je me suis un peu attaché à ce pays. Hier dimanche matin je suis allé à bicyclette vers une exquise petite chapelle quinzième siècle qui domine tout un ravin immense et une immense vallée bleue. Il faisait beau. Les paysans misérables s'apprêtaient pour la messe. Un doux vent soufflait et je le faisais passer entre mes doigts écartés. Un prunier était fleuri dans le jardin en pente. L'été allait commencer... Et un affreux désespoir m'a saisi contre quoi j'ai lutté tout le jour et qui m'a étouffé jusqu'au soir.

A table à midi, dans la salle aux basses

poutres où nous prenons nos repas, nous avons eu des officiers des villages voisins, que nous avions invités. Tout le temps qu'ils étaient là et qu'ils parlaient, je me demandais avec horreur s'il n'y avait pas entre moi et la rudesse de la vie décidément un désaccord qui ne s'arrangerait pas.

A un moment j'ai fait une de ces plaisanteries insolentes comme il me plaît d'en faire quelquefois et qui a d'ailleurs eu un grand succès de rire. Ils étaient là à calculer leur avancement : « On peut passer capitaine au minimum à dix ans de grade... un tel a passé à tant d'années de grade de lieutenant... Nous, nous passerons à l'ancienneté, à quatorze ans de grade... »

Alors j'ai fait remarquer d'un ton pénétré :

« Quatorze ans lieutenant, c'est long... (Approbation)... *Je vois moi, qui l'ai été six mois!...* »

Les trois quarts ne peuvent pas nous pardonner, me pardonner — de jouir quand il me plaît des privilèges, des petits honneurs de leur grade qu'ils ont si longtemps convoités — et puis ensuite de retrouver l'indépendance, la paix, et Paris...

Cependant j'ai trouvé pour la première

fois un officier vraiment sympathique, le lieutenant, chef de ce cantonnement et faisant fonctions de capitaine. Un grand type maigre, fin, remarié, avec qui je me suis, par instants, follement amusé. Il revient du Maroc d'où l'a chassé la dysenterie.

Hier à la fin de l'après-midi nous avons été jusqu'à Saint-Pierre de Livron, en suivant la vallée. C'est un joli village où il y a des grottes, des auberges..., une chapelle entre les bois et les eaux vives. Nous avons bu de la limonade auprès de la chapelle, dans ce site assez étrange. Et c'est là que nous avons vu un aubergiste très certainement échappé d'un roman de Dickens... Un petit homme chauve, édenté, droit comme un piquet.

« Messieurs, a-t-il dit en nous distribuant prestement des chaises devant sa maison, j'ai bien l'honneur de vous recevoir.

— L'honneur, a répondu l'un de nous, — et à ce moment sans savoir pourquoi le fou rire l'a pris, — l'honneur est partagé... »

Alors a commencé la plus folle séance de rire à laquelle j'aie jamais assisté. Le vieil aubergiste est monté devant nous tout en haut de son perron et là, fendant de droite à gauche ses joues glabres de comique en

retraite, ouvrant sa large gueule édentée, il a commencé à se livrer à la gaieté la plus digne et en même temps la plus extravagante.

« Vous ne sauriez croire, messieurs, disait-il — Ho ! ho ! Ha ! Hi ! Oh ! la ! la ! la ! — quel plaisir c'est pour moi de recevoir — oh ! oh ! oh ! oh ! mon Dieu ! Hou ! Hou ! Hou ! — de recevoir des gens aussi gais. Quelle tristesse aussi — hou, hou, hou ! Oh ! oh ! la ! la ! Seigneur !... — Quelle tristesse, que vous n'ayez pas pensé à venir plus tôt, oh, oh ! » — Et il courait se réfugier dans le fond de sa cuisine. Un instant plus tard, il réapparaissait tout en haut de son perron, les mains collées aux poches, et recommençait à nous adresser la parole exactement dans le style d'un aubergiste d'opéra-comique. Mais aussitôt la gaieté l'interrompait, lui renversant la tête en arrière et lui tortillant les jambes. Quand il a débouché sa limonade, l'un de nous a fait le geste de se cacher la tête dans les mains pour éviter le bouchon :

« Oh ! oh ! messieurs les officiers, a crié le bonhomme, dans une agonie de rire, voilà un geste, messieurs, hou ! hou ! hou ! Aïe, aïe, aïe, oh ! là ! là ! qui n'est pas..., messieurs les officiers, hi ! hi ! hi ! oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... qui n'est pas d'un officier ! Hé ! hé !

hé ! hu ! hu ! qui n'est pas d'un officier français... »

Il s'est précipité dans le fond de sa cuisine pour s'y convulser à l'aise.

Et alors représentez-vous les cinq officiers également en proie aux convulsions les plus atroces du rire le plus absurde. Moi je riaais tellement, en essayant de me contenir, que les larmes me coulaient le long du nez.

— Demain mardi, et mercredi, *Mirande*. Jeudi, vendredi, peut-être samedi et peut-être dimanche, Rochefort avec Marc Rivière. Et puis Paris.

Tout est clos encore et tout dort dans le village ; ma cantine est partie dans le fourgon à bagages et j'ai dû me contenter de ces deux torchons salis et entamés que ma misérable propriétaire a sortis d'un tiroir. Je l'entends en ce moment dans la chambre à côté qui peigne sa fille en parlant patois.

Ma petite maman, qui m'es si bonne et qui as quarante-neuf ans, je te souhaite une belle année de bonheur. Je te souhaite de me conduire cette année aux saints autels avec une tremblante épouse de ton goût et je t'em-

brasse bien tendrement comme je t'aime.
Embrasse papa pour moi ainsi que la mère et
les grands-parents de Gudule aux yeux
ronds (1).

HENRI.

(1) Gudule était une poupée qu'il avait donnée à
Jacqueline.

1914

*A Mme Jacques Rivière,
à Lacanau-Océan.*

Vendredi, 26 juin 1914.

Ma chère petite Isabelle,

Ainsi je suis sans nouvelles de toi, sans nouvelles de Jacqueline, sans autres nouvelles que les 39 degrés d'angine communiqués par maman. Tu es bien insupportable de ne pas écrire. Il paraît que tu meurs d'ennui là-bas, ce serait déjà une distraction...

Nous regrettons beaucoup que tu n'aies pas été du côté de Dieppe sur la côte aux environs d'ici. Nous aurions été toute la journée avec toi, soit que nous t'ayons emmenée à T., soit que nous ayons pêché des crevettes avec vous.

Ici la vie est si calme qu'il y a peu de chose à raconter.

Je travaille beaucoup. La pièce provisoi-

rement interrompue, en pleine fièvre, je me suis mis à force au roman (1). Il y a Laurence, il y a Colombe, il y a surtout Émilie... Il y a le grand Voyle et ses accroche-cœur. Il y a M. Marazano, qui a volé une bicyclette de dame. Il y a aussi Blanche Blanchet, l'avare, la bête, qui est dans le livre, avec son amour obscur pour le grand Voyle, comme *une esclave qui fait monter l'eau*... Tu verras, tu verras bientôt.

Donne vite de tes nouvelles. Je t'aime infiniment. Je ne voulais t'écrire que ce que tu méritais, et tu vois..

Je t'embrasse, et je mords les mollets de Jacqueline pour la faire courir au bord de l'eau.

HENRI.

(1) *Colombe Blanchet*, roman qui est resté inachevé.

TABLE DES MATIERES

	Pages.
AVANT-PROPOS	I-X
1905	1
1906	89
1907.	143
1908	193
1909	261
1911	303
1912.....	305
1913.....	307
1914.....	315

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer sur les presses
de la
LIBRAIRIE PLON
le 10 février 1930.



90

3 9001 01041 0044

100
100

**BARCODE
INSIDE**

